6. 10. 44

# CARACTERES

## *DE TOUS LES*

## *ROIS ET REINES*

## D'ANGLETERRE.

# CARACTERES

## *DE TOUS LES*

# *ROIS ET REINES*

## D'ANGLETERRE;

*Depuis GUILLAUME le Conquérant juſqu'à nos jours ; d'après Burnet, Clarendon, Rapin, Smollet, Hume, Macaulen, & d'autres célebres Hiſtoriens ; mêlés d'Anecdotes Hiſtoriques.*

AVEC UN APPENDICE

Contenant les Caracteres D'OLIVIER CROMWEL, de l'Amiral BLAKE, du Duc de MALBOROUGH, du ROI de Prusse, & de VOLTAIRE;

*TRADUIT DE L'ANGLOIS.*

PARIS,

Chez LAVILLETTE, Libraire, Hôtel Bouthilliers, rue des Poitevins.

M. DCC. XCI.

# INTRODUCTION.

LES actions des Rois ſont ſi obſcurcies par la flatterie ou la malignité, & ſi bien déguiſées par les talens du bel-eſprit, qu'il eſt preſque impoſſible, ſans une profonde connoiſſance du cœur humain, de trouver la ſource d'où elles proviennent. Il faut donc nous garder des conjectures vraiſemblables, & ſur-tout des apparences ſi propres à égarer; ne perdons pas de vue que les Rois ne ſont que des hommes ſujets aux mêmes foibleſſes que les autres; ce qui doit nous rendre indulgent pour leurs fautes. L'élévation de leur rang dans ce monde, ne ſert qu'à montrer

leurs vices dans tous leur jour ; & entraînés par l'orgueil & l'ambition, ils bravent les loix ſacrées de la nature, pour aſſurer leurs conquêtes, & étendre leurs poſſeſſions ; fallut-il pour y parvenir donner des ſcènes de carnage, & dévaſter une partie du globe ? Il n'eſt pas étonnant qu'un prince foible, mal conſeillé, environné de flatteurs, & ſous la domination d'un miniſtère corrompu, ſoit jetté dans des erreurs fatales au genre humain. Mais ſi des Monarques, doués d'un eſprit naturellement bon & cultivé, d'un jugement ſolide, ſoutenus par une éducation ſoignée : ſi, dis-je, on les voit s'adonner à des vices groſſiers, déshonorant

la condition humaine ; s'ils deſcendent à celle des bêtes, on ne peut les conſidérer qu'avec mépris & indignation.

Quoique ceci puiſſe paroître outré, c'eſt une vérité à laquelle Rapin, le plus véridique & le plus exempt des préjugés nationaux, ne peut réſiſter. Si les vices ont ſouvent déshonoré le trône, ſouvent auſſi les vertus & les grandes qualités y ont brillé d'un grand éclat ; & l'Angleterre peut ſe vanter d'avoir eu des Henris, des Edouards dont les actions héroïques ont fait honneur à leur rang, & les ont rendus agréables à l'Etre-Suprême, dont ils ont été l'image ſur la terre.

Pour que le prince & le peuple ſoient également heureux, chacun ſuivant ſa condition, les hommes doivent juger & croire que les rois ſont néceſſaires, & les rois ne doivent pas oublier qu'ils ſont des hommes.

Quiconque eſpere trouver la perfection même dans l'état le plus élevé, eſt dans une grande erreur; la nature de l'homme eſt égale depuis le prince juſqu'au dernier payſan; nos qualités tant bonnes que mauvaiſes ſont mêlées, & celles qui dominent forment l'être bon ou vicieux.

Les rois devroient ſeulement conſidérer que les fauteurs du deſpotiſme ſont leurs plus grands ennemis; que la vérité qui fuit

devant eux, ne peut être trop recherchée, ni trop récompenſée; que la protection accordée aux ſujets eſt la ſource de leur grandeur; que des conquêtes immenſes peuvent coûter trop cher, & ſur-tout que dans un gouvernement comme celui d'Angleterre, tous les efforts d'un roi, pour uſurper le pouvoir arbitraire, ſont autant de pas vers la deſtruction, ce qui ne ſera que trop ſouvent prouvé dans l'Hiſtoire ſuivante, à moins qu'un prince n'ait abſolument perdu tout ſentiment de gloire, & que l'opinion du monde entier ne lui ſoit indifférente; (philoſophie qui, je crois, n'aura pas beaucoup de ſectateurs): il ne peut

apporter trop de ſoins à ſe faire un nom qui le rende reſpectable à ſes contemporains, & cher à la poſtérité.

Notre conſtitution excite l'envie des étrangers, & nos loix ſe font reſpecter par toutes les nations civiliſées; notre religion, notre liberté & nos biens ſont aſſurés par les inſtitutions les plus ſolides, & perſonne ne peut nous en priver impunément. Combien ne nous importe-t-il pas de demeurer inviolablement attachés à ces privilèges ineſtimables, que nos aïeux nous ont ſauvé des entrepriſes des tyrans; & combien ne devons-nous pas être attentifs à les mettre à l'abri de l'inconſtance des hommes, ou

de leur négligence ! Une grande vigilance eſt donc bien néceſſaire d'un côté contre toute uſurpation que tenteroit la puiſſance exécutive, & de l'autre contre la tendance qu'ont les ſujets à abuſer de leurs privilèges. De cette façon nous garderons toujours un juſte équilibre, & en même tems nous préſerverons notre gouvernement de l'anarchie & de la confuſion.

Dans cette Hiſtoire, j'ai réguliérement tracé la ſucceſſion des rois, depuis Guillaume le conquérant, juſqu'à l'avènement de Georges III, actuellement régnant, que Dieu veuille conſerver, tant pour la reine, ſon épouſe, & ſa nombreuſe fa-

mille, que pour la paix & le ſuccès de ce Royaume.

Que ſon règne ſoit heureux pour lui & pour le peuple ; qu'il tâche toujours d'entretenir l'Etat dans la paix & l'abondance ; qu'il donne à jamais l'exemple des vertus ; qu'il ſerve d'ornement au rang où il a plû à Dieu de l'élever ; & quand le terme de ſes peines ſera arrivé, qu'il puiſſe changer ſon empire terreſtre pour une couronne de gloire & d'immortalité, récompenſe due à la piété & à la vertu.

# *PORTRAITS*
## DES ROIS ET REINES D'ANGLETERRE.

### GUILLAUME le Conquérant, *ſurnommé* LE BATARD.

*L'AN* 1066.

LE portrait de ce Prince eſt tracé par différens auteurs, & ſelon les manières diverſes dont ils l'ont enviſagé; les uns ne le conſidérant que comme le conquérant de ce Royaume, l'élevant juſqu'aux nues pour ſon courage, & pour ſa rare prudence, & parlent légèrement ſur le reſte de ſes actions; les autres, regardant cette même conquête comme

une uſurpation, & réfléchiſſant ſur-tout aux expédiens dont il s'eſt ſervi pour la conſerver, n'héſitent pas à le repréſenter comme un vrai tyran.

Il eſt certain qu'ils pourroient tous avoir raiſon, puiſque ce roi réuniſſoit tant de bonnes & de mauvaiſes qualités. On le regardoit comme le prince le plus ſage de ſon tems; toujours actif & vigilant; montrant autant de nerf dans l'exécution que de hardieſſe à former ſes projets : il voyoit le danger de loin, & tâchoit ordinairement de le prévenir; mais quand cela devenoit impoſſible, perſonne ne le bravoit avec autant d'intrépidité.

Néanmoins ſon extrême avarice, ſa partialité envers les gens de ſon pays, lui firent commettre un grand nombre d'injuſtices, qu'on a peine à lui pardonner.

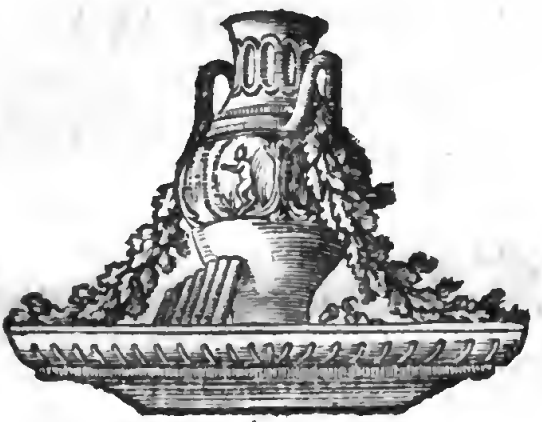
Quoiqu'à ſa mort il laiſſât la couronne à la volonté de Dieu, ſachant bien

qu'il l'avoit uſurpée, il n'avoit rien épargné pour la procurer à ſon fils.

Après avoir mis ordre à ſes affaires temporelles, il ſe fit tranſporter à Hermentrade, village près de Rouen, pour avoir le loiſir de méditer ſur les ſpirituelles; ce fut là que ce Prince mourut le 9 Septembre, âgé de 64 ans, après avoir régné cinquante-deux ans en Normandie, & vingt-deux en Angleterre. Si nous devons ajouter foi à quelques Hiſtoriens, ſes derniers momens furent l'époque tardive de ſon repentir, des injuſtices qu'il avoit commiſes envers les Anglois; ſon corps fut tranſporté ſans aucune cérémonie à Caen, &, ſelon ſa demande, enterré dans l'Égliſe Abbatiale bâtie par lui-même.

Que la maniere dont le roi Guillaume s'eſt rendu maître de la Couronne d'Angleterre, ſoit blâmée ou juſtifiée, il n'a employé pour la poſſéder

que les moyens dont ſe ſervent preſque tous les princes; moyens qui ſont rarement conformes aux maximes de la juſtice & de l'équité.



# GUILLAUME II,

## *ſurnommé* RUFUS.

*L'an* 1087.

CE Prince, d'une taille médiocre, mais très-gras, paroiſſoit encore au-deſſous de ſa taille, ſes cheveux étoient d'un jaune foncé & approchant du roux, ſes yeux de différentes couleurs, marquetés de deux taches noires, ſon viſage ardent & couperoſé; quoique peu éloquent, il parloit beaucoup, & ſe mettoit volontiers en colere.

Il avoit une phyſionomie ſévere; la voix forte & preſque brutale; il l'élevoit quelquefois pour effrayer ceux à qui il parloit. D'ailleurs, aſſez affable avec ſes courtiſans qui avoient l'adreſſe d'adoucir ſon naturel féroce. Durant ſon regne les eſprits furent diſpoſés à la guerre, mais cela n'empêchoit pas

la Nobleſſe, & même le Clergé de s'abandonner à tous les excès, de la maniere la plus ſcandaleuſe; par-tout on ne voyoit que la vanité, la débauche & l'intempérance; les hommes paroiſſoient ſi efféminés dans leurs habillemens & dans leurs converſations, que rien ne les diſtinguoit des femmes, que les attentats qu'ils commettoient tous les jours contre leur chaſteté.

Dans la vie de ce Prince, nous trouvons peu de faits dignes de louanges, & capables de balancer les accuſations intentées à ſa mémoire. Je ne vois pas comment on peut le juſtifier, quand tous les Hiſtoriens ſont d'accord à en dire du mal.

On rapporte qu'un jour, montant à cheval pour aller à la chaſſe, dans la forêt neuve, on lui dit qu'un moine avoit eu un ſonge qui lui préſageoit quelque malheur; faiſant peu d'attention à de pareils avis, il répondit, en

plaiſantant, qu'il voyoit bien que ce religieux avoit beſoin d'argent, & lui envoya cent ſchelins, le priant en même tems de mieux ſonger à l'avenir. Le même ſoir, Guillaume ayant bleſſé un cerf, & le pourſuivant ventre à terre, il eut le cœur percé d'un coup de flêche, par Waltes Tirel, écuyer françois, qui vouloit tirer ſur ce même cerf. Le Roi tombe roide mort. Le meurtrier, quoiqu'il ſe trouvât innocent, s'enfuit ſans que perſonne ſongeât à l'arrêter.

Tout le monde étoit occupé autour du Roi; on le tranſporta dans une voiture qui par hazard paſſoit par-là; on le mena à Wincheſter où il fut enterré ſans cérémonie, & ſans que perſonne regrettât un Prince ſi peu digne de l'être.

Telle fut la fin de Guillaume Rufus, le 2 d'Août de l'année 1100, âgé de quarante-quatre ans, après un règne de 12. Sa mort tragique, dans la place

même où ſon frere & ſon neveu avoient déjà péris par des accidens auſſi extraordinaires, donna lieu à bien des réflexions; on diſoit publiquement que la vengeance céleſte s'appéſantiſſoit ſur la famille du conquérant, qui avoit cauſé tant de dégâts dans le pays pour planter la forêt neuve. Mais il n'eſt pas néceſſaire d'attribuer aux fautes du pere ces accidens vengeurs. Le fils étoit trop coupable lui-même pour nous étonner d'une mort ſi extraordinaire. Les Hiſtoriens donc, ſans balancer, mettent Guillaume Rufus au nombre des princes qui ont déshonoré le trône d'Angleterre; en un mot, il eut tous les vices de ſon pere, ſans avoir ſes vertus, n'ayant ni chaſteté, ni tempérance, ni foi, ni religion, & conſentant à paroître, tel on l'accuſe, d'avoir été blaſphémateur & impie, au point de nier la Providence.

# HENRI Ier.

*ſurnommé* BEAU-CLERC.

*L'an* 1100.

CE Prince offre un mêlange de bonnes & de mauvaiſes qualités ; courageux, & d'une grande capacité dans les affaires tant civiles que militaires. Une preuve de ſa prudence dans l'adminiſtration de l'état, c'eſt que durant ſes fréquens voyages en Normandie, jamais l'on ne vit la moindre ſédition en Angleterre, quoiqu'il y eut plus d'un ſujet mécontent. Dans ſa vie privée, il fut toujours régulier, & ne connut jamais d'excès que celui qui lui coûta la vie ; inexorable envers les malfaiteurs, perſuadé que pour détruire la licence introduite dans le royaume, ſous le regne de ſon prédéceſſeur, la ſévérité étoit abſolument néceſſaire ;

ſon éducation avoit été toute différente de celle de Rufus.

Ce dernier n'avoit point d'érudition. Henri s'étant appliqué aux Belles-Lettres, y fit de grands progrès; delà vient qu'il eut le nom de Beau-clerc, qui veut dire homme d'études; car dans ſon tems perſonne, excepté les Eccléſiaſtiques, ne s'adonnoit aux belles connoiſſances, & les Princes bien moins que les autres.

Henri aima toute ſa vie les ſciences qu'il avoit appriſes dans ſa jeuneſſe; ſes traits étoient beaux; ſa phyſionomie douce & heureuſe; ſon abord affable, joint à un eſprit agréable, gagnoit, au premier coup-d'œil, l'amitié de tout le monde. Il auroit certainement été un Prince parfait, ſi toutes ces bonnes qualités n'avoient été ternies par un grand nombre de vices, dont la cruauté, l'avarice, & un amour déréglé pour les femmes, furent les plus dominans. Le

premier de ſes vices ſe manifeſta par l'inhumanité avec laquelle il traita ſon frere ; le ſecond, par les énormes & fréquens impôts qu'il mit ſur le peuple ; le troiſieme, par le grand nombre d'enfans qu'il eut de diverſes maîtreſſes.

Vers la fin d'Août, il fut attaqué d'une maladie cruelle qui l'emporta au bout de ſept jours. On dit qu'il la provoqua lui-même en mangeant, avec excès, de lamproie, poiſſon qu'il aimoit paſſionnément. Il étoit alors au château de Lyon près de Rouen, lieu de délices pour lui ; il mourut âgé de 68 ans, & la 36^e. année de ſon règne. Il fut coupé en pluſieurs morceaux, afin de l'embaumer, ſelon l'uſage barbare de ces tems ; on le tranſporta en Angleterre, & il fut enterré à Reauding.

# ETIENNE.

*L'an* 1135.

SI l'on conſidere la maſſe des qualités de ce Prince, il faut avouer qu'il méritoit une deſtinée plus heureuſe; néanmoins, il ſeroit très-difficile d'entreprendre de juſtifier les moyens qu'il employa pour parvenir au trône, & ſur-tout la violation de ſon ſerment; il dut la couronne au conſentement des Barons, ce qui doit être eſtimé de quelque conſéquence; mais comme il avoit commis plus d'une injuſtice, pour ſe procurer ce conſentement, pluſieurs Hiſtoriens ſont d'avis de le placer parmi les uſurpateurs. Une autre tache à ſa mémoire eſt que, dans plus d'une occaſion, il ne reſpecta pas ſa parole; peut-être le tems & les circonſtances l'inviterent-ils à commettre bien des

des fautes contre ſon penchant naturel ; quoiqu'il en ſoit, on ne peut refuſer des louanges à ſon courage, à ſa clémence, & à ſa magnanimité ; la prémiere de ces qualités le diſtingua à la bataille de Lincoln, où il fut fait priſonnier. Les deux autres ſe manifeſtent aſſez clairement, ſi l'on conſidère que, durant tout ſon règne, il n'uſa pas une ſeule fois de ſévérité, quoique pluſieurs Barons, ſes priſonniers, ne l'euſſent que trop provoqué. Il eſt vrai que quelques hiſtoriens ont tâché de noircir ſa réputation ; mais il faut obſerver qu'ils écrivoient ſous le règne de Henri II, ou de ſes fils. A l'égard de Guillaume de Malmſbury, contemporain d'Etienne, tout le monde ſait qu'il étoit la créature du Comte de Gloceſter, à qui il dédia la derniere partie de ſon hiſtoire ; cela ſeul ſuffit pour la faire lire avec précaution. Après l'examen de différentes

opinions, on a peine à décider ſi Matilde avoit droit au ſceptre, ou ſi l'élection d'Étienne lui donnoit un titre ſuffiſant. Ce que l'on peut aſſurer, c'eſt qu'après la conquête, les loix ſaxones n'étoient point obſervées dans le royaume; & on ne trouve pas que les Normands en euſſent établi aucune ſur la ſucceſſion au trône.

Durant les déſordres de ce règne, le Clergé ſaiſit l'heureux moment d'élever la Thiare au deſſus de la Couronne. La Cour de Rome profita auſſi de l'occaſion, pour introduire de nouvelles loix, que, ſans doute, dans un autre moment, l'Angleterre auroit rejettées. Le Droit Canon, compilé par Gratien, l'an 1151, par autorité d'Eugene III, fut introduit en Angleterre pendant les différens ſurvenus entre l'Archevêque de Cantorbery, & l'Évêque de Wincheſter, ſur la légiſlation. Ces diſputes ne furent que des pré-

textes pour les caſuiſtes Italiens, établis dans ce pays, qui ſaiſirent cette occaſion, introduiſirent le Droit Canon dans l'Univerſité d'Oxfort, où Vacarius fut le premier profeſſeur.

Etienne eut un fils légitime nommé Guillaume, qui fut Comte de Boulogne, & une fille nommée Marie qui, après avoir été religieuſe, fut mariée avec Philippe d'Alſace; mais après la mort de ſon mari, elle reprit le voile.

Il eut auſſi un autre fils, qui fut de même nommé Guillaume, & l'identité de nom a donné lieu à pluſieurs perſonnes de dire qu'Etienne ne laiſſa après ſa mort qu'un fils bâtard.

Quoique, après ſes arrangemens avec Henri, Étienne ne conſervât aucune eſpérance légitime de laiſſer ſes États à ſon fils; il fut néanmoins ſi affligé des miſeres du Royaume, qu'il réſolut d'y remédier autant qu'il lui ſeroit poſſible; il ſemble même s'y être

bien pris ; mais ſa fin ſubite l'empêcha d'éxécuter des projets ſi généreux ; il mourut le 25 d'Octobre 1154, âgé de 50 ans, & fut enterré près de la Reine ſon épouſe, dans l'Abbaye de Teversham, dont il étoit le fondateur.

# HENRI II,

## *ſurnommé* PLANTAGENET.

*L'an* 1154.

HENRI II, fut un des plus grands Princes de ſon tems, par la profondeur de ſon génie, & par l'étendue de ſes Etats. Les vertus & les vices de ce Prince rendent très-difficile la tâche que nous nous ſommes impoſée, de tracer ſon portrait; il étoit vaillant, prudent, généreux, politique, adonné à l'étude, & ſavant; d'un autre côté exceſſivement fier, ambitieux, & plus voluptueux encore; jamais ſatisfait ni des faveurs de l'amour, ni de l'étendue de ſon empire. Il employa tout ſon tems à conquérir des cœurs & des provinces. Il attenta à l'hon-

neur de toutes les femmes qu'il rencontroit, ſans excepter même la Princeſſe deſtinée à ſon propre fils; fautes qui terniſſent preſque toutes les grandes qualités qui le diſtinguerent au commencement de ſon règne très-heureux. Pendant quelques années, il n'y avoit pas en Europe, de Roi plus craint & plus reſpecté; environné d'honneurs & de gloire, qui ſembloient lui promettre un bonheur continuel; il paſſa pour le plus heureux prince du monde, juſqu'à l'affaire de Becket, qui mit fin à ſa félicité. Cette diſpute fatale qui cauſa tant de déſordres, ſuivie des diviſions de ſa famille, fit bientôt de lui l'homme le plus infortuné.

Néanmoins ce Prince porta ſeul le poids de ſes déſaſtres; & le royaume ne fut jamais auſſi floriſſant que ſous ſon règne. A ſon avènement au trône, l'Angleterre devint un des plus puiſſans Empires de l'Europe, & commença

à aller de pair avec la France, qui, avant ce tems-là, nous étoit de beaucoup ſupérieure. Sans compter les grandes & riches provinces qu'il annexa à la Couronne d'Angleterre; la ſeule conquête de l'Irlande, fait une brillante époque à ſon règne, & doit le rendre cher aux Anglois. Bientôt après ſes exploits, il fut ſaiſi d'une maladie à Chinon, & voyant que ſa fin approchoit, il ſe fit porter dans l'Egliſe, devant l'autel, où, après avoir confeſſé ſes péchés, & témoigné quelque repentir, il expira le 6 Juillet 1189, âgé de 57 ans, après un règne de 34.

On le tranſporta à Fonteveraud où il fut inhumé. Un accident extraordinaire a rendu ces obſeques dignes de remarque. Comme ſon fils Richard, (qui par ſa mauvaiſe conduite, avoit abrégé la vie de ſon pere) venoit au-devant de ce convoi funèbre, pour l'accompagner juſqu'au tombeau, en s'ap-

prochant du corps, le ſang en ruiſſela par la bouche & par les narines; à ce ſpectacle, Richad, quoique naturellement dur & inſenſible, fondit en larmes, & s'accuſa publiquement d'avoir été la cauſe de la mort de ſon pere.

# RICHARD Ier.

## *ſurnommé* Cœur-de-Lion.

*L'an* 1189.

CE Prince vaillant, qui à cauſe de ſon grand courage, fut nommé Cœur-de-Lion, n'a rien de digne d'éloge, ſi ce n'eſt ſon courage qui reſſembloit plutôt à une férocité brutale, qu'à une vertu. Ceux qui louent ſa ſplendeur & ſa bonté, ne font pas attention que s'il étoit libéral, c'étoit aux dépens de ſes ſujets, deſquels il exigeoit ſouvent des ſommes immenſes, de la maniere la plus injuſte; d'ailleurs, il ſe ſouilla des vices les plus énormes; ſa rebellion contre ſon pere, eſt une tache que l'on peut, avec raiſon imputer à ſa mémoire; il eſt même évident qu'il plût à Dieu de le punir de ſes fautes, par

une ſuite de déſordres & de troubles durant les dix ans entiers qu'il a occupé le trône, & plus viſiblement encore pendant les quinze mois de ſa captivité; nous voyons dans ce Prince un amour inſatiable des richeſſes, qui à la fin cauſa ſa mort; un orgueil qui lui fit regarder ſes égaux avec mépris, & ſes inférieurs comme ſes eſclaves; en un mot, ſi ce que les hiſtoriens, que j'ai conſultés, diſent de lui eſt vrai, un libertinage effréné le pouſſa, non ſeulement à quitter la Reine ſon épouſe, pour s'abandonner à une débauche infame, mais encore à commettre des péchés contre nature.

On dit qu'un pauvre hermite eut la hardieſſe de lui reprocher ce crime déteſtable, en préſence de toute ſa Cour, & le conjura, pour l'amour de Dieu, de réfléchir ſur la ruine & la deſtruction de Sodôme. Quoiqu'il en ſoit, tous les hiſtoriens qui s'en ſont

occupés, nous assurent que l'orgueil, l'avarice & la concupiscence étoient en lui des vices dominans. Il est aussi dit, que Falk, Pasteur de Nevilly, homme très-zélé, lui conseilla un jour de quitter ses mauvaises habitudes, que l'on nommoit ordinairement ses filles; il répliqua, en plaisantant, c'est vraiment mon intention, & pour mieux réussir, je ferai présent de la premiere aux Templiers, de la seconde aux Religieux, & de la troisieme aux Evêques.

Richard étoit grand & bien fait, ses yeux étoient bleux & brillans, ses cheveux d'un blond vif approchoient du roux.

On peut dire que l'Angleterre, où il n'a jamais été que huit mois pendant les dix années de son règne, fut en proie à une infinité de malheurs. Sous son gouvernement, il chargea ses sujets d'impôts excessifs, qui ne furent d'aucun profit, mais augmenterent seu-

lement les plaiſirs de leur roi; ils ne s'en plaignoient cependant pas, parce qu'ils voyoient qu'ils tournoient à la gloire de la nation.

On obſerve que ce Prince, qui rétablit l'uſage des arbalêtes, fut tué par un de ces inſtrumens, comme ſi le ciel eût voulu le punir d'avoir renouvellé cette invention diabolique.

Richard eſt le premier Roi d'Angleterre qui porta trois lions ſur ſon bouclier, ce qui fut imité par tous ſes ſucceſſeurs. Pendant ſon règne, la ville de Londres commença à préſenter une face nouvelle, & fut diviſée en différentes corporations ou ſociétés, appellées à préſent Compagnies.

Dans ſon teſtament, il ordonna qu'on l'enterrât à Fonteveraud, aux pieds de ſon pere, pour témoigner ſon repentir des chagrins qu'il lui avoit cauſés avant ſa mort; il voulut qu'on porta ſon

cœur à Rouen, comme un témoignage de ſon affection envers les Normans. Pour ſes entrailles, il ordonna qu'on les envoyât en Poitou, voulant montrer ſon peu d'eſtime pour les habitans de cette province, dont il n'avoit jamais été content.

# JEAN,

## *ſurnommé* SANS-TERRE.

*L'an* 1199.

SI nous en croyons Mathieu Paris, le premier hiſtorien de ce Prince, nous le regarderons comme le plus mépriſable des Souverains; mais comme il faut toujours ſe défier de ce qu'on écrit des princes, qui ont eu des différens avec la Cour de Rome; nous ne nous en tiendrons pas à ce qu'en dit cet hiſtorien; nous nous attacherons ſeulement à examiner ſes actions.

Ses injuſtices envers ſon frere Richard; la mort du prince Arthur, ſon neveu, dont il ne put jamais ſe diſculper; la priſon perpétuelle d'Eléonore de Bretagne, ſa niece, ſon indolence extrême pendant que Philippe-Auguſte ravageoit ſes poſſeſſions françoiſes; ſa baſ-

ſeſſe, quand il fit une réſignation de ſa couronne au Pape; la violation de ſon ſerment avec les Barons; & enfin la vengeance qu'il prit de ſes ſujets, avec une armée étrangere, à ſa ſolde, qu'il amena avec lui en Angleterre; & d'autres traits de cette atrocité, dont l'hiſtoire a conſervé les funeſtes détails, ne peuvent faire porter qu'un jugement défavorable du caractere de ce Prince.

Néanmoins, ſi on entreprenoit de juſtifier ſa conduite ſur tous ces points d'accuſations, ce ne ſeroit pas une choſe ſi difficile qu'elle peut le paroître au premier coup-d'œil. Il ſuffit de dire de lui ce qu'on diſoit de Guillaume Rufus, c'eſt-à-dire, que comme les bonnes qualités du Roi Jean étoient très-rares, il ne valoit pas la peine de s'amuſer à juſtifier quelques faits particuliers; quoiqu'il ſoit évident que les hiſtoriens ont exagéré ſes défauts.

Ce Prince avoit de grandes foibleſſes, mais qui n'auroient jamais été ſi viſibles, ni ſi ſévèrement jugées par les hiſtoriens, s'il avoit été contemporain d'un Roi de France moins politique & moins ambitieux, d'un Pape moins orgueilleux, plus intègre, & moins ſéditieux. A l'égard des impôts ordonnés, ſans le conſentement des Etats, depuis Guillaume le Conquérant, ce n'étoit point une choſe ſi rare, comme on peut le voir dans les règnes de quelques-uns de ſes ancêtres; cependant c'eſt ce que pluſieurs hiſtoriens blâment très-amèrement, comme ſi l'Angleterre avoit alors les mêmes privilèges dont elle jouit actuellement; on voit que tout avoit des baſes différentes, ſi l'on conſidere ſeulement, que pour trouver l'origine de ces privilèges, il faut remonter aux Rois Saxons; la place de Jean étoit tout-à-fait oppoſée à ſon naturel; il aimoit le

repos & la tranquillité; au lieu que ſa fortune le tourmentoit ſans ceſſe; il n'étoit né, ni pour la proſpérité, ni pour l'infortune; le bonheur l'élevoit trop, & l'adverſité l'abattoit toujours, ce qui fait voir qu'un état médiocre lui eût mieux convenu.

On l'accuſe d'avoir été plus débauché que ſon pere Henri II, défaut qu'on reproche rarement aux princes, ſans avoir deſſein de leur en reprocher d'autres; les Religieux de ſon tems, l'ont rendu coupable, afin d'excuſer les procédés du Pape, à ſon égard, ce qui eſt évident, par l'accuſation dont on le charge d'avoir envoyé une ambaſſade au Miramolin d'Afrique, en lui offrant ſa couronne, avec promeſſe d'embraſſer la religion Mahométane, ce qui eſt certainement bien incroyable.

Quoique tout ceci ne paroiſſe pas trop vraiſemblable, il ne manque pas pourtant d'hiſtoriens qui le ſoutiennent

comme une vérité aſſurée, croyant que Mathieu Paris, qui compoſa ſon hiſtoire du tems de Henri III, fils de Jean, n'auroit jamais oſé le donner pour vrai ſi cela n'étoit point arrivé ; mais cette preuve n'eſt pas de grande conſéquence, puiſque cet hiſtorien oſa même traiter incivilement Henri III, ſans craindre ſon reſſentiment. Peut-être étoit-il à l'abri des effets de ſon courroux, pendant qu'il écrivit ſon hiſtoire. Ajoutez à cela que dans ces ſiécles reculés, on conſervoit beaucoup de livres dans les Monaſtères, que l'on ne publioit que longtems après.

Jean fut malheureux ; & s'il faut ajouter foi aux hiſtoriens, toujours haï de ſes ſujets. On ne ſauroit pourtant concilier cette haine ſoutenue des Anglois, avec la facilité qu'il trouva à lever de ſi grandes armées, en cas de beſoin, & même durant ſon excommunication. Il faut donc diſtinguer

deux périodes dans le règne de ce Prince ; la première, depuis ſon couronnement juſqu'à la réſignation de la couronne au Pape. Pendant ce tems, s'il n'étoit pas très-eſtimé, du moins n'exiſte-t-il pas cette averſion que ſa conduite inexcuſable, alluma dans le cœur de ſes ſujets, par la ſuite. La ſeconde période commence à ſa réſignation, & ne finit qu'à ſa mort ; il eſt vrai qu'alors le mécontentement ne connut plus de bornes ; mais on n'examine ſon gouvernement, abſtraction faite de ſes qualités perſonnelles, on ne peut rien dire de pire. Il fut le premier qui inſtitua cette excellente police dans Londres, & dans pluſieurs autres villes du royaume. Selon Cambden, c'eſt à Jean qu'on doit l'invention de la monnoie ſterling.

Il fut attaqué d'une fièvre violente, qu'il augmenta conſidérablement en mangeant des pêches trop mûres ; le

lendemain, ne pouvant monter à cheval, on le porta, dans une litiere, au château de Sleford, & de-là, le jour après à Newack; voyant que ſa maladie devenoit dangéreuſe, il fit ſon teſtament, & nomma Henri, ſon fils aîné, âgé de dix ans, héritier de ſa couronne.

Il employa ſes derniers momens à ſe préparer à paroître devant Dieu, & mourut le 18 Octobre 1216, âgé de 51 ans, après un règne malheureux de 17 ans; ſon corps fut porté à Worceſter, comme il l'avoit ordonné. Il y fut inhumé dans la Cathédrale, ſans grande cérémonie. On voit encore ſon tombeau & ſon image au deſſus; il y a des perſonnes qui ſoutiennent qu'il fut empoiſonné par un Religieux, fait apocriphe, puiſque les hiſtoriens contemporains n'en font pas mention.

# HENRI III,

## *ſurnommé* WINCHESTER.

*L'an* 1216.

ON voit ſi bien le caractère de ce Prince, dans toutes les différentes circonſtances de ſa vie qu'il ſeroit inutile de le peindre plus particuliérement. Son génie étroit, ſa foibleſſe de ſe laiſſer gouverner par des conſeillers pleins d'orgueil & d'avidité; le deſir d'un pouvoir arbitraire, qu'il ſuça dès ſa jeuneſſe, amenérent les déſordres, la confuſion dans ſon règne, trop foible à l'inſtant que la force & le courage étoient néceſſaires, & trop fier quand les circonſtances demandoient de céder; il ſemble toujours agir contre ſes propres intérêts; on ne peut rien dire de ſon courage, puiſqu'il n'en donna jamais aucune preuve ſenſible; mais il

mérite d'être cité pour ſa continence & l'averſion qu'il eut pour verſer le ſang; étant toujours plus content de punir les rebelles, par des amendes qu'il leur impoſoit, que de les faire monter ſur l'échafaud. Dévoré d'un deſir inſatiable de l'or, il le dépenſa ſi follement qu'il n'en étoit jamais plus riche, quoiqu'il eut ſouvent beaucoup de peine à obtenir des ſubſides du Parlement, & que ſes beſoins fuſſent quelquefois urgens, il ne pouvoit s'empêcher de prodiguer l'or à ſes favoris; cette profuſion & les dépenſes inutiles pour ſa malheureuſe expédition de Sicile furent les cauſes principales des diſgraces, & des mortifications qu'il eſſuya tout le reſte de ſa vie. Rapin, dans ſon hiſtoire, nous donne un détail complet de ces triſtes évènemens, mais le but de mon travail actuel ne me permet pas d'en faire autant.

Cependant vers ce tems, en 1272,

il y eut une ſédition à Nouvich, occaſionnée par les diſputes entre les bourgeois & les religieux, dans laquelle l'Egliſe Cathédrale & ce Monaſtère furent réduits en cendres. Henri, déterminé à ne pas laiſſer cette violence impunie, alla lui-même à Nouvich, où il fit châtier très-ſévèrement ceux qui avoient cauſé cet outrage; à ſon retour à Londres, il fut attaqué d'une maladie de langueur, mais qui ne l'empêcha pas de continuer ſa route; ſon état ne lui paroiſſoit pas ſi dangéreux qu'il l'étoit en effet. Après ſon arrivée, ſa maladie devint plus grave, & il en mourut peu de jours après, âgé de *66* ans, dont il régna *56*. Il ordonna qu'on l'enterrât à côté d'Edouard, le confeſſeur, dans l'Egliſe Abbatiale de Weſtminſter, où on voit encore aujourd'hui ſon tombeau, avec ſa ſtatue d'airain.

# EDOUARD Ier.

*ſurnommé* JAMBES-LONGUES.

*L'an* 1272.

EDOUARD fut le premier Prince de ce nom, depuis la conquête de ce pays, par les Normans, & le quatrième depuis Egbert; ce Prince avoit certainement des qualités très-nobles; orné d'un grand courage, & d'une prudence égale, il ſut ſe rendre maître de ſes paſſions, & rentrer dans la bonne voie, lorſqu'il étoit égaré; qualité qu'on ne peut trop admirer dans un Prince. Si on le compare avec ſon pere, ſon aïeul, & ſon fils, ſon ſucceſſeur, on voit qu'il les ſurpaſſe de beaucoup. Cette comparaiſon a toujours été à ſon avantage; auſſi les hiſtoriens anglois l'ont-ils tenu pour le plus grand prince de ſon tems; un hiſtorien célèbre n'a pas fait

fait ſcrupule de dire que Dieu avoit fixé ſon tabernacle dans le ſein de ce Monarque. Cependant ſa conduite à l'égard de l'Ecoſſe, ne nous en donne pas une idée tout-à-fait ſi merveilleuſe; ſans examiner de trop près ce qu'en diſent les hiſtoriens, convenons qu'il fut un très-grand Roi, & que ſon adminiſtration fut très-utile à l'Angleterre. Ce royaume réduit à l'extrémité, par la mauvaiſe conduite des deux rois précédens, fut rétabli dans ſa premiere ſplendeur par la capacité d'Edouard, qui ſavoit ſi bien la manière de ſe faire aimer & reſpecter de ſes ſujets, & redouter de ſes voiſins. La conquête de Galles, que ſes prédéceſſeurs avoient tentée ſans ſuccès, rendit ſon règne célèbre, & augmenta beaucoup ſon royaume; celle d'Ecoſſe, ſans doute, lui auroit fait beaucoup d'honneur s'il l'eut achevée; les hiſtoriens Ecoſſois n'en ont pas parlé

avec impartialité, cela devoit être; ainſi faut-il hautement rejetter leur témoignage?

Il avoit une phyſionomie heureuſe, une taille ſupérieure au commun des hommes; les yeux noirs, & extrêmement vifs; les cheveux de même couleur, & naturellement friſés; les jambes un peu trop longues, n'étant pas proportionnées aux autres parties de ſon corps, d'où vient qu'il fut ſurnommé *jambes-longues*. Un jugement ſolide, joint à une prudence rare, accompagna tous ſes dons extérieurs, d'où vient que dans ſes affaires, il s'égaroit très-peu. Fidèle aux principes de la juſtice & de l'honneur, il ne toléra aucun vice, non-ſeulement chez ſes courtiſans, mais dans ſon fils même; de plus il poſſédoit une probité ſévère, vertu peu connue des Souverains. Tant de qualités inſpiroient à ſes ſujets une affec-

tion ſincère pour ſa perſonne, ce qui contribua beaucoup à la tranquillité du royaume, pendant que ſes armes étoient occupées dans des pays étrangers. Quant à ce qui regarde l'affaire de l'Ecoſſe, on peut dire que l'Angleterre en tira plus de gloire que d'avantage, puiſqu'après tant d'exploits & de dévaſtation, les Anglois furent contraints d'abandonner leurs prétentions.

Edouard eut de ſa première femme, Eléonore de Caſtille, quatre fils & neuf filles. Edouard II, qui lui ſuccéda, fut le ſeul de ſes fils qui lui ſurvécut; il eut auſſi deux enfans mâles, & une fille de Marguerite de France, ſa ſeconde femme; il étoit dans ſa ſoixantième année lorſqu'il épouſa cette princeſſe âgée de dix-huit ans.

Edouard, après pluſieurs outrages de la part des Ecoſſois, fut ſi irrité contr'eux, qu'il réſolut de s'en ven-

ger d'une maniere ſignalée. Dans cette intention, il aſſembla tous ſes vaſſaux, ſans exception, avec ordre de ſe trouver à Carliſſe, vers le milieu de l'été ſous peine de confiſcation de leurs fiefs. Son intention étoit de porter ſon armée juſques dans le milieu de l'Ecoſſe, & de détruire ce royaume entiérement; mais la Providence ne permit pas une action ſi barbare; il ne fut pas plutôt arrivé à Carliſſe, où il avoit aſſemblé une des plus belles armées que l'Angleterre ait jamais vues, qu'il fut attaqué d'une maladie qui termina ſes jours & ſes projets. Après avoir donné quelques ordres à ſon fils, il ſe fit porter à petites journées en Ecoſſe, deſirant de mourir dans un pays qu'il avoit conquis trois fois de cette ſorte; il avança juſqu'à la petite ville de Burgh, où un flux de ſang le priva de la vie, le 7 Juillet 1307. Il étoit âgé de 68 ans,

& avoit occupé le trône pendant trente-quatre.

Il fut tranſporté à Wattham, & delà à l'Egliſe Abbatiale de Weſminſter, où après l'avoit enduit de cire, on l'inhuma à côté de ſon pere Henri.

# EDOUARD II,

## *ſurnommé* de CAERNARVON.

*L'an* 1307.

CE Prince d'un génie borné diſtinguoit à peine le bien du mal, l'utile du nuiſible, il obéiſſoit à ſes inclinations bonnes ou mauvaiſes, ſans avoir égard aux ſuites & ſans pouvoir remédier aux malheurs que ſon inconduite lui attiroit; quoiqu'il eut pluſieurs défauts, on peut dire qu'il fut plus foible que coupable. En un mot il reſſembloit beaucoup à ſon ayeul Henri III. Son pere Edouard bien plus ſage que lui, & inſtruit par les malheurs des deux Rois ſes prédéceſſeurs, évita toujours comme une choſe dangéreuſe toute querelle avec la nobleſſe, aimant mieux céder

un peu, que de ſe venger au péril de ſon repos. Le fils n'avoit pas aſſez d'eſprit pour ſuivre un ſi bon exemple, ou profiter de ſes conſeils.

Il ſe livra entiérement à ſes favoris, & aima mieux hazarder l'affection de ſes ſujets, que de ſe priver de la ſatisfaction de combler de bienfaits ceux qu'il aimoit. Tant de puſillanimité & d'ignorance, lui attira le mépris de ſes ſujets, qui bientôt ſe convertit en haine, quand ils le voyoit ſacrifier tant à ſes paſſions. Il eut le malheur d'avoir une femme jolie & coquette, Iſabelle de France, qui lui donna deux princes, & deux princeſſes; dans la ſuite entraînée dans un amour coupable, elle acheva la ruine de ſon époux, de crainte peut-être d'être prévenue. Sans doute Edouard fut trop ſévérement traité de ſes ſujets: ils devinrent inſolens à meſure que ſa foi-

bleſſe augmentoit ; on ne peut conſidérer ſans étonnement qu'il n'y eut pas une ſeule perſonne qui voulût prendre les armes pour ſa défenſe.

Je n'entreprends pas ici d'expliquer l'audace des Anglois envers leur Roi dans cette circonſtance. Je veux ſeulement dire que c'eſt le premier exemple en Angleterre d'un Roi depoſé par ſes ſujets, du moins depuis la conquête, & je ne parle pas des tems antérieurs.

On reproche à Edouard de s'être trop adonné à la boiſſon ; il y a même des gens qui le ſoupçonnent d'un amour honteux pour Haveſton que ſon pere avoit exilé par rapport à ſes vices, & que le fils malgré le ſerment fait à ſon pere, n'héſita pas de rappeler. D'autres au contraire le louent pour ſa continence, & en vérité nous

ne voyons pas qu'il eut jamais ni maîtreſſes ni enfans illégitimes. ( 1 )

A l'arrivée des Commiſſaires envoyés pour le dépoſer, ce malheureux Roi ſortit de ſon appartement en deuil avec un viſage qui ne dénotoit que trop bien ſa confuſion extrême. Comme il étoit déja inſtruit de leur intention, l'aſpect ſeul de cette puiſſance formidable, qui venoit pour le dépouiller de ſa dignité royale, le fit évanouir. lorſqu'il fut revenu à lui-même, les Commiſſaires lui monrrerent leurs ordres, & lui repreſentêrent les ſuites cruelles que cauſeroit ſa réſiſtance. Ce malheureux Prince accablé d'une triſteſſe que l'on ne pouvoit voir ſans émotion répondit :

---

( 1 ) Cela prouveroit plutôt pour le premier ſentiment.

*Note du Traducteur.*

» Qu'il ſe ſoumettoit avec la plus » grande réſignation à tout ce qu'on » lui ordonnoit, & avoua que ſes pé- » chés étoient la ſeule cauſe de tous » ſes malheurs. Il ajouta auſſi qu'il ne » pouvoit voir ſans une douleur ex- » trême la haine de ſes ſujets contre » ſa perſonne, mais que tout le ſou- » lagement qu'il pouvoit eſpérer, c'étoit » la bonté de ces mêmes ſujets envers » ſon fils. »

Cette humble réponſe fut ſuivie de la cérémonie de la réſignation, en remettant la couronne, le ſceptre, & les autres marques de la dignité royale. Après ces formalités, le grand Maître d'Angleterre caſſa ſa baguette, & congédia tous les officiers du Roi.

Telle fut la fin du regne d'Edouard à quarante-trois ans, après en avoir régné dix-neuf.

# EDOUARD III.

## *ſurnommé* WINDSOR.

*L'an* 1327.

LA variété des événements du régne de ce Prince, eſt vraiment digne de l'attention des lecteurs, mais elle entraîne trop de détail pour mon projet. Je me contenterai donc de vous le peindre ſous des traits généraux. Ce Prince célèbre étoit grand, bien fait, & d'un air ſi noble & ſi majeſtueux, que ſon aſpect ſeul impoſoit le reſpect & la vénération; il etoit affable & complaiſant avec les bons, mais inexorable avec les méchans. Rarement trouve-t-on dans un Prince les qualités d'un ſouverain, celle d'un honnête homme, & les vertus d'un chrétien ſi bien raſſemblées que dans ſa perſonne. Quoi-

qu'à l'égard de la religion il ne fût peut-être pas irrépréhenſible. Son entretien agréable étoit toujours accompagné de gravité & de diſcrétion. Pere des pauvres & des orphelins, conſolateur des veuves, & de ceux qui étoient dans l'infortune, il mettoit le ſoulagement des affligés au rang de ſes devoirs indiſpenſables. Aucun de ſes prédéceſſeurs ne conféra les honneurs, & les récompenſes avec plus de diſcernement, ou ne montra plus d'eſtime pour le vrai mérite. Quoique tout le monde connut & admira ſon grand courage, jamais il ne s'en prévalut. Toujours plus modeſte après ſes plus grandes victoires, & attribuant ſes ſuccès à la protection divine, il ſçut maintenir les droits de la courronne, en reſpectant les privilèges des ſujets. Sous aucun des règnes précédents, on n'avoit promulgué autant de loix

favorables à la Nation, que ſous le ſien.

Toujours d'accord avec la puiſſance légiſlative, il profita de cette harmonie pour réprimer les deſſeins de la Cour de Rome, qui n'oſa jamais élever aucune diſpute. La gloire du prince de Galles ſon fils, augmenta l'éclat de ſon nom; & ſon union conſtante avec ſa femme Philippine de Hainaut, combla ſon bonheur. Comme il n'étoit pas fier dans la proſpérité, il ſupporta ſans peine le poids de l'adverſité. Son ſang-froid ne s'altéra pas davantage en perdant des provinces qui lui avoient coûté tant de peine & de dépenſe, que dans les victoires qui l'en avoient rendu maître. En un mot on l'auroit regardé comme un homme accompli, ſi ſon ambition ne l'avoit porté à rompre la paix avec l'Ecoſſe, pour dépoſer un Roi dans ſa minorité, & de plus ſon beau frere.

On ajoute auſſi les querelles ſuſcitées à la France, & ſes prétentions à cette couronne, prétentions que ſon extravagance & ſon ambition pouvoient ſeules expliquer. A l'égard de ſa paſſion dans un âge avancé pour Alix Perce, après la mort de ſon épouſe, cette erreur eſt ſuffiſamment balancée par tant de bonnes qualités qui le rendirent digne d'éloges. On peut encore l'excuſer, parce que dans la naiſſance de ce goût, il le regardoit comun amuſement propre à le ſoulager un peu de ſes peines; & n'ayant pas beaucoup connu l'amour dans ſon printems, il ne s'en défia pas aſſez dans ſon autonne.

Alix ſa maîtreſſe qui en avoit eu ſoin pendant ſa maladie, ne pemettoit preſqu'à perſonne d'entrer dans les appartemens. Quand elle le vit prêt à expirer, elle ſe ſaiſit de tout ce qu'il

avoit de plus précieux, même des bagues de ſes doigts, & ſe retira. Les courtiſans & les chapelains ne lui témoignerent pas plus de reconnoiſſance. Ils l'abandonnèrent tous, ſans vouloir ſeulement l'avertir du peu de tems qui lui reſtoit, & du compte qu'il alloit bientôt rendre à Dieu de toutes ſes actions. Il n'y eut qu'un ſeul Prêtre qui par hazard l'aſſiſta dans ſes derniers moments, & s'approchant du lit pour le conſoler, il lui fit quelques exhortations, à quoi le Roi répondit d'une voix ſi foible & ſi peu articulée, qu'on ne pût le comprendre. Le ſeul mot qu'il prononça diſtinctement, fut le nom du Chriſt, comme il rendoit les derniers ſoupirs. Telle fut la fin de ce Prince illuſtre à l'âge de ſoixante-ſix ans.

# RICHARD II,

## *ſurnommé* BOURDEAUX.

*L'an* 1377.

LE Duc de Lancaſtre eut la régence pendant la minorité du jeune Roi ; mais dès qu'il fut à l'age de dix-ſept ans, il commença à manifeſter ſes inclinations qui juſqu'alors s'étoient tues devant l'autorité des gouverneurs. Il eut une trop bonne opinion de lui-même & ſe croyoit à cet âge auſſi capable de gouverner l'éclat qu'Edouard III l'étoit à la même époque ; mais la différence entre ces deux princes, fut très-grande. Edouard étoit doué d'une grande pénétration & rempli d'inclinations nobles & généreuſe qui ne tendoient qu'à ſa gloire propre & au bonheur de ſes ſujets. Richard au con-

traire ne faiſoit que des choſes vaines & frivoles, & ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs. Il aimoit l'éclat & la magnificence plus qu'aucun de ſes prédéceſſeurs; & par ce moyen il ſe livra à des dépenſes inutiles qui conſumerent ſes revenus; il ſe laiſſoit trop conduire par des flatteurs, & témoignoit autant d'eſtime pour ceux qui applaudiſſoient à ſes goûts, que d'averſion & de haine à ceux qui l'exhortoient à ſuivre une carriere plus digne d'un grand Prince. Naturellement peu belliqueux, il étoit toujours dans ſes conſeils d'état plus enclin aux négociations, qu'aux réſolutions vigoureuſes. Lorſqu'il ſortit de ſa minorité, on obſerva qu'il étoit prompt à choiſir des favoris dociles à ſes penchans, & toujours prêts à approuver toutes ſes actions. Laſſé des déſordres occaſionnés par ſa mauvaiſe conduite, & ſon incapacité, on préſenta des chefs

d'acuſation contre lui, devant un grand nombre de ſeigneurs. A leurs vues Richard rendit la couronne, le ſceptre, & les autres marques de ſa dignité royale, & ſigna de ſa main propre une confeſſion qui le déclaroit indigne & incapable d'occuper le trône plus longtems.

Telle fut la fin du règne humiliant de ce prince ſi foible, & dont la jeuneſſe cepandant annonçoit un eſprit noble & généreux, mais qui malheureuſement ſe laiſſa ſéduire par des flatteurs. Son pere & ſon ayeul furent ſi généralement eſtimés du peuple, que s'il s'étoit conduit de maniere à conſerver ſeulement l'honneur de ſon ſang, il auroit été le Roi le plus célèbre que l'Angleterre eut jamais eu. Mais comme ſon biſayeul Edouard II, il s'abandonna entiérement à la voix des corrupteurs gagés qui l'entouroient; auſſi ſa deſtinée

fut la même que celle de ce Prince à qui il reſſembloit en toute autre choſe. La ſeule différence entr'eux, eſt que Richard fut beaucoup plus cruel, & uſurpa un pouvoir plus arbitraire qu'Edouard, ce qui fit qu'il fut beaucoup plus déteſté.

# HENRI IV.

*ſurnommé* BOLINGBROKE.

*L'an 1399.*

TOus les hiſtoriens qui ont parlé de ce Prince, ont cherché à en faire prendre une opinion trop favorable en même temps moins convenable. Ils parlent avec admiration de ſon courage, de ſa clémence, de ſa grandeur d'ame, & de pluſieurs autres vertus qui brillent plus dans leurs ouvrages, que dans ſes actions. S'il mérita une bonne réputation dans ſa vie privée, il ne ſemble pas l'avoir augmentée, ou même ſoutenue après ſon avénement à la couronne. Le trait de ſon caractère le plus marqué, fut un deſir extrême d'obtenir la couronne qu'il acquit par des voies ſuſpectes, & qu'il conſerva par un

torrent de ſang. Quoique ſon uſurpation pût être juſtifiée, la mort de Richard II, ſera toujours une tache ineffaçable à ſa mémoire. Enfin il n'a rien fait pour l'hiſtoire, ſes expéditions en Ecoſſe, & dans le pays de Galles, n'ont rien qui puiſſent lui faire honneur.

S'il eut toujours le bonheur de faire avoter les complots formés contre lui, il en eſt redevable au Maire de Cirenceſter, au Shériff de York, & au Comte de Weſtmoreland. Le combat de Shrewsbury où le jeune Percy fut vaincu, eſt la ſeule action remarquable de tout ſon règne. La peine continuelle des inſurrections en Angleterre, lui fit négliger bien des occaſions d'humilier la France, & de regagner des Provinces que ſes prédéceſſeurs avoient perdues. La France, l'Ecoſſe, les Gallois, les Bretons, lui firent ſouvent des inſultes,

ſans qu'il en témoigna de grands reſſentiments ; en un mot toutes ſes penſées, toutes ſes actions ne tendoient qu'à la conſervation de ſa couronne, & aux moyens d'éviter tout ce qui pouvoit le mettre en danger. Cette adreſſe politique eſt, ſinon le ſeul, du moins le plus conſidérable objet de ſon éloge, comme elle étoit le ſeul mobile de ſes actions, dans leſquelles d'ailleurs on ne voit rien que de très-ordinaire. Il fut ſans doute la cauſe principale de la dépoſition de Richard II, qui avoit uſurpé la couronne. Néanmoins il ne paroît pas qu'il eût autant d'averſion pour ce crime, qu'il l'avoit prétendu au moment où ſon intérêt lui preſcrivoit cette apparente répugnance. Il eſt vrai qu'à la fin de ſes jours, il montra quelques deſſeins de ſe conformer davantage aux libertés de l'Angleterre, mais Dieu ne lui accorda pas le tems de faire connoître ſes intentions.

Quand je conſidère tout ce que l'on dit de bien de ce Prince, je ne peux m'empêcher de ſoupçonner que la manie d'être le premier à détruire les hérétiques, & à protéger le Clergé, contre les attentats de la Chambre des Communes, n'ait été le principal motif de cet éloge. Car tout le monde ſait bien que les Eccléſiaſtiques ſont auſſi zélés pour les louanges de leurs bienfaiteurs, que pour la deſtruction de leurs adverſaires.

Au commencement de l'année 1413, Henri fut attaqué d'une maladie qui, au bout de trois ſemaines, termina ſa vie. Les uns diſent que c'étoit une eſpèce de lèpre, les autres ſoutiennent que ce fut une apoplexie, dont il avoit de fréquentes attaques, qui à la fin lui ébranlèrent tellement le cerveau, qu'il en perdit la raiſon. La maladie qui l'avoit attaqué, après avoir duré en-

viron trois mois, termina ſes jours. Il ſe ſouvint toujours de la prédiction que quelqu'un lui avoit faite qu'il mourroit à Jéruſalem; & crut certainement qu'il étoit l'inſtrument dont Dieu ſe ſervoit pour délivrer cette ville des mains des infidèles. Aveuglé par cette opinion, il ne ſoupçonnoit pas ſa fin ſi prochaine, & ne ſongeoit qu'à conſacrer le reſte de ſes jours à cette expédition glorieuſe. Il prit donc la croix entre ſes mains, & ayant aſſemblé ſon Grand Conſeil, il leur communiqua ſes intentions, & ordonna qu'on préparât tout pour ſon voyage, le plus promptement poſſible; mais comme les accès de ſa maladie devinrent beaucoup plus fréquens, il vit qu'au lieu d'entreprendre une pareille expédition, il falloit ſe préparer à la mort; la peur continuelle de perdre ſa couronne fut telle, qu'il ordonna de la placer ſur ſon

lit

lit pendant qu'il dormoit; il s'imaginoit qu'on viendroit la lui ravir avant ſa mort.

Le dernier accès de ſa maladie le prit dans la Chappelle de Saint-Edouard; comme il ſe proſternoit devant le reliquaire de ce Saint, il mourut peu d'heures après, le 28 Mars 1413, âgé de quarante-ſix ans, après un règne de treize ans & cinq mois.

# HENRI V,

## *ſurnommé* MONMOUTH.

*L'an* 1413.

SI pour connoître ce Prince, nous nous en tenons, ſans aller plus loin, aux éloges des Auteurs de ſa Patrie, il faut l'eſtimer le prince le plus accompli que le monde ait jamais vu.

Dès ſon enfance il témoigna une grande inclination pour la guerre, qui augmenta avec l'âge. Le Roi, ſon père, jugea à propos de favoriſer cette paſſion. A l'âge de dix-huit ans, il commanda l'armée contre les Gallois, & les mit en déroute dans deux combats. Mais les victoires lui coûterent cher. Le Roi, ſon pere, jaloux de ſes ſuccès, & craignant les conſéquences d'un ſi brillant début, regarda la gloire

de ſon fils comme capable de détruire un jour ſon repos. Agité de cette penſée, il l'éloigna de tout emploi militaire & civil, de crainte qu'après s'être une fois lancé dans la carriere, perſonne ne pût l'arrêter.

Jamais aucun Hiſtorien Anglois ne parla mal de lui; au contraire ils ſont d'accord à le repréſenter comme un héros parfait. Mais les Hiſtoriens François ont tâché de détruire cette opinion par quelques réflexions qui obſcurciſſent un peu ſa gloire. Pour en donner une idée juſte, il eſt néceſſaire de conſidérer quelques-unes de ſes actions avec leurs circonſtances, ſans faire attention à l'admiration des uns, ou à la jalouſie des autres.

En premier lieu, à l'égard du gouvernement de ſon royaume, on ne peut lui refuſer les louanges que mérite ſa conduite, il ne ſuivoit pas les traces de

Richard II, ni même celles de ſon pere; & il ſe garda bien de gêner les libertés, ou de révoquer les privilèges de ſes ſujets. La promptitude avec laquelle il conſentoit à tout ce que le Parlement jugeoit néceſſaire pour le bien du royaume, montre ſuffiſamment le ſoin & l'attention coutinuelle qu'il eut de la félicité publique.

Ce n'eſt cependant pas ce que les Hiſtoriens louent le plus, mais bien ſes exploits militaires; & peut-être encore ont ils pris des ſuccès pour des talens, en effet, la conquête de France a quelque choſe d'étonnant.

La bataille d'Agincourt eſt la grande journée, & preſque le ſeul exploit, qui fournit à ſon éloge; dans cette action ſi fameuſe, il donna des preuves convainquantes d'une conduite extraordinaire, d'une réſolution & d'une bravoure inouie; mais cette même bataille,

quoique très-glorieuſe en elle-même, donne lieu de le taxer d'imprudence; on peut dire que s'il fut victorieux, c'eſt qu'il fut réduit à la néceſſité abſolue de vaincre ou de périr; ſituation dangereuſe, à laquelle ne ſe réduit jamais un Général habile.

L'entrepriſe de retourner à Calais, ſans prévoir la difficulté de cette marche, & ſans avoir aſſuré le paſſage de la Somme; la réſolution de traverſer cette riviere, & de s'ouvrir un chemin au milieu d'une armée bien plus conſidérable que la ſienne, ne ſemblent aucunement excuſables, ſi ce n'eſt par la bataille d'Agincourt qu'il gagna comme par eſpèce de miracle.

S'il eut été vaincu, comme on avoit tout lieu de croire, on l'auroit certainement accuſé d'une témérité inouie. Cette rencontre lui fut plus glorieuſe par ſa valeur perſonnelle, que par ſes

ſavantes combinaiſons. Il faut pourtant avouer que rarement on vit de pareilles preuves de courage, & que dans cette action Henri s'expoſa d'une maniere ſans exemple.

A l'égard de ſes autres conquêtes dans la France, on lui en eut tenu plus de compte, s'il avoit trouvé plus de réſiſtance de la part de ſes ennemis; mais une ſeule belle action fait un héros, & le luſtre d'un moment brillant s'étend ſur la vie entière. Ce qu'on lui conteſte moins, c'eſt l'excellence de ſon eſprit, & la ſolidité de ſon jugement; il ſut adroitement diriger des entrepriſes conſidérables, & ſi bien profiter des déſordres de la France, qu'il les convertit toujours à ſon avantage. Peu de Princes ſe ſeroient contentés comme lui de cette victoire glorieuſe d'Agincourt, & euſſent préféré le repos, moins honorable à la vérité, mais plus avan-

tageux pour lui que les travaux de la guerre. Cette politique, ſelon moi, fut une de ſes actions les plus brillantes, & montra plus que toutes les autres, la profondeur de ſon jugement. Ses négociations avec le Dauphin & le Duc de Bourgogne, & ſes inſtructions à ſes Ambaſſadeurs, prouvent encore ſa capacité, & montrent combien il étoit difficile de le tromper. Si j'entreprenois d'écrire l'Hiſtoire d'Angleterre, je dirois bien des choſes capables d'exciter notre admiration & notre eſtime; mais comme il s'agit de ſon portrait & non de ſon hiſtoire, je ne me jetterai pas dans des détails étrangers à mon plan; je parlerai de ſes qualités qui ne ſont pas moins dignes d'admiration, quoique moins brillantes, que les ſuccès glorieux qui enlevèrent toute l'attention du Public.

Il poſſédoit les avantages du corps & de l'eſprit néceſſaires pour le ren-

dre un homme complet, d'une taille grande & majeſtueuſe, quoiqu'un peu trop mince, les cheveux noirs, les yeux de la même couleur & extrêmement vifs, robuſte, adroit à tous les exercices du corps, rigide & ſobre, du moins après ſon avènement au trône; fait aux fatigues, il ſupporta avec patience la faim, la ſoif, le froid, le chaud, & donna l'exemple de la modération & de la fermeté à ſes troupes. Plein de reſpect pour la loi, il l'a fit obſerver par tous ſes ſujets, & plus qu'eux s'y aſſujettit lui même; religieux ſans bigotterie, d'une piété raiſonnée, conſtant dans ſes dévotions, tant privées que publiques, ſoutien de l'Egliſe & du Clergé, toutes ces bonnes qualités lui gagnerent l'eſtime des Eccléſiaſtiques, qui ne nuiſirent pas à ſa renommée.

Un autre objet, non moins digne de louange, eſt la réforme de la diſ-

cipline militaire, qui, depuis le règne d'Edouard III, avoit été entiérement négligée. Jamais l'Angleterre ne joua un auſſi beau rôle que ſous ce Prince ſi renommé qui eût le bonheur de finir ſes jours dans la proſpérité, & ne vit pas, comme Edouard III, périr par une mauvaiſe fin, tous les fruits de ſes travaux.

Les Hiſtoriens François, excités par l'envie & la malice, l'accuſent de cruauté & d'inhumanité, d'un orgueil & d'une avarice extrême, mais ſans aucun fondement.

Henri laiſſa un ſeul fils du même nom, âgé de huit à neuf mois, qu'il eut de Catherine de France, ſon épouſe. La Reine douairiere, oubliant la dignité du Prince, dont elle avoit été l'épouſe, & la nobleſſe de ſa famille, qui étoit une des premieres de l'Europe, épouſa, quelque tems après, un Seigneur Gallois nommé Awen Judor.

Le Roi fut attaqué d'un flux de ſang; eſpérant que ſa maladie ne ſeroit pas de longue durée, il ſe fit porter à la tête de l'armée dans une litiere; mais le mal empirant, il fut obligé d'y renoncer. Au bout de quelques jours, les Médecins lui déclarerent qu'il n'avoit que peu d'inſtans à vivre, & que ſa fin s'approchoit. Il reçut cet arrêt ſans s'émouvoir, & mourut en effet, le 31 d'Août, dans la 34e. année de ſon âge, après un règne glorieux de 9 ans, 5 mois & onze jours; ſon corps fut tranſporté en Angleterre, & inhumé à Weſminſter, avec une magnificence digne de ſa grandeur, & de l'eſtime que ſes ſujets avoient pour lui; la Reine, pour faire plus d'honneur à ſa mémoire, érigea une ſtatue d'argent doré, de ſa taille, & la poſa ſur ſon monument.

# HENRI VI.

## *ſurnommé de* WINDSOR.

*L'an* 1422.

CE Prince n'avoit que neuf mois quand il parvint au Trône, & le royaume fut gouverné par un Régent durant ſa minorité; les révolutions & les déſordtes de ſon règne malheureux, ſont décrits d'une maniere impartiale, par Rapin, l'Auteur le plus déſintéreſſé. Ce règne ne fut qu'une ſcène de carnage & de confuſion; l'incapacité de gouverner un peuple libre, & l'inconduite de ceux qui tenoient les rênes à ſa place, furent la cauſe de tous ces maux.

Il régna trente-huit ans, ſans ſe mêler des affaires de l'Etat; ſans même être affecté des accidens qui, cepen-

dant, auroient tourmenté un prince d'un autre caractere que le ſien.

Il étoit plutôt fait pour vivre en particulier, que pour occuper le Trône; ſon grand & preſque ſeul défaut, fut une imbécillité naturelle qui le rendit incapable de ſe gouverner lui-même. Alors, à la merci des autres, il ne voyoit pas même les ſuites des conſeils qu'on lui donnoit, & qui lui paroiſſoient toujours bons; à cet égard, il différa beaucoup de ſon pere, dont le jugement préſidoit à celui de ſes Miniſtres; du reſte modéré, ſobre & attaché à la Religion, abhorrant l'injuſtice & la cruauté. Ces vertus ont donné lieu aux éloges pompeux des Hiſtoriens, pluſieurs en ont fait un ſaint; & certainement ces merites l'auroient rendu un Prince ſans reproche, s'ils avoient été accompagnés des qualités dignes d'un Souverain; de celles de l'homme d'Etat. Il ne fut ainſi, pour

tout dire, qu'un Roi perdu dans la foule des Rois qu'oublia l'Hiſtoire. Son inſuffiſance lui valut le mépris de ſes ſujets, mais l'innocence de ſa conduite ne permit jamais que ce mépris ſe changat en haine; dans les premieres années de ſon règne, ſes affaires alloient aſſez bien, parce que l'adminiſtration étoit entre les mains de ſes oncles, les Ducs de Bedfort & de Glauceſter, tous deux princes de grand mérite, & zélés pour ſes intérêts. Si elles commencerent déjà à décliner, ſous leur adminiſtration, cela doit être imputé moins à leur inconduite, qu'à certains accidens que toute la ſagacité humaine n'auroit pu prévoir ni empêcher. Après la mort du Duc de Bedford, Henri ſe livra au Cardinal de Wincheſter, & au Duc de Suffolk, qui, mûs par d'autres motifs, & ne ſongeant qu'à leurs propres intérêts, à la fin conſommerent ſa ruine.

Le génie de la Reine Marguerite auroit pu rétablir des affaires ſi déſeſpérées ; mais la gloire du Roi, & l'intérêt de la Nation, n'étoient pas la plus grande de ſes occupations, au contraire le ſeul but qu'elle ſe propoſa, fut celui de s'emparer des priviléges de la Couronne, pour colorer ſes extravagances. Les Miniſtres qu'elle employa, penſerent comme elle; ce qui fait que nous ne devons pas tant nous étonner ſi les affaires du Roi tomberent ſi promptement dans le déſordre.

La mort du Duc de Glauceſter ſera toujours une tache indélébile à la réputation de Marguerite; & malheureuſement ce crime n'occaſionna que trop de réflexions malignes ſur le Roi même, qui n'eût pas le courage de s'y oppoſer ou d'en punir les auteurs. En un mot la vengeance céleſte de ce meurtre ſe manifeſta évidemment par

les guerres civiles qui le ſuivirent, & qui cauſerent la ruine du Roi, de la Reine, du Prince ſon fils, ainſi que la deſtruction entiere de la Maiſon de Lancaſtre.

Henri 6 étoit âgé de 39 ans, quand il fut privé de la Couronne, dont il avoit joui preſque toujours depuis ſa naiſſance; il vécut encore aſſez longtems après pour être le jouet de la fortune. Son fils Edouard, Prince de Galles, avoit 19 ans, à l'époque de cet évènement.

# EDOUARD IV.

*L'an* 1461.

LORSQU'EDOUARD monta ſur le Trône, c'étoit le plus bel homme de l'Angleterre, & peut-être même de l'Europe. Sa phyſionomie noble, ſon air libre & affable, & ſon accueil civil, lui gagnerent l'eſtime & le reſpect de tous ceux qui le voyoient. Ces qualités, jointes à un grand courage, lui valurent les reſpects du peuple, & le ſervirent merveilleuſement bien dans les diverſes circonſtances de ſa vie. Philippes de Commines nous aſſure qu'il dût aux Dames de Londres, la reſtitution de la Couronne, dont il avoit été privé par Henri VI, qui même le tint priſonnier; mais nous ne pouvons croire que le pouvoir du beau ſexe eut ſuffi ſeul, ſans le con-

cours des époux, & même de l'Angleterre entiere. Si Edouard n'avoit pas été convaincu de l'eſtime des Anglois pour lui, il n'auroit jamais tenté de ſe rendre maître de la Couronne, avec l'aſſiſtance de deux mille hommes, preſque tous étrangers. Au commencement il fut très-libéral, mais après exceſſivement intéreſſé, non pas tant de ſon naturel, que pour ſuffire aux dépenſes immodérées que ſes plaiſirs entraînoient. Quoique d'un grand eſprit, & d'un jugement ſolide, il commit néanmoins de très-grandes fautes; la premiere, quand il fut ſurpris par le Comte de Warvick; mais il la répara preſqu'entiérment par l'adreſſe avec laquelle il ſe débaraſſa de l'Archevêque d'York: la ſeconde, la foibleſſe de ſe fier à des gens qui ne ceſſoient de le trahir, & qui épouſoient l'intérêt de la France; la troiſieme, cet excès de confiance en Louis II, qui le trompoit

continuellement, quoiqu'il fût ſi univerſelement reconnu pour un homme de mauvaiſe foi. La plupart des Hiſtoriens ont extrêmement exagéré cette faute; parce qu'ils ont ignoré qu'Edouard, depuis l'an 1480, n'avoit ceſſé de prendre des meſures pour déclarer la guerre à Louis, comme l'Hiſtoire nous l'apprend. On lui reproche encore deux fautes dont il ſe diſculpera auſſi facilement. La premiere fut la paix qu'il fit avec la France pour une ſomme peu conſidérable, & dans l'inſtant même que la fortune lui promettoit les plus grands ſuccès. Mais ſi nous peſons les circonſtances, nous ſerons bientôt perſuadés qu'après avoir été abandonné des Ducs de Bourgogne & de Bretagne, il n'auroit jamais pu continuer ſeul l'exécution d'une pareille entrepriſe, ſans des riſques éminens; la ſeconde, ſa négligence à épouſer le parti de l'héritiere de Bourgogne, afin

d'empêcher les progrès de la France, donna lieu à d'autres accuſations. Ce fut je penſe une faute réelle, plus excuſable néanmoins qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil, quand on voit pluſieurs Princes doués de qualités ſupérieures, ſe conduire de même dans de pareilles rencontres. Incertains de l'avenir, ils penſent que leurs intérêts exigent de brouiller les Etats voiſins, dans l'eſpoir de les voir s'affoiblir les uns & les autres. Ce ſont des fautes politiques qui arrivent par des évènemens qu'il n'eſt pas toujours en notre pouvoir de prévenir. Mais les crimes dont Edouard étoit vraiment coupable, ſont la cruauté, le parjure & l'incontinence. Le premier ſe manifeſta dans ce qu'il fit mourir ſur l'échaffaud pluſieurs Princes & Seigneurs qu'il avoit fait priſonniers de guerre; ſi jamais rebelle eut quelque droit de ſolliciter la miſéricorde, ce fut à cette

époque fatale, quand on ne pouvoit demeurer neutre, & qu'on avoit tant de peine à trouver laquelle des deux familles avoit les prétentions les plus légitimes à la Couronne. Mais nous ne voyons nulle part qu'Edouard ſe ſoit laiſſé fléchir par cette conſidération; la mort du Prince de Galles, fils de Henri VI, qui fut aſſaſſiné preſque ſous les yeux de ſon pere, & celle de Henri même, quoiqu'innocent, peut être juſtifiée en quelque ſorte par ceux qui croyent tout permis quand il eſt queſtion d'une couronne, mais non par les hommes qui tiennent non ſeulement à la Religion, mais même à la probité ſévere. A l'égard de la mort du Duc de Clarence, je ne vois pas qu'on puiſſe l'excuſer, car il eſt plus que vraiſemblable qu'il étoit entiérement innocent.

Nous voyons la mauvaiſe foi d'Edouard dans la punition injuſte du Lord

de Well & de ſon beau-frere, après les avoir engagés par ſes promeſſes & ſes ſermens, à ſortir de leurs aſiles, & même après leur avoir donné un ſauf-conduit, de même qu'à l'égard du batard de Faulconbridge à qui il avoit pardonné, & enfin dans le ſerment fait à York, dans l'intention de le violer. Toutes ces actions ſont du nombre de celles qui ne peuvent jamais être juſtifiées que par des raiſons d'Etat; foible excuſe quand il s'agit d'honneur & de religion.

Pour ce qui regarde l'incontinence d'Edouard, nous pouvons dire que toute ſa vie n'en fut qu'une ſcene continuelle.

Il avoit un grand nombre de concubines; mais entr'autres, trois de qui il diſoit toujours, qu'une étoit la plus gaie, l'autre la plus ſpirituelle, & la troiſieme la plus ſainte du monde, parce qu'elle étoit toujours dans l'Egliſe, à moins qu'il ne la demandât.

Il eut cependant deux enfans naturels, l'un d'Eliſabeth Lucie, avant ſon mariage; l'autre d'Eliſabeth, épouſe de Sir Thomas Tumley; je ne dirai rien de ſa religion, puiſque les Hiſtoriens n'en font mention, qu'en parlant de ſes derniers diſcours, quand il fut à l'article de la mort.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans la vie de ce Prince, c'eſt le bonheur étonnant dont il fut toujours favoriſé.

Il monta ſur le trône après deux batailles perdues; la premiere par le Duc ſon pere, l'autre par le Comte de Warwick qui épouſoit le parti de la maiſon d'York, lorſque le fils fut proclamé Roi à Londres, la tête du pere étoit encore expoſée ſur les murs d'Yorck. Edouard s'échappa, comme par miracle, des priſons de Middleham où on l'avoit enfermé. Il fut rétabli ſur le trône, ou du moins reçu à Londres, à ſon retour de la Hol-

lande, où il avoit été contraint de ſe retirer, avant d'avoir vaincu le Comte de Warwick. Son ſalut dépendoit du ſuccès de cette bataille que ce Seigneur étoit prêt à lui préſenter. En un mot, la victoire ne l'abandonna jamais dans les combats où il aſſiſta en perſonne.

Il eut d'Eliſabeth ſon épouſe, une nombreuſe famille, trois Princes & huit Princeſſes : attaqué d'une maladie qui préſageoit une fin prochaine, il vit toutes les actions de ſa vie paſſée, d'un œil ſévere, &, comme on l'aſſure, il témoigna un repentir ſincere de ſes fautes : mais Dieu, le grand ſcrutateur des cœurs, peut ſeul juger des ſentimens exprimés à ce terme fatal.

Edouard mourut le 9 Avril, dans la quarante-deuxieme année de ſon âge, après un regne de vingt-deux ans. On nous preſente pluſieurs cauſes de ſa mort ; quelques Hiſtoriens accuſent le Duc de Glauceſter, de l'avoir em-

poiſonné; mais comme cette accuſation eſt ſans fondement, il convient de la rejetter ſans examen. L'opinion la plus vraiſemblable eſt, qu'il mourut d'une indigeſtion, étant accoutumé à chercher dans la bonne chere & dans les plaiſirs de la table, le remede aux ſoucis & aux chagrins qui le dévorerent ſouvent.

ÉDOUARD V.

# EDOUARD V.

*L'an* 1483.

Après la mort d'Edouard IV, le Prince ſon fils aîné, âgé de douze à treize ans, fut déclaré Roi ſous le nom d'Edouard V. Le regne de ce Prince ou plutôt cet interregne fut malheureux & de courte durée, car les deux mois & douze jours qu'il eut le titre de Roi, furent preſque entiérement employés à le priver d'une couronne qu'il avoit ſolemnellement reçue. Malgré la briéveté de ſon regne, les Hiſtoriens le mettent au rang des autres Rois de cette Nation.

L'Hiſtoire de ce regne contient ſeulement les moyens dont s'eſt ſervi le Duc de Gloceſter, pour priver le jeune

Prince ſon neveu de la couronne & s'en rendre maître, ce qu'il fit par des intrigues les plus exécrables.

# RICHARD III.

## *ſurnommé* LE *BOSSU.*

### *L'an* 1483.

RICHARD III fut ſurnommé LE BOSSU parce qu'il l'étoit réellement, & de plus il avoit un de ſes bras preſque entiérement ſec.

A l'égard des défauts du cœur, ils étoient ſi grands & ſi nombreux, qu'on auroit peine à trouver un Prince d'un auſſi mauvais caractere dans aucune Hiſtoire.

Il eſt certain qu'il fut d'une avarice inſatiable, elle lui fit commettre bien des actions indignes d'un Prince chrétien. De cette paſſion naquirent ſa cruauté & ſa perfidie. Ses crimes n'avoient d'autre but que l'acquiſition & la conſervation de la Couronne. Cependant il n'eſt pas le ſeul que

l'ambition ait entraîné à de pareils excès. Les Hiſtoriens du tems de Henri VII & de Henri VIII ont tellement exagéré l'énormité de ſes crimes, qu'on ne peut manquer d'obſerver, dans leurs écrits, le grand deſir qu'ils eurent de plaire aux Rois qui alors poſſédoient le Trône ; ils lui ont même attribué, par exemple, le meurtre de Henri VI & du Prince de Galles.

L'envie qu'ils eurent d'en dire du mal, les fit gliſſer rapidement ſur les bonnes qualités de ce Prince qu'on ne doit jamais paſſer ſous ſilence. Quoiqu'il en ſoit, ſans prétendre le juſtifier ou le blâmer, je parlerai de ſes défauts comme de ſes vertus, & rendant juſtice à ſes mérites, je condamnerai ſes erreurs avec la même impartialité. Les crimes dont il ſe rendit coupable pour ſe procurer & s'aſſurer la Couronne furent, comme je l'ai dit, l'effet d'une

ambition immodérée qui l'entraîna à ces excès ; mais cette paſſion ne leur ôte rien de leur atrocité. Au reſte, il avoit beaucoup d'eſprit & le jugement ſolide, qualités qui l'auroient diſtingué ſi elles avoient été mieux appliquées. Nous pouvons juger de l'excellence de ſon eſprit & de ſa pénétration par les ſeules précautions qu'il prit contre tous les aſſauts de ſes ennemis ; rien ne pouvoit être mieux concerté que ſes projets, ſi, comme il arrive très-ſouvent, la Providence Divine n'avoit voulu les rendre vains & inutiles.

Il témoigna un courage extraordinaire dans pluſieurs occaſions, & ſur-tout à la mémorable bataille de Boſworth où il fut tué.

Ses deſirs en faveur de la félicité de ſes peuples tendoient ſur-tout à une adminiſtration rigoureuſe de la juſtice. Il ſouſcrivit volontiers à de bons réglemens pourvu que ſa Couronne ne

fut pas en danger; dans ce cas, il ne ſe faiſoit aucun ſcrupule de fouler aux pieds les loix les plus ſacrées. Cette inclination pour la juſtice, combattue par ſon ambition, donne lieu de croire qu'il auroit été un très-bon Prince, s'il eut pu s'aſſurer la Couronne, au point d'être délivré des craintes d'une révolution.

L'Empereur Auguſte, qui, pour arriver à la poſſeſſion de l'Empire, commit toutes les cruautés poſſibles fournit l'exemple d'un tel changement, & certainement il n'eſt pas impoſſible d'en trouver de pareils; mais comme Richard mourut ſans avoir donné aucun ſigne d'amendement, ſes mauvaiſes actions engloutirent ſes vertus.

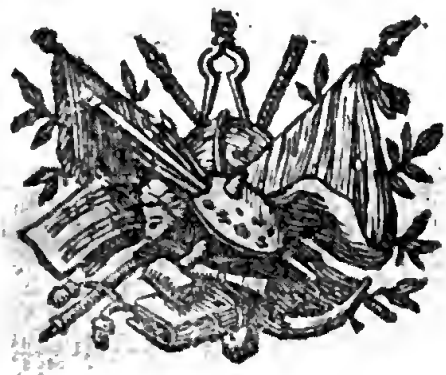
Il y eut pourtant un Hiſtorien qui entreprit de réhabiliter la mémoire de ce Prince; mais comme il cherche à le juſtifier, & à le rendre tout à fait innocent, il ne jouit pas d'un grand

crédit, ſur-tout parce qu'il n'héſite pas d'avancer des faits trop peu véritables. Le plus grand nombre des Hiſtoriens Anglois eſtiment cet Ecrivain, mais il n'y a point d'Auteur moderne qui le prenne pour guide.

La guerre, qui avoit duré 32 ans, fut à la fin terminée par la bataille de Boſworth. Elle avoit coûté plus de cent mille Anglois, & un grand nombre de Princes des deux Maiſons d'York & de Lancaſtre.

La Couronne de Richard fut trouvée dans le champ de bataille par un ſimple Soldat qui la porta à Lord Stanley. Ce Seigneur la préſenta incontinent au Comte de Richmont; on trouva le Roi mort dans la plaine de Boſworth tout nu, couvert de ſang & de boue, on le mit dans le même état ſur un cheval la tête d'un côté & les jambes de l'autre, & on le porta à Leiceſter. Son corps demeura expoſé

deux jours & fut inhumé dans une Egliſe de cette Ville. Quelque tems après, Henri VII ſon ſucceſſeur lui fit ériger un monument plus noble, à cauſe d'Eliſabeth qui étoit de la Maiſon d'York.



# HENRI VII.

*L'an* 1485.

SI en parcourant l'Hiſtoire de ce regne nous y faiſons la moindre attention, nous verrons bientôt que Henri ne ſe propoſa que deux buts ; le premier fut celui de conſerver la Couronne qu'il avoit eu le bonheur d'acquérir, (ſans doute il n'y avoit point ſongé avant que le Duc de Buchingham l'eut prié de paſſer en Angleterre ;) l'autre d'amaſſer de grandes richeſſes. Comme il ne ſe propoſa jamais d'autres fins, il ne s'occupa continuellement qu'à examiner tout ce qui les regardoit ou qui pouvoit y conduire. L'ambition, l'honneur, la gloire, l'amour, le plaiſir & enfin toutes les autres paſſions qui tourmentent bien des Princes, ne firent que très-peu d'impreſſion ſur lui. Content de poſſeder

la Couronne, il ne ſongea ni à de nouvelles conquêtes, ni aux autres grandes actions qui pouvoient le rendre illuſtre. Tous ſes deſſeins étoient de prévenir ou de faire avorter les projets de ſes ennemis domeſtiques, & de bien remplir ſes coffres. Il avoit une adreſſe particuliere & ſurprenante à s'appercevoir de tout ce dont il pouvoit tirer quelque avantage, ce qu'il manifeſta dans l'affaire de la Bretagne, dans les guerres avec la France & l'Ecoſſe, & même dans ſes déſordres domeſtiques, dont ſon adreſſe ſut toujours tirer un parti avantageux.

Quoiqu'il fut quelquefois contraint de prendre les armes, jamais Prince n'aima la paix plus que lui; n'ayant point d'ambition, il ne vit point d'avantages à retirer des combats, au contraire il regarda toujours la fortune des guerres étrangeres ou civiles, comme contraire à ſon intérêt; les

premieres ne lui auroient tout au plus acquis que de la gloire ou des poſſeſſions lointaines, dont il ne ſe ſoucioit pas, & les autres auroient pu lui faire beaucoup de tort. De plus, un tems de troubles ne lui paroiſſoit pas propre à entaſſer des tréſors. Il réſolut d'abord de ne jamais prendre les armes que par néceſſité, & fut conſtamment fidele à ce principe. Cette réſolution fut cauſe qu'il vit s'arracher la Bretagne ſans chagrin, & qu'il ſouffrit de même les inſultes du Roi d'Ecoſſe, parce que ce n'étoit pas de cette guerre, mais des préparatifs que l'on avoit faits pour s'y oppoſer, qu'il eſpéroit un accroiſſement de richeſſes.

Néanmoins cette politique auroit été déplacée.

Quand il fut attaqué de ſes ennemis domeſtiques, ſes biens les plus chers y étant expoſés, il s'oppoſa aux dangers avec un courage ſurprenant; mais tou-

jours en tâchant de ne rien riſquer. Il gagna deux batailles ſur les rebelles, l'une à Stoke, l'autre à Blackheath; dans les deux occaſions, il ſe vit ſupérieur en forces, & eut à faire à des gens mal armés & peu inſtruits des ruſes de la guerre; on ne peut donc juger de ce qu'il auroit été capable de faire s'il avoit été obligé de réſiſter à des forces égales.

Il n'eſt pas moins difficile de déterminer ſi ce fut par courage ou par méfiance de ſes Officiers, qu'il ſe mit à la tête de ſes troupes, n'importe, il réuſſit tellement dans toutes les guerres civiles, qu'il acquit un grand nom, & que tous les Princes de l'Europe recherchèrent ſon alliance. Cette eſtime des étrangers ne contribua pas peu à le faire redouter de ſes ſujets; je dis redouter, car il eſt très-certain qu'il ne fut jamais aimé. En un mot, les moyens dont il ſe ſervit pour gouver-

ner, trop voiſins du deſpotiſme, ſon avarice inſatiable, ſon arrogance, ſon orgueil, & ſa diſſimulation ne ſont pas des qualités propres à gagner l'eſtime & l'affection des peuples ; il ne découvroit jamais ſes intentions à perſonne, ou tout au plus à un ou deux de ſes Miniſtres, pour les autres il les occupa ſans qu'ils ſuſſent eux-mêmes les motifs de leurs procédés. Tout le monde étoit ſi perſuadé qu'il avoit quelque deſſein particulier dans la moindre de ſes actions, que l'on attribua ſouvent à ſa politique ce qui étoit l'effet du haſard.

Les eſpions qu'il avoit dans les cours étrangeres l'informoient de tout ce qui s'y paſſoit, d'ailleurs ſes Ambaſſadeurs avoient ordre de s'inſtruire de leur mieux des ſecrets des Princes chez leſquels ils étoient envoyés, c'étoit ſouvent le principal objet de leur Ambaſſade. Par ce moyen il étoit ſi bien in-

formé des affaires du dehors que les Miniſtres étrangers réſidens à ſa Cour en étoient étonnés. Les Princes de l'Europe perſuadés de ſes grandes qualités faiſoient tous leurs efforts pour entretenir une amitié conſtante avec l'Angleterre.

Son alliance continuelle avec Ferdinand Roi d'Arragon, Prince d'un caractere égal au ſien, lui fut d'un très-grand avantage; peut-être empêcha-t-elle la France de ſe mêler des affaires du Royaume, du moins fut-elle cauſe de la paix continuelle qu'il entretint avec ſes voiſins.

Au lieu d'augmenter l'autorité de la Nobleſſe, il fit toujours ſon poſſible pour la diminuer. De-là, vient que ſon Conſeil ne fut compoſé que d'Avocats & de gens d'Egliſe qui, dévoués à ſa perſonne, & ſouhaitant toujours de lui plaire, ne s'oppoſerent jamais à ſes volontés; ce fut là l'ori-

gine & pour ainſi dire l'aiguillon de ſon grand amour des richeſſes : perſonne n'eut la hardieſſe ou la conſcience de lui en parler. Cette conduite ne manqua pas de lui attirer la haine des Anglois, elle lui cauſa quelque inquiétude au commencement, mais après avoir ſurmonté les premieres difficultés, il n'y ſongea preſque plus ; il affecta plutôt un pouvoir arbitraire, & fit de ſon Conſeil une cour de Juſtice par laquelle il décida tous les procès de la Couronne, choſe inouie juſqu'alors.

On lui a donné de très-grands éloges pour les bonnes loix faites ſous ſon regne. Il en avoit été le ſeul Auteur, le Parlement ne s'en étoit jamais mêlé, de-là vient peut-être qu'on lui donna le nom glorieux de Salomon de l'Angleterre ; cependant il reſſembla plus à ce Prince par les impoſitions dont il chargea ſes ſujets, que par aucune

autre qualité, & ſi on examine bien ces loix, on trouvera certainement qu'elles ont été compoſées pour l'intérêt du Roi, quoiqu'elles ſemblent ne tendre qu'au bien des ſujets; telle fut autrefois la conduite de Guillaume le conquérant à qui Henri reſſemble ſi fort, qu'on peut avec raiſon les comparer. En un mot, Henri ne vivant que pour lui ſeul, ne conſidéra rien que ce qui avoit quelque rapport à ſon intérêt, & ne ſe mit jamais en peine des affaires d'autrui.

Ce caractere, pour ainſi dire, eſt ordinaire à tous les Princes, mais Henri avoit encore quelque choſe qui le diſtinguoit. Les autres Princes ſe propoſent en général plus d'un but : ils cherchent à aſſurer tous leurs intérêts, Henri n'en eut jamais qu'un, celui de bien remplir ſes coffres. Soupçonneux comme le ſont les hommes qui agiſſent toujours en ſecret, parce qu'ils penſent

que tout le monde leur reſſemble, le titre de la maiſon d'York & l'opinion qu'en avoit le peuple le rempliſſoient de craintes, & le tourmentoient ſans ceſſe. Il voulut dérober ſes inquiétudes au public, mais ſa maniere d'agir manifeſta clairement ſon trouble & ſes appréhenſions; cette méfiance perpétuelle lui fit toujours chercher des moyens d'éviter le danger, & ſouvent ſans ſuccès. En voici un exemple.

Il fit répandre le bruit que le Duc d'York vivoit encore & cette nouvelle eut un effet tout contraire. Au reſte, ſes talens étoient médiocres; il vit beaucoup mieux de près que de loin; ſa ſageſſe ſe diſtingua plus à ſe dégager des difficultés, qu'à les prévenir. L'on peut cependant dire que les plus grands déſordres de ſon regne arriverent par ſa faute; quoique par une longue ſuite d'expériences, il acquit diverſes qualités, qu'il ne tenoit point de la nature.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'un Prince, toujours occupé à prévenir les rebellions de ſes ſujets, & à amaſſer de l'argent, n'ait jamais entrepris quelque choſe qui pût lui faire honneur ou ajouter à la gloire de ſon Royaume. Les conquérants ne ſont pas toujours les bons Rois, bien au contraire, la paix auroit été plus avantageuſe aux Anglois, ſi elle les avoit rendu heureux; mais malheureuſement elle leur fit plus de mal qu'une guerre, en donnant lieu à l'avarice du Roi d'amaſſer des richeſſes à leurs dépens. Nous voyons des Princes qui n'entaſſent des tréſors que pour les diſſiper; mais Henri les conſerva ſans les faire circuler; la libéralité lui fut inconnue, il ne fit jamais de préſens qu'aux eſpions & aux délateurs.

Nous ne pouvons rien dire de certain de ſes mœurs & de ſa religion, à cauſe des contrariétés que l'on vit

en lui. Honnête, ſobre & ennemi des grands vices, conſtant dans les exercices de dévotion & obſervateur rigide des loix de l'équité quand il ne s'agiſſoit pas de ſon intérêt ; mais ſon extrême avarice lui fit commettre bien des injuſtices, & la crainte de perdre ſa Couronne lui fit regarder les choſes les plus criminelles comme légitimes & juſtes, quand elles le mettoient à l'abri des dangers. La mort du Comte de Warwik ſera toujours une tache à ſa mémoire. Ses railleries ſur le culte public en ordonnant une proceſſion ſolemnelle, afin d'expoſer ce Prince au peuple, & les excommunications qu'il fit prononcer contre ſes propres eſpions, ſont des preuves convaincantes que ſa religion ne pouvoit réſiſter à ſon intérêt.

En un mot, on ne peut s'empêcher d'avouer que ce Prince avoit de très-grandes qualités ; mais comme elles ſe

rapportoient à ſon ſeul avantage, elles auroient beaucoup mieux convenu à un particulier qu'à un grand Monarque. Il fut conſtamment tourmenté de ſoupçons & de craintes; ſes ſujets furent toûjours opprimés, ou en proie à des troubles domeſtiques. Une choſe qui diſtingua ſon regne, fût que Henri par ſon adreſſe termina heureuſement les guerres civiles qui avoient ſi long-tems affligé l'Angleterre. Je dis heureuſement, puiſqu'il étoit indifférent pour le bien des Anglois que le Sceptre fut dans la famille des Lancaſtre ou celle d'York.

Henri VII fût d'une humeur ſérieuſe, toujours penſif, & attentif à ſes affaires, & n'en fut jamais diſtrait par ſes plaiſirs. Il avoit un livre dans lequel il écrivoit lui-même les talens & les qualités de tous ceux qu'il connoiſſoit, afin de les employer ſuivant qu'il en auroit beſoin. Un ſinge qu'il

avoit dans ſon appartement le déchira un jour; il y fut auſſi ſenſible qu'à la perte d'un bien de plus grande conſéquence.

Il étoit d'une taille au-deſſus de l'ordinaire, le viſage long, mince & maigre comme le reſte de ſon corps, mais avec cela très-grave & très-ſérieux, ce qui fit qu'on ne lui parloit qu'avec crainte, il étoit pourtant affable quand ſes affaires le demandoient; plus ſtudieux que ſavant, il liſoit le françois par amuſement, & entendoit aſſez bien le latin.

Il fonda une chapelle à Windſor, mais de tous ſes édifices celui qui lui fait le plus d'honneur, eſt la chapelle de l'égliſe abbatiale de Weſtminſter, qui n'eſt pas inférieure même aux chapelles les plus célebres du monde, il y fut enterré ainſi que tous ſes ſucceſſeurs.

Il mourut à Richemond le vingt-deux Avril 1509, âgé de 52 ans, après en avoir régné 23.

# HENRI VIII.

*L'an 1509.*

HENRI VIII, fils & ſucceſſeur de Henri VII, fut couronné à l'âge de dix-huit ans, le Lord Herbert ſon hiſtorien dit que ſon pere le deſtina à l'Archevéché de Cantorbéry, parce que n'étant que cadet il n'y avoit pas d'apparence qu'il parvint jamais au Trône. Ainſi l'on prit grand ſoin de l'inſtruire dans tout ce qui étoit néceſſaire à un Prince, qui devoit être un jour un homme d'Egliſe; mais, comme ce jeune Prince devint héritier de la Couronne, à l'âge de onze ans, ce ne pouvoit être avec la même intention que ſon pere lui fit continuer les études néceſſaires à un Eccléſiaſtique.

Il eſt donc plus naturel de croire que le Roi ſon pere le fit dans la

crainte, qu'étant d'un eſprit vif & plein de feu, il ne s'occupât à quelque choſe de plus dangereux. Il eut un très-grand amour pour la lecture dans ſa jeuneſſe, & le conſerva le réſtant de ſes jours. Ravi de parcourir de bons Auteurs, & de converſer avec les ſavans, même quand ſes affaires ſembloient le priver de ce plaiſir, il fit de très-grands progrès dans les ſciences peu connues aux Princes ; cette érudition eſtimée comme un grand ornement, même dans des particuliers, fit ſur ce Prince un effet très-ordinaire ; elle lui donna une très-grande opinion de lui même qui n'eut que trop d'influence dans toutes les actions de ſa vie. Quoiqu'il ne fut pas verſé dans les affaires d'état, il s'y croyoit très-habile, ce qui le rendit ſouvent la dupe des Princes à qui il avoit affaire.

En parlant de cette bonne opinion qu'il eut de ſoi même, je ne prétends

pas

pas mépriſer ou diminuer aucunement les qualités nobles qu'il tenoit de la nature ou de ſon éducation. Dans ſa jeuneſſe, il étoit beau, bien fait, adroit aux exercices du corps, autant ou même plus qu'aucun Prince de ſon tems. De là vient qu'il aima paſſionnément tous les exercices qui pouvoient ſervir d'occaſion à montrer ſon adreſſe. Il fut courageux ſans oſtentation, d'un naturel libre & ſincère, ennemi de la fraude & de la diſſimulation, il dédaigna d'agir en traitre pour la réuſſite de ſes affaires. Sa libéralité fut peut-être auſſi exceſſive que l'avarice du Roi ſon pere; & Henri VII ne ſemble avoir amaſſé de richeſſes que dans l'intention que ſon fils les diſſipât.

Quelques ſoient les bonnes qualités de ſa jeuneſſe, elles n'empêcherent pas que ſon règne ne fut une longue ſucceſſion de déſordres & de révolu-

tions accompagnés d'effuſion de ſang & de cruauté inouie, cauſés par ſon eſprit préſomptueux & implacable. Un grand nombre de malheureux, qu'il a fait périr ſur l'échaffaud, atteſtent ſa férocité. Son règne eut une grande variété d'événements dont très-peu lui font honneur.

Après un règne de trente-ſept ans & neuf mois, le Roi fut attaqué dans ſon lit d'une maladie qui lui fit appercevoir que ſa fin approchoit peu-à-peu.

Néanmoins la conſidération du compte qu'il étoit prêt à rendre au ſouverain créateur, ne put l'engager à accorder la grace au Duc de Norfolk, & au Comte de Surry, d'une des familles les plus diſtinguées du Royaume, qui lui avoient rendu de grands ſervices; & qui n'étoient coupables d'aucun crime qui mérita une punition ſi ſévère. Dans cette occaſion

comme dans bien d'autres, ſes paſſions & ſa politique avoient plus de force chez lui que la juſtice & la miſéricorde. Il réſolut à tout haſard de ſacrifier ces deux Seigneurs pour aſſurer la ſucceſſion de ſon fils, & pour établir les changements de religion qu'il avoit lui-même introduits, & qu'il étoit perſuadé qu'ils feroient tout leur poſſible pour détruire. La ſuite nous montre bien qu'il ne ſe trompoit pas entièrement à cet égard, du moins à celui du Duc de Norfolk, qui ne mourut qu'après lui. La vie de ce Seigneur, conſervée comme par un miracle, prouve combien nos précautions ſont vaines quand elles s'oppoſent aux décrets de la providence.

La maladie du Roi devint de plus en plus dangereuſe, & perſonne n'oſa le prévenir de la mort qui le menaçoit; chacun avoit peur que ce Prince, qu'on n'approchoit qu'en tremblant,

ne regardât cet avertiſſement charitable comme un crime, & craignoit qu'il ne le fit punir par autorité d'un acte du Parlement qui condamnoit comme traitres tous ceux qui oſoient prédire la mort du Roi. A la fin ſir Antoine Denuy, un des Conſeillers d'Etat, eut la hardieſſe & la charité de l'avertir, qu'il n'avoit que quelques heures à vivre. Le Roi le remercia & témoigna un très-grand repentir de tous les péchés de ſa vie. Là deſſus, Denuy lui demanda s'il vouloit qu'on cherchât quelqu'eccléſiaſtique, il répondit que s'il en faiſoit venir, il vouloit que ce fut l'Archevêque de Cantorbéry; mais Cranmer, qui étoit à Croydon, n'arriva qu'après que le Roi eut perdu la parole. Il eut ſeulement le tems de lui demander de faire quelques ſignes pour témoigner qu'il mouroit dans la foi de Jeſus-Chriſt, le Roi lui ſerra

la main, & mourut l'inſtant d'après; dans la cinquante-ſixième année de ſon âge.

# EDOUARD VI.

*L'an 1547.*

EDOUARD VI, le ſeul fils & ſucceſſeur de Henri VIII, étoit âgé de neuf ans & trois mois quand il monta ſur le trône. Son pere par ſon teſtament avoit fixé ſa majorité à l'âge de dix-huit ans, mais il mourut avant cet âge après un règne de ſix ans & cinq mois. L'hiſtoire de ces ſix années n'eſt pas tant l'hiſtoire du Roi que de ſes Miniſtres & de ſes précepteurs.

On avoit toute raiſon d'eſpérer quelque choſe d'extraordinaire de ce jeune Prince, s'il eut plu à Dieu de lui accorder une vie plus longue.

Il étoit d'une excellente mémoire & d'une ſolidité d'eſprit ſurprenante. Laborieux, il n'épargnoit aucune peine pour ſe rendre digne & capable de bien gouverner ſon peuple. A l'âge de

huit ans il écrivoit des lettres en Latin à ſon pere, & le François lui étoit auſſi familier que l'Anglois; il apprit de même le Grec, l'Eſpagnol, & l'Italien, après quoi il s'appliqua aux arts libéraux dans leſquels il fit des progrès étonnants. Cardan, qui le vit à l'âge de quinze ans, en parle comme de la merveille du ſiecle. Le témoignage de ce grand philoſophe ne doit pas paroître ſuſpect puiſqu'il publia les louanges de ce Prince en Italie, où le ſouvenir de ce Monarque étoit déteſté. Auſſi-tôt que Henri eut rendu le dernier ſoupir, on envoya des dépêches au jeune Prince Edouard pour le faire venir à Londres.

Il étoit alors avec ſa ſœur la Princeſſe Eliſabeth, à Hartford, d'où les députés du Conſeil le conduiſirent à Edenfield. Ce fut là qu'ils lui annoncerent les premiers la mort de ſon pere, & le ſaluerent comme leur Sou-

verain ; après cela il fut conduit à Londres & mené à la Tour, où il fut reçu dans le Conſeil & proclamé roi le même jour le trente-un Janvier 1547.

Le jeune Roi fut attaqué d'une maladie dans le mois de Janvier 1553, qui termina ſa vie. Comme les douleurs augmentoient ſans qu'on put y remédier, le Conſeil jugea à propos de renvoyer les Médecins & le mit entre les mains d'une femme qui entreprit de le guérir, l'on a dit que ce fut par l'avis du Duc de Northumberland, & que cette femme abrégea ſes jours.

Il eſt vrai qu'au lieu de le guérir elle le fit ſouffrir d'avantage par les nombreux remedes, dont la violence ſeule étoit capable d'inſpirer au peuple des ſoupçons contre le Duc de Northumberland, qui n'étoit pas aimé, & qu'on croyoit capable de tout; à la fin on recourut encore une fois aux

Médecins; mais il ne dépendoit plus d'eux d'arrêter la force du mal qui l'emporta le ſix Juillet, après pluſieurs preuves d'une grande piété.

# LA REINE MARIE.

*L'an 1553.*

Le régne ſanglant de cette Princeſſe ſuperſtitieuſe nous préſente une ſuite affreuſe de cruautés; une perſécution violente & continuelle des Proteſtans ſignala l'année 1556. L'Archevêque Cranmer mourut martyr, & avec honte & confuſion abjura la religion quand il fut attaché au poteau pour être brûlé; mais quand il vit que cela ne l'avançoit à rien, il voulut que la main qui avoit ſigné cette abjuration, fut brûlée la premiere. Il la tint dans le feu juſqu'à ce qu'elle fut entiérement conſumée, frappant ſa poitrine de l'autre. Après que ſon corps fut réduit en cendres, on trouva ſon cœur entier, ce qui donna lieu à bien des réflexions.

Le fanatique Evêque Bonner, chargé des ſoins de punir les Hérétiques,

non content de les brûler ſéparément ; en fit jetter un grand nombre à la fois dans les flammes. L'année 1556 en vit périr quatre-vingt-cinq ſur l'échaffaud. On ne fit aucune grace aux femmes, & la fureur des perſécuteurs n'épargna pas même les enfants. Dans l'Iſle de Greneſey, une femme enceinte fut condamnée aux flammes, & la violence du feu lui crevant le ventre, ſon enfant tombadans le milieu du feu, & en fut retiré par quelqu'un moins barbare que les autres; mais après quelque conſidération il y fut rejetté par ordre des Magiſtrats qui étoient préſens à l'exécution.

Le Cardinal Pole, Prêtre cruel & fanatique, viſita les deux Univerſités. Quand il fut à Cambridge, il cita d'une maniere ridicule Bucer & Fagins, deux Théologiens Allemands morts quelques années auparavant, pour rendre témoignage de leur foi,

& ne ſe préſentant pas, ils furent tous deux condamnés à être brûlés. Cette ſentence fut accompagnée d'un ordre de la Cour pour l'exécution, & les deux corps dans leurs cercueils furent réduits en cendres.

A Oxford, la femme de Pierre Martyr, fut retirée de ſa foſſe & par ordre du Conſeil enterrée dans un tas de fumier, parce qu'étant Religieuſe elle avoit violé ſon ſerment, & s'étoit mariée avec ce même Pierre.

L'Evêque Gardinet, autre bourreau du même caractere, vouloit brûler tous les Proteſtans. On lui a ſouvent entendu dire, qu'il étoit inutile de couper les branches ſi on ne détruiſoit le tronc. On reproche à cette Reine d'avoir donné dans le bigotiſme. Elle n'eut jamais de remords d'avoir répandu le ſang humain, quand il s'agiſſoit de religion. Dans ce règne l'eſprit de perſécution rendit les hommes com-

me étrangers à la juſtice, à la raiſon & à l'humanité; mais Dieu qui a fixé les limites de la mer, au delà deſquelles elle ne peut ſortir, arrête de même la fureur des perſécuteurs, & les empêche de maſſacrer les innocents; la mort qui n'étoit pas loin put ſeule changer les ſentiments, & retenir la fureur de cette Reine.

Au commencement de l'année 1558, les perſécutions commencerent avec plus de violence que jamais; la Reine même paſſant les limites de ſon pouvoir, fit publier que tous ceux qui avoient des livres hérétiques & qui ne les brûloient pas ſans les lire, ſeroient eſtimés rébelles & exécutés ſur le champ. De même elle défendit très-ſérieuſement que l'on priât pour ceux qui avoient ſouffert la mort, & ordonna ſeulement que *Dieu les aide*.

Cela donna lieu à l'auteur de l'hiſtoire de la réformation, de faire cette

ſage remarque; que les Evêques ne ſouhaitoient pas tant la converſion, que la deſtruction de ceux qu'ils nommoient hérétiques. Un événement arrivé quelque tems après, en fournit une preuve convaincante. Un nommé Bendridge, condamné au feu & lié au poteau, s'écria au milieu des flammes: je me rétracte. A ces mots l'Officier fit éteindre le feu, & le miſérable ſigna une abjuration qu'on lui dicta, mais bientôt après, ce même Officier reçut ordre de le brûler & de venir lui même à Londres, où il fut mis en priſon.

La fureur des perſécuteurs étoit telle, que quoiqu'ils fuſſent ſur le point de perdre leur Reine, ils ne ceſſerent cependant pas de continuer leurs cruautés. Huit jours avant ſa mort cinq perſonnes furent brûlées à Cantorbery, & durant la derniere année de ſon règne, trente-neuf Proteſtants ont

ſouffert le martyre dans divers endroits. Les écrivains ne ſont pas d'accord entièrement à l'égard du nombre de ceux qui perdirent la vie dans les flammes ſous le règne de Marie; ceux qui ſont les plus modérés, en comptent 284; mais il y en a pluſieurs autres qui ſoutiennent que dans les deux premieres années de la perſécution, 800 furent exécutés.

La ſuperſtition de la Reine Marie, eſt évidente par l'Hiſtoire de ſon règne. A cette ſuperſtition, elle joignit un eſprit cruel & vindicatif, qu'elle voulut confondre avec un zèle ardent pour la religion; mais quand elle voyoit qu'elle ne pouvoit les concilier, elle montroit clairement ſes diſpoſitions naturelles à la cruauté; elle eut le malheur d'y être encouragée par les inclinations de tous ceux qui l'approchoient. L'Evêque Gardiner fut un des hommes les plus vindicatifs; l'Evêque Burnet étoit un fana-

tique ; & les autres Evêques étoient choisis entre les plus barbares du Clergé: c'étoit la seule qualité qui rendoit un homme digne de l'Episcopat.

Le Docteur Burnet nous dit que Marie étoit d'un naturel très-généreux; mais nous en aurions été plus persuadés, s'il nous avoit offert quelques actions de sa vie où cette générosité se fit voir.

Elle fut quelque tems affligée d'une hydropisie, qui, devenant beaucoup plus forte au commencement de Novembre 1558, l'emporta le 17 du même mois, dans la quarante-troisieme année de son âge, après un règne de 5 ans 4 mois, 11 jours.

# LA REINE ELISABETH.

*L'an 1558.*

POUR faire en peu de mots l'éloge de cette Princeſſe, il ſuffit d'obſerver que ſon ſouvenir ſeul eſt encore cher aux Anglois, dans un tems où l'on ne peut ſuppoſer que la flatterie contribue à la vénération publique; mais Eliſabeth bannit la Religion Catholique d'Angleterre, & introduiſit la réformation. Ce fut là l'origine des deux partis oppoſés, qui s'accuſent les uns les autres de flatterie ou d'animoſité. Les Proteſtans regardant cette Reine comme la ſeule protectrice de leur religion, qui probablement ſans elle auroit été totalement détruite en Angletetre, en Ecoſſe, en Irlande, & peut être dans la France & les Pays-Bas, ne peuvent s'empêcher de lui donner de grands éloges, & de ſe ſentir comme entraînés

à excuſer ſes fautes. Pour le même ſujet, les Catholiques Romains en ont une idée différente, & ne ſe font pas de ſcrupule de lui donner le caractere le plus affreux & les titres les plus odieux: cela nous empêche de la peindre d'une maniere qui puiſſe contenter tout le monde. Je me bornerai donc à quelques réflexions exemptes de partialité & de reſſentiment, pour aider ceux qui ſouhaitent de juger une Reine ſi célébre.

Eliſabeth avoit beaucoup d'eſprit, accompagné d'un jugement naturellement ſolide & profond, ce qu'elle manifeſta dès le commencement de ſon règne juſqu'à ſa fin. Rien ne montre tant ſa grande capacité que l'adreſſe avec laquelle elle ſurmonta toutes les difficultés que lui cauſoient ſes ennemis, & ſur-tout ſi l'on fait attention qu'ils étoient les plus puiſſans, les plus ruſés, les plus ſubtiles & les moins ſcrupuleux de l'Europe; leurs noms ſeuls en

ſerviront de preuve. La Cour de Rome ſous pluſieurs Papes ; Philippe II Roi d'Eſpagne ; le Duc d'Albe, Henri II & Charles IX Roi de France ; Catherine de Médicis, le Duc de Guiſe, le Cardinal de Lorraine, Marie, Reine d'Ecoſſe, tout le Clergé de Rome & ſur-tout les Jéſuites ; ſi ſes forces avoient été porportionnées à celles de ſes ennemis, il n'y auroit eu rien d'extraordinaire, la puiſſance ſupplée ſouvent aux reſſources de l'eſprit ; mais de quelle maniere s'eſt-elle oppoſée à des ennemis ſi puiſſans, ſi formidables ? Ce fut par deux ou trois maximes qu'elle s'étoit propoſées pour règles de ſa conduite, & dont elle ne s'écarta jamais. La premiere fut celle de gagner l'affection de ſon peuple ; la ſeconde de bien ménager ſon tréſor, & la troiſieme d'entretenir tant qu'il lui ſeroit poſſible la diviſion parmi ſes voiſins, & à examiner les choſes ſous leur véritable

point de vue; elle n'eut point d'autre reſſources ou moyens de ſe ſauver. On ne peut donc nier que ce ne fut une preuve évidente de ſon adreſſe. Mais comme on n'en a jamais douté, je n'ai pas beſoin de m'y arrêter; au contraire, ſes ennemis ont cherché par là à la diffamer, en repréſentant comme vice ce que ſes amis ont venté comme de grandes vertus.

On prétend que toute ſon adreſſe ne conſiſtoit que dans une diſſimulation outrée accompagnée d'un hypocriſie profonde; en un mot, ils diſent qu'elle étoit une comédienne parfaite. Je ne prétends pas diſconvenir, il eſt vrai, qu'elle ne ſe ſervit de diſſimulation tant envers la Cour de France & d'Eſpagne, qu'envers la Reine d'Ecoſſe & l'Ecoſſe même; ce ſeroit nier la vérité, la Cour de Rome fut la ſeule avec qui elle agit ouvertement. J'avoue auſſi qu'étant ſi interreſſée à gagner

l'amour & l'eſtime de ſes ſujets, elle parla quelquefois de ſon affection pour eux, ſouvent même avec trop d'exagération, & qu'elle fit croire que cette même affection étoit la ſeule cauſe de bien des actions dont ſon intérêt étoit le principal motif; mais dans de pareilles circonſtances, cette diſſimulation doit elle être blâmée? Etoit-ce un mal pour les peuples de leur faire croire qu'elle les aimoit tendrement, puiſqu'elle fit tout ce qui étoit néceſſaire pour les en convaincre? A l'égard des Etrangers, il faut obſerver que ſes artifices ne tendoient qu'à la conſervation de ſes biens, & non à l'invaſion. Dès-lors, ſes ennemis attenterent pluſieurs fois à ſa vie & à ſa couronne; elle anéantit toujours leurs odieux projets par ſes ruſes & ſa politique. Peut-on, ſans une injuſtice extrême, confondre ce qui ne tend qu'à garantir ſes poſſeſſions avec des entrepriſes tentées pour ſurprendre l'inno-

cence & pour ſe ſaiſir du bien d'autrui. Peut on dis-je les conſidérer ſous le même point de vue ? Pour moi je ſuis ſi éloigné de croire que ce ſont des défauts, & une tache à la mémoire d'Eliſabeth, que je les compte plutôt au nombre de ſes bonnes qualités.

Ses amis l'accuſent encore d'avarice ; je conviens de ſa trop grande économie dans certaines occaſions, & d'un attachement trop ſcrupuleux au principe de ne rien dépenſer qui ne fût abſolument néceſſaire : néanmoins je ſoutiens en général que les circonſtances exigeoient, ſinon l'avarice, du moins une grande circonſpection dans les dépenſes, tant pour conſerver l'eſtime de ſes ſujets que pour ſe mettre en état de faire tête à ſes ennemis qui l'environnoient de tous côtés. Après tout, à qui a-t-elle fait tort par ſa frugalité ? A quelques Courtiſans affamés qui auroient voulu qu'elle eût prodigué ſes

richeſſes comme l'avoit fait le Roi ſon pere au commencement de ſon règne.

A l'égard du reſte de ſes ſujets, au lieu de la condamner, ils devoient approuver cette avarice prétendue, puiſqu'elle n'amaſſa pas ſes richeſſes par des moyens illégitimes, comme fit Henri VII ſon aïeul, mais par l'économie des biens de l'Etat, qui parconſéquent étoient ceux des peuples.

On lui reproche moins de modération dans les plaiſirs qu'une vertu rigide lui interdiſoit; on dit même qu'il y a maintenant en Angleterre des deſcendans d'une fille qu'elle eut du Comte de Leiceſter; mais ce fait n'étant point prouvé, nous ne riſquons rien de le regarder comme une fauſſe accuſation dont on a chargé cette Reine tant avant qu'après ſa mort.

L'aſſaſſinat de la Reine d'Ecoſſe eſt plus difficile à juſtifier; il faut avouer

qu'elle ſacrifia l'équité, la juſtice & peut-être ſa conſcience même pour ſa ſûreté.

Si Marie cauſa la mort de ſon époux, comme il y a tout lieu de le croire, ce n'étoit pas à Eliſabeth de l'en punir; & en effet ce ne fut pas là ſon motif pour lui ôter la vie, mais plutôt un prétexte pour la détenir en priſon, afin de lui laiſſer, comme elle le diſoit par diſſimulation, le temps de fournir des preuves convainquantes de ſon innocence. Cette hypocriſie eſt certainement repréhenſible. Cette premiere injuſtice lui fit trouver d'autres prétextes pour rendre la priſon de Marie perpétuelle, & la conduiſit enfin à la néceſſité de la faire périr ſur l'échaffaud. En un mot, cet excès de violence fut l'origine de pluſieurs autres artifices pour ſe juſtifier, & blâmer l'innocence.

Ceci, ſans doute, eſt la plus grande tache au caractere d'Eliſabeth, & nous manifeſte à quel excès la peur de perdre

une

une couronne chancelante la porta ; cette crainte continuelle accompagnée d'une inquiétude extrême, eſt la marque caractériſtique de ſon règne, parce que c'étoit la ſource de preſque toutes ſes actions. Ce que l'on peut dire en faveur d'Eliſabeth, c'eſt que la Reine d'Ecoſſe & ſes amis avoient arrangé leurs affaires de ſorte qu'il falloit abſolument que l'une des deux Reines devint la victime de l'autre ; & il étoit naturel que la plus foible cédât.

Mais cela n'excuſe aucunement l'injuſtice d Eliſabeth envers Marie, qu'elle ne détint en priſon que pour affermir la couronne ſur ſa tête.

Je parlerai maintenant de la religion d'Eliſabeth. Je ne crois pas qu'il y ait eu le moindre doute qu'elle ne fût une vraie Proteſtante ; mais comme il étoit de ſon intérêt de ſuivre cette religion, il y a des perſonnes qui ont mis en queſtion ſi ſa religion étoit l'effet de

la perſuaſion ou de la politique ; ce qui peut avoir donné lieu à cette incertitude, c'eſt comme l'hiſtoire l'aſſure, que la conſervation de la Couronne, & la défenſe contre les invaſions qui la menaçoient, fut ſon ſeul motif d'aſſiſter les Proteſtans de la France & des Pays-Bas, ainſi que ceux de l'Ecoſſe ; mais nous ne pouvons pas conclure de-là qu'elle n'étoit pas une vraie Proteſtante, ou qu'elle n'avoit point de religion, puiſqu'il n'eſt pas impoſſible que ſon ſyſtême religieux ait été d'accord avec ſon intérêt temporel.

On l'accuſe très-fort d'avoir perſécuté & fait mourir pluſieurs Catholiques ; il eſt vrai que quelques-uns ont ſouffert pendant ſon règne ; mais on peut aſſurer ſans riſque, que perſonne ne fut puni que pour avoir conſpiré contre la Reine ou contre l'Etat, ou pour avoir tenté par la violence de détruire la Religion réformée en Angleterre,

& d'y établir la Religion Catholique. Les Papiſtes tranquilles furent tolérés ſans aucune contrainte de conſcience, mais gênés ſeulement dans l'exercice public de leur religion. Si c'eſt là une perſécution, quel nom donnera-t-on à ce qu'on ſouffert les Proteſtans ſous le règne de Marie?

Les Presbytériens croient auſſi avoir ſujet de plainte à cauſe des ordonnances de ce règne, qui leur ôtoient la liberté de conſcience, quoiqu'ils fuſſent Proteſtans.

Je n'entreprends pas de décider ſi leurs plaintes étoient fondées; tout ce que j'en peux dire, c'eſt que ſes ennemis eurent trop d'opiniâtreté & trop peu de charité.

En un mot, pour prononcer ſur le caractere d'Eliſabeth, j'ajouterai ſeulement, qu'elle fut une Reine bonne & illuſtre, douée de bien des vertus, & de qualités nobles, obſcurcies par peu

de défauts, mais ce qui doit lui mériter l'eſtime plus qu'aucune autre choſe, c'eſt qu'elle fit jouir les Anglois d'un bonheur inconnu à leurs ancêtres ſous les regnes de preſque tous ſes prédéceſſeurs, ceci eſt certainement la pierre de touche par laquelle nous devons juger de ceux que Dieu nous a donnés pour chefs.

Vers la fin de Janvier 1603, Eliſabeth commença de ſentir les premieres attaques de la maladie qui cauſa ſa mort. On regarda comme un préſage ſiniſte, qu'on fut obligé de lui couper, avec une lime, la bague de ſon doigt, parce qu'elle diſoit ſouvent que par cette bague elle avoit été mariée à ſon peuple. Comme elle étoit âgée, il n'y eut pas lieu de croire qu'elle pourroit jamais ſe relever de ſa maladie; elle eut la mortification de ſe voir abandonnée de preſque tous ſes courtiſans, qui s'occupoient à ga-

gner les bonnes graces du Prince ſon ſucceſſeur.

Cela lui cauſa une mélancolie, dont elle ne put cacher la cauſe, ſur-tout comme on parloit publiquement de chercher le Roi Jacques, même avant ſon décès. Au commencemenr de Mars, elle fut attaquée d'une péſanteur dans tous les membres qui la rendit immobile au point de perdre preſqu'entiérement la parole. Ses douleurs lui donnerent tant d'humeur qu'elle ne ſouffroit perſonne que l'Archevêque de Cantorbery qui la conſoloit, & prioit avec elle. Enfin, quand on s'apperçut que ſa fin approchoit, le Conſeil envoya le Lord Amiral, le garde du petit ſceau & le ſecrétaire, pour la prier de nommer un ſucceſſeur ; elle répondit foiblement : J'ai toujours regardé mon Trône comme le Trône des Rois, je veux qu'un Roi me ſuccede, ſi ce n'eſt le Roi

d'Ecoſſe, ce ſera mon parent le plus proche. Après cela l'Archevêque lui conſeilla de fixer ſes intentions ſur Dieu. Je le ſais, repliqua-t-elle, & mon eſprit ne s'en écarte point.

Quand elle ne put plus prier de vive voix, elle leva ſes mains & ſes yeux vers le ciel, & ayant donné quelques autres ſignes de ſa confiance en la miſéricorde divine; elle expira le 24 Mars 1603, dans la ſoixante-dixieme année de ſon âge & la quarante-quatrieme de ſon règne.

# JACQUES Ier.

*L'an 1603.*

JACQUES Ier. a eu pour Hiſtoriens, des perſonnes extrêmement partiales, ou très-prévenues contre lui; ſuite naturelle des déſordres dont il fut l'Auteur. Quelques-uns nous le repréſentent comme un exemple parfait d'un bon Roi, d'autres exagérant ſes fautes, comme un des plus mauvais Souverains; la cauſe de cette diverſité, eſt que les Hiſtoires de ſon règne furent écrites dans des momens d'animoſité dont tous deux ont laiſſé des preuves évidentes dans leurs écrits.

Nous ne devons donc point tracer le portrait de ce Prince, d'après les louanges des uns ou les reproches des autres, mais ſur ſa maniere de gouverner, ſur ſes diſcours & ſur ſes actions. Il faut pour cet effet examiner

motifs, quoiqu'il voulut toujours les faire paſſer pour un effet de ſon amour pour ſon peuple.

Si les uns louent ſes connoiſſances en philoſophie & en théologie, ſon étude de l'hiſtoire & ſon goût pour les belles lettres; d'autres aſſurent que ſa ſcience n'étoit que pédanterie, & qu'elle ne lui ſervoit qu'à le faire parler de tout à tort & à travers, au lieu de le rendre capable de former un établiſſement ſûr pour le gouvernement de ſon Royaume. Sa libéralité ſi vantée des uns, eſt regardée par d'autres comme une profuſion. Ils prétendent qu'il diſtribua ſes bienfaits, ſans meſure ou diſcreſſion, ſans égard à ſes propres beſoins, ou au mérite de ceux qu'il combla de faveurs.

Nous voyons la même contradiction dans les Hiſtoriens de Jacques, à l'égard de ſon habileté. Ceux-ci vantent ſa ſageſſe & le nomment le Sa-

lomon de ſon ſiecle ; ceux-là, font leur poſſible pour relever ſes fautes, & blâment les deux actions les plus importantes de ſon regne, le mariage de ſon fils, & l'election de ſon beau-fils au Royaume de Bohême.

Quelques-uns le louent pour avoir ſoutenu les privileges de la Couronne dans toute leur étendue, contre les efforts de ceux qui cherchoient à les affoiblir ; d'autres prétendent que comme il avoit une fauſſe idée du Gouvernement des Anglois, il voulut pouſſer l'autorité royale un peu trop loin, & qu'en donnant les mêmes principes à ſes ſucceſſeurs, il fut la premiere cauſe de la ruine de ſa famille.

A l'égard de ſes mœurs, les Auteurs ne ſont pas plus d'accord. Les uns nous le repréſentent comme un Prince ſage & vertueux. Les autres, l'accuſerent d'une vie déréglée, lui re-

prochent ſes excès dans les plaiſirs de la table, ſa facilité à ſe laiſſer emporter à la violence dans ſes diſcours. On le blâme auſſi d'avoir déclaré nul le mariage du Comte d'Eſſex, d'avoir pardonné au Comte & à la Comteſſe de Sommerſet, la mort de Walter Naleigh & d'avoir effrontément atteſté le ciel, qu'il étoit loin de favoriſer les Catholiques, tandis que ſon cœur démentoit ſes ſermens.

Ceux-ci louent ſa modération envers les Catholiques, ceux-là entreprennent de prouver qu'il le fut dans l'ame, & qu'il ne ſe diſoit Proteſtant que dans la crainte d'exciter des troubles funeſtes, où il auroit été enveloppé, s'il ſe fût déclaré pour les Catholiques.

Pour prouver qu'il fut Proteſtant, les uns diſent qu'il fit toujours profeſſion de la Religion Proteſtante, qu'il y perſévera juſqu'à la mort, &

qu'en mourant, il recommanda à ſon fils de protéger l'Egliſe & le Clergé. D'autres répondent que cela n'eſt pas prouvé. Ils ſont d'accord ſur ce qu'il vouloit paroître, mais ils vouloient s'attacher à ſavoir ce qu'il étoit en effet, & que ſes actions démentirent ſa profeſſion extérieure. Ils ajoutent qu'il avoit manifeſté les mêmes ſentimens en Ecoſſe, où, juſqu'à l'âge de trente-ſix ans, il avoit fait profeſſion d'une Religion qu'il haïſſoit mortellement, comme on le vit par la ſuite, & que quand il arriva en Angleterre, il ſe déclara le protecteur des Catholiques, qu'il ſoutint leurs intérêts, les éleva aux honneurs, aux dignités, aux emplois publics, que ſous ſon regne les loix faites contr'eux ne furent jamais exécutées comme elles devoient l'être, qu'il s'en vanta aux Princes Catholiques, dans ſon apologie du ſerment de fidélité qu'il avoit fait,

que dans toutes ſes harangues, ſoit au Parlement, ſoit à la Chambre de l'Etoile, ſon but fut toujours d'engager ſes ſujets à tolérer les Catholiques; mais voyant que le Parlement n'y conſentoit pas, il les favoriſa en s'oppoſant à l'exécution des loix faites contr'eux, & en les exemptant d'amendes & d'autres peines pécuniaires. Que dans ſes conventions avec la France & l'Eſpagne, il promit poſitivement de ne plus faire de loi contre les Catholiques, & même d'empêcher l'exécution de celles qui étoient établies, & que dans toutes les occaſions il ne trouvoit rien de répréhenſible chez les Catholiques, que l'énorme pouvoir du Pape ſur les Princes. Qu'en donnant à l'Evêque de Rome le titre de Pere très-Saint, & en permettant que ſes enfans ſoient élevés dans la Religion Catholique, juſqu'à l'âge de treize ans, il déclara aſſez qu'il auroit voulu qu'ils

perſévéraſſent dans cette Religion ; enfin, ſes engagemens avec l'Archevêque d'Ambrun, ſont une autre preuve de ſa Catholicité. D'autres répliquent, que ſi Jacques avoit été un vrai Catholique, il ne ſe ſeroit pas tant occupé à écrire contre eux, & à combattre les argumens de Bellarmin & de Duperron. De tout ce que l'on a dit pour & contre Jacques, à l'égard de ſa Religion, il réſulte qu'il n'étoit ni vrai Proteſtant ni bon Catholique.

Il faut convenir d'un côté, qu'il n'épouſa pas aſſez hautement les intérêts de la religion Proteſtante, & de l'autre, on ne peut nier qu'il n'en ait fait une profeſſion publique, & conſtante juſqu'au jour de ſa mort. Cela me détermine à croire qu'il s'étoit fait un ſyſtême particulier, ſuivant lequel il n'eſtimoit comme d'aucune importance, ce que les Catholiques & les Proteſtans regardoient comme eſſentiel.

Il regardoit, ſans doute, comme bonne toute Religion qui enſeignoit la ſoumiſſion & l'obéiſſance aux Souverains, & qui preſcrivoit l'hiérarchie, qu'il regarda comme un article fondamental.

On ne doit donc pas s'étonner ſi jamais il ne ſe coalitionna avec les Proteſtants pour empêcher le progrès de la religion catholique en Angleterre, & s'il reſta fidele à la religion Proteſtante, puiſqu'il les croyoit toutes deux également bonnes, pourvu que le pouvoir deſpotique du Pape fut aboli. Il eut vraiſemblablement dans ſes conférences avec l'Archevêque d'Ambrun, le projet chimérique de reconcilier les deux religions, ſans ſe mêler des principes, cauſes de leur diviſion, & qu'il nomme dans une de ſes harangues, des *queſtions ſcholaſtiques*. Mais probablement, s'il eut pu réuſſir dans ſes deſſeins, tout l'avantage auroit été du côté des Catholiques.

Ceci, ſelon moi, eſt le ſeul moyen d'excuſer ſa condeſcendance envers eux; car autrement je ne vois pas comment on peut expliquer ſes continuelles fluctuations dans ſa croyance.

Cela peut encore rendre raiſon pourquoi dans quelques circonſtances il rejetta avec tant d'ardeur la Religion des Puritains, dont les principes étoient directement oppoſés au projet qu'il avoit formé.

Mais malgré tout ce que l'on peut dire pour & contre ce Prince, il eſt très-certain que l'Angleterre, ne ſe vit jamais dans une ſituation ſi critique que ſous ſon règne. Les Anglois ſe virent expoſés aux inſultes de tous leurs voiſins, pendant qu'on ne faiſoit que blâmer le Roi.

Vers la mi-Mars 1624, il fut attaqué d'une fievre tierce, qui, quoique peu dangereuſe au printemps, lui cauſa la mort. Il mourut à Théobald, le

27 Mars, âgé de 59 ans, après un règne de 22.

Sa mort, que l'on peut dire ſubite & inopinée, fut le ſujet de bien des ſoupçons ſur le Duc de Buckingham. Quand les accès de la fievre arrivoient, le Duc faiſoit appliquer des emplâtres aux poignets & au côté, & lui fit prendre lui-même deux potions dans l'abſence des Médecins. De plus il voulut lui en faire prendre une troiſieme, mais le Roi la refuſa; ſe ſentant beaucoup plus incommodé, il envoya chercher les Médecins, qui déclarerent publiquement qu'ils ne vouloient rien entreprendre, ſi l'on ne retiroit ces emplâtres. Enfin le Roi mourut peu de jours après. A ſa mort, le Duc fut cité par les Communes non pas directement pour avoir empoiſonné le Roi, mais pour avoir oſé appliquer des remedes ſans conſulter les Médecins.

# CHARLES I.

*L'an 1625.*

Ce n'eſt pas aſſurément une choſe facile que de donner le caractere de Charles I, ſi vanté des uns, & ſi maltraité des autres. Si les partis ſe fuſſent éteints avec lui, nous pourrions trouver dans les Hiſtoires compoſées après ſon règne une impartialité qui nous aideroit à former une idée véritable du caractere de ce Prince. Mais comme ils continuerent après ſa mort avec autant de vivacité que jamais, l'on peut avancer hardiment que nous n'avons pas un Hiſtorien Anglois impartial ſur ce ſujet.

Les uns n'eurent d'autres buts que de venger le Roi; les autres, qui ne penſoient qu'à juſtifier le Parlement, ne purent s'empêcher de blâmer le Roi, & de rendre ſon caractere odieux.

Il nous faut donc agir avec la plus grande circonſpection, en prononçant ſur le caractere de ce Prince, de peur d'être ſéduit par ces différentes opinions que nous en donnent les Hiſtoriens. Néanmoins j'en parlerai ſans aucun préjugé & ſans partialité.

Je ne vois nulle part que les louanges prodiguées à Charles, ſur ſa ſobriété, ſa tempérance, & ſur ſon honnêteté, ayent jamais été conteſtées. On eſt auſſi d'accord qu'il étoit bon mari, bon pere, & excellent maître; mais on l'accuſe, & peut-être avec juſtice de s'être laiſſé trop gouverner par la Reine, qui ſe mêla trop des affaires de l'Etat. Le Royaume étant Proteſtant, & la Reine une Catholique très-zélée, ſon pouvoir, dont elle abuſa, en confiant les affaires de la plus grande conſéquence aux Catholiques, ne pouvoit être que très-ſuſ-

pect. Cela donna lieu principalement à l'opinion univerſelle du Royaume, que la Cour avoit intention de rappeller la Religion Catholique en Angleterre.

Il fut ſi équitable que nulle ſollicitation ne put jamais lui faire commettre une injuſtice, à moins qu'on de lui dérobât tellement la vérité, qu'il prenoit pour juſte ce qui étoit inique. Ce ſont les paroles du Lord Clarendon, paroles pleines de ſens. Mais outre la juſtice que le Roi doit aux particuliers, il y a encore une autre eſpece de juſtice qu'il doit à tout ſon peuple en général; à l'égard du dernier, il y a tout lieu de douter que les louanges du Lord Clarendon fuſſent bien appliquées, s'il eſt vrai qu'il eut le projet de changer la Conſtitution & d'uſurper un pouvoir vraiment illégitime; je ne crois pas qu'il ait jamais eu ce deſſein, mais plutôt

que ſes courtiſans & ſes Miniſtres l'en ſoliciterent vivement, afin de lui faire leur cour & d'aſſurer leurs fortunes.

Jamais on ne vit un Roi ſi ponctuel & ſi régulier dans l'exercice de ſes dévotions tant publiques que privées. Il oppoſe avec ſuccès le reſpect pour le culte, aux accuſations de n'être pas vrai Proteſtant.

Il avoit en horreur toute débauche, & ne put jamais ſouffrir un mot profane ou impudique. Sa Cour étoit l'oppoſé de celle de ſon pere, ou les juremens, les diſcours obſcenes ne furent que trop à la mode. Il eſt difficile de concevoir comment le Duc de Buckingham, ſi accoutumé aux manieres de Jacques, put ſe conformer à la gravité & aux mœurs ſéveres de Charles I, ou comment Charles put s'accorder avec le Duc de Buckingham.

Jacques I fut prodigue, Charles ſon fils adonné à l'avarice; mais on peut facilement excuſer cette faute puiſque Charles depuis le commencement juſqu'à la fin de ſon règne ne connut jamais l'abondance.

Ses ennemis le repréſentent comme un Prince cruel & ſanguinaire, mais ils ne peuvent en donner aucune preuve; il faut regarder cette accuſation comme l'effet du ſoupçon qu'il fut l'auteur d'une guerre où tant de ſang fut répandu.

La ſincérité ne fut pas une de ſes vertus, il faiſoit un grand uſage des reſtrictions mentales, qu'il cachoit ſous des expreſſions générales & pleines d'incertitudes. Auſſi le Parlement ne ſe fia-t-il jamais à ſes promeſſes qui contenoient toujours quelque choſe d'ambigu, ou accompagnées de quelque réticence qui les rendoit inutiles; l'on peut dire que ceci fut une des

cauſes principales de ſa ruine; parce que par là donnant grand ſujet de méfiance, il lui étoit impoſſible de jamais trouver aucun moyen de faire la paix avec le Parlement. On le voyoit agir dans toutes les affaires avec ſi peu de ſincérité qu'on ne vouloit jamais en croire à ſa parole. Le Parlement de ſon côté ne pouvoit jamais ſe réſoudre à délibérer ſur les propoſitions du Roi, tant il étoit perſuadé de ſon adreſſe à cacher ſes intentions. Ils envoyerent toutes leurs propoſitions au Roi, en lui demandant ſimplement, *content ou non*, tant ils craignirent ſes explications; mais comme on peut me ſoupçonner de trop dire à cet égard, je me crois obligé à prouver tout ce que j'ai avancé par le témoignage le plus irréprochable, je veux dire celui du Comte de Clarendon.

» Une loi fondée par la force &

la violence ( dit cet illuſtre Hiſtorien ) n'eſt pas légitimement établie, c'eſt une propoſition d Ariſtote, qui n'a jamais été contredite, & un avantage qui, s'il avoit été bien conduit, auroit amené les ennemis de ſa Majeſté à un accommodement; mais j'ai quelques raiſons de croire que ce motif inſuffiſant pour faire rejetter le bill, l'eut été pareillement pour le faire admettre. La tyrannie qu'on eut employé pour le faire recevoir, eut prouvé que la force n'eut pas donné plus de valeur à cet acte eſſentiellement nul, & je doute que ce raiſonnement eut plus de pouvoir pour faire paſſer des loix de cette eſpèce.

Que le lecteur juge à préſent ſi nous avons droit de vanter la ſincérité du Roi Charles, puiſqu'en paſſant les bills du Parlement qui eſt la promeſſe la plus ſolemnelle qu'un Roi d'Angleterre

d'Angleterre puiſſe faire, il y conſentit ſeulement dans l'idée que ces bills étoient nuls en eux mêmes, & que par conſéquent il n'étoit pas obligé à tenir parole. Je ne parlerai pas de la violation manifeſte de la *pétition de droit*, qui fut peut-être une ſuite du même principe, ni des aſſurances qu'il fit au Parlement, que ſon intention étoit toujours de maintenir ſes droits & qu'il a enfreint quelques jours après, ainſi que l'on peut s'en convaincre dans l'Hiſtoire de ſon règne.

Les uns l'accuſent d'avoir été très-porté pour la Religion Catholique, d'autres vont juſqu'à dire qu'il voulut même la rétablir en Angleterre. Toutes ces accuſations ſont mal fondées; mais on ne peut nier qu'il donna lieu à ces ſoupçons par ſa conduite, quoiqu'aſſurement ce ne fut pas ſon intention.

Durant les quinze premières années de ſon règne, les Catholiques romains n'étoient pas ſeulement à l'abri de la rigueur des Loix, mais ſi ſoutenus & protégés, qu'il en prit pour Conſeillers d'Etat, ſes Secrétaires & les Lords Lieutenants des provinces.

Ceci fut l'effet de deux cauſes particulières; la première fut l'importunité de la Reine, extrêmement zélée pour ſa religion. La ſeconde fut le projet qu'il avoit de ſe rendre maître abſolu. L'exécution d'un ſi grand deſſein demandoit l'aſſiſtance des Catholiques auſſi bien que celle des étrangers, mais je ne prétends pas dire que la Reine & les Miniſtres n'avoient pas formé d'autres projets, mais ils n'en communiquerent rien au Roi. L'aſſiſtance des Catholiques que le Roi avoit réſervé pour une autre occaſion, lui devint abſolument néceſſaire après ſes diviſions avec le Parlement, quoi-

qu'il ſembla toujours refuſer l'aide des Catholiques, il eſt certain qu'il en eut un grand nombre à ſon ſervice, & qu'ils l'aſſiſterent directement dans pluſieurs rencontres épineuſes.

Sans doute nous ne pouvons donner aucune preuve que Charles fut la cauſe de la rebellion en Irlande, il eſt néanmoins très-certain que les Irlandais ne ſe ſouleverent jamais contre lui, comme ils n'eurent jamais moins de ſujet de plainte que pendant ſon règne, de plus les Catholiques tant Anglois qu'Irlandois, le regardoient comme leur protecteur, & étoient toujours prêts à l'aſſiſter. Si le ſuccès avoit accompagné ſes deſſeins, les Catholiques en Irlande & en Angleterre, auroient été bien plus heureux, & la plus grande partie des loix pénales auroient été abolie. Mais il ne s'enſuit pas de là que le Roi eut jamais la moindre idée de

ſe rendre Catholique, ou d'établir cette Religion, en un mot, on ne peut aucunement douter qu'il ne fut un membre zélé de l'Egliſe d'Angleterre, puiſqu'il le déclara publiquement ſur l'échaffaud au moment où la diſſimulation ſur ſa croyance, ne pouvoit lui être d'aucune utilité.

Pluſieurs perſonnes lui donnent le titre de martyr, ſous pretexte qu'il mourut dans la défenſe de la vérité de la Religion Proteſtante contre les Presbytériens, & les Indépendans, & nomment le jour de ſa mort ( ſolemniſé tous les ans le 30 Janvier ) le jour de ſon martyre ; qu'il y eut une trop grande complication de cauſes de cette fin tragique, pour qu'on l'attribue à la Religion.

Quoiqu'il fut vrai que la Religion fut la ſeule cauſe de ſa mort, on ne doit pas pour cela dire qu'il mourut pour la Religion Proteſtante, puiſ-

que, entre les Proteſtans, les Anglois ſeuls ou plutôt la plus grande partie des Anglois regardent l'épiſcopat comme article de foi. Quoique la mort pour l'épiſcopat, eut été un martyre véritable, le Roi dans ſes derniers propos a Neuport, conſentit de rendre l'épiſcopat de peu de conſéquence. S'il eut été condamné par les Presbytériens, alors on auroit pu dire qu'il mourut pour l'épiſcopat; mais il eſt évident que les Presbytériens ne s'en mêlerent pas, & qu'ils ne penſerent jamais à le faire condamner; les Indépendants furent ceux qui le condamnerent, & furent ſes exécuteurs en même tems. Aſſurément ce qu'ils ont fait n'étoit pas dicté par aucun principe de Religion, mais pour convertir la monarchie en République. Si le témoignage de Richard Price écrivain, eſt de quelque poids comme nous dit l'hiſtoire, on peut dire que Charles per-

dit la vie pour avoir maintenu la Religion contre les Indépendants, puiſque ſelon ce même écrivain, il leur fit offre de leur accorder toute la liberté qu'ils pouvoient deſirer s'ils euſſent pris parti pour lui. Quoiqu'il en ſoit l'Egliſe d'Angleterre ayant regagné dans le règne de Charles II, les avantages qu'elle avoit perdu dans celui de Charles I, ordonna que le jour de ſa mort, fut obſervé tous les ans par des jeûnes & des humiliations, ce qui fut la cauſe pour laquelle on lui donna le nom de martyr, quoique peut-être il ne pouvoit y avoir grande prétention.

Bref: Charles I, fut doué de vertus & de qualités eſſentielles & il y a tout lieu de croire que ſes fautes furent une ſuite du deſſein qu'il avoit de rendre l'Angleterre eſclave. Si quelquefois il n'obſerva pas trop les loix de la ſincérité, ce ne fut que pour

mieux exécuter ce qu'il avoit entrepris. Sans ce projet malheureux, il auroit été le Prince le plus accompli qui eut jamais poſſédé le Trône d'Angleterre. Le Duc de Buckingham, le Comte de Straford, l'Archevêque Laud, & la Reine même, accoutumés à un gouvernement très-différent de celui-ci, furent la ruine de ce Prince malheureux, qu'ils deſiroient tous d'élever au deſſus de tous ſes prédéceſſeurs.

Mais qui pourroient s'empêcher de faire une reflexion très-naturelle ſur ce ſujet, je parle de la punition du Roi & des mauvais Conſeillers qui l'entouroient? Le Duc de Buckingham perdit la vie par les mains d'un aſſaſſin, Laud, Stafford, le Roi même moururent ſur l'échaffaud, & la Reine veuve paſſa le reſte de ſes jours dans la plus profonde triſteſſe abandonnée de ſes parents les plus proches. Elle

a vécu cependant assez longtems pour voir la réhabilitation du Prince son fils, mais sans y trouver toute la consolation qu'elle en attendoit; ce qui fut, peut-être la raison pour laquelle elle retourna en France, où elle mourut l'an 1669.

Le Roi, le jour de son jugement, refusa de répondre en présence de la Cour de la haute justice; son refus fut, selon les Loix d'Angleterre, regardé comme une confession, & il fut condamné à mourir le 27. Janvier. Peu de tems avant qu'on lui prononca sa sentence, il desira très-fort qu'on lui fit la grace de l'entendre dans les deux Chambres, leur assurant, qu'il avoit quelque chose de conséquence à leur communiquer. Mais sa pétition fut rejettée. On croit cependant, qu'il vouloit proposer au Parlement l'intention de renoncer à sa Couronne en faveur de son fils aîné.

Cette ſentence fut exécutée le 30 Janvier 1648, ſur un échaffaud qui fut dreſſé ſous les fenêtres de la Salle des feſtins à Whitehall. Le Roi ſubit la mort avec en grande fermeté & ſans rémoigner la moindre foibleſſe ni le moindre étonnement; ſon corps après avoir été expoſé pendant quelques jours dans une chambre à Whitehall, fut porté à Windſor, & enterré ſans cérémonie dans la Chappelle Saint Georges.

Un autre hiſtorien très-eſtimé, nous a donné le caractère ſuivant de Charles I. Il nous l'a peint avec plus de liberté d'expreſſions qu'il n'étoit néceſſaire, mais il n'en eſt pas pour cela moins juſte.

» La violation de ſon ſerment ſi ſouvent répétée, ſon approbation du bill des droits qu'il avoua premièrement juſtes & légitimes & qu'après il déclara nuls; de plus la violation

du bill dans preſque toute ſon étendue, le moment après qu'il l'avoit accordé, ne furent qu'un témoignage très-léger, d'un cœur juſte & ſincère. Il fut coupable de tous ces excès au moment où ſon Parlement étoit très-diſpoſé à maintenir avec honneur ſon Gouvernement & ſans aucune intention de le troubler, bien moins de le changer, encore étoient-ils prêts à lui fournir tous les ſubſides néceſſaires, s'il eut voulu laiſſer punir les traitres démaſqués & les inſtruments infames de la méfiance réciproque entre lui & ces peuples.

Il commit, ou du moins il tacha de commettre toutes les vexations, toutes les uſurpations du feu Roi Jacques. Il fit une levée d'argent & de troupes contre toutes les Loix, & obligea ſes ſujets à les entretenir. il fit venir des forces étrangères pour détruire à la fois les Loix & rendre

eſclave ſon peuple. Il ſe diſpenſa des Loix & remplit les priſons d'illuſtres Patriotes qui défendoient la Loi & ſe défendoient par la Loi. Il engagea & récompenſa une foule d'Avocats pour maintenir que ſa volonté étoit non-ſeulement au deſſus de toutes les Loix, mais encore qu'elle étoit la Loi ſuprême, qui avoit le pouvoir d'obliger & de forcer les conſciences de ſes ſujets ſous peine d'être éternellement perdus ou damnés, & que ceux qui s'oppoſoient à ſa volonté royale, s'oppoſoient à Dieu même & étoient coupables d'impiété & de rebellion. Il priva les Villes de leurs chartes, le peuple de ſon argent & de ſa liberté, & ne regarda plus ſes ſujets que comme des eſclaves nés pour le ſervir.

Quelques hiſtoriens nous diſent qu'il n'étoit pas Catholique, peut-être ne le fut-il pas, c'eſt-à-dire, ſujet

du Pape & de Rome. Mais il vouloit établir une hiérarchie en Angleterre ſemblable à celle de Rome, dans tout ſon pouvoir & toute ſon étendue ; & il importe peu, ſi l'on eſt opprimé ou perſécuté pour ſa conſcience, que cela vienne de la tyrannie d'un Hildebrand, d'un Luther, ou d'un Laud : il eſt certain qu'entre tous les non-conformiſtes, les Catholiques furent les ſeuls qui furent épargnés, & ceux-ci étoient très-aimés.

A l'égard de ce qu'on nous offre comme preuve de la ſincérité, & des bonnes intentions du Roi, on cite l'héroïſme chrétien avec lequel il ſubit la mort ; ceci peut auſſi juſtifier ceux qui l'ont condamné. Ces régicides n'ont-ils pas enviſagé la mort avec intrépidité, & quelques-uns mêmes avec des tranſports de joie ? Eſt-ce que preſque tous les enthouſiaſtes, les hommes les plus cruels, & mêmes

les traitres & aſſaſſins ne meurent-ils pas de même ? Je crois que ſes bonnes intentions ſe ſeroient plus manifeſtées, s'il eut avoué les iniquités de ſon règne, ſi grandes & ſi nombreuſes, ainſi que ſes oppreſſions & ſa tyrannie.

Il n'eſt pas beſoin de rien ajouter à cet extrait qui peut ſembler à pluſieurs perſonnes beaucoup trop ſévére ; mais ſi ce que je viens de rapporter eſt vrai, pourquoi ne dois-je pas en parler ? Le nom de Charles eſt-il ſi ſacré, que tout autre nom ſoit diffamé pour préſerver le ſien ? N'admettez qu'une très-petite partie de ce que je viens de dire, & regardez le reſte comme l'effet de la malice & de la partialité, & je ne doute pas qu'il n'en reſte encore aſſez pour priver ce martyr royal d'une grande partie de cette vénération qu'on donne à ſa mémoire.

# CHARLES II.

*L'an 1660.*

Il eſt le ſeul exemple que fourniſſe l'hiſtoire, dit le ſavant docteur l'Évêque Burnet, dans l'hiſtoire de ſon tems, d'un homme acteur dans tant de révolutions. Elevé les douze premières années de ſa vie, dans une ſplendeur digne d'un héritier de la Couronne, après avoir paſſé dix-huit ans dans beaucoup de diſparités, infortuné dans la guerre, par la perte de ſon pere, & de la Couronne d'Angleterre. L'Ecoſſe non-ſeulement le reçut quoiqu'avec des arrangemens peu agréables, mais encore fit des efforts, quoique foibles pour le rétablir ſur ſon Trône. Il perdit la bataille de Worceſter avec trop d'indifférence, & prit plus de ſoin de ſa perſonne

qu'il ne convenoit à un Roi qui avoit tant à penſer.

Après cette rencontre il parcourut l'Angleterre pendant ſix ſemaines, ſe cachant dans differens endroits. Mais après des pertes ſi conſidérables, il témoigna un naturel ſi nonchalant, & ſi peu ſolide, qu'il paſſoit le tems dans des amuſemens domeſtiques d'un manière auſſi tranquille, que s'il ne fut rien arrivé de malheureux, ou qu'il n'eut pas éprouvé la moindre perte, & qu'il n'eut rien à craindre; il ſortit enfin d'Angleterre; mais il étoit redevable à tant de perſonnes qui l'avoient caché & qui lui étoient reſtées fideles, qu'il prit la réſolution de les recompenſer tous. Mais voyant qu'il ne ſeroit pas facile de leur montrer ſa reconnoiſſance, comme il l'auroit deſiré, il les oublia tous. La plus grande partie des Princes ſont de cet avis, & croient qu'ils ne doivent pas ſe

ſouvenir des ſervices paſſés, mais que la manière ſeule dont ils les reçoivent eſt une récompenſe ſuffiſante. Ce Prince, pluſqu'aucun autre de notre tems, paroît avoir cultivé ce ſentiment, car il ne ſemble jamais avoir chargé ſa mémoire d'aucun reſſouvenir des ſervices qu'on lui avoit rendus. Pendant ſon ſéjour à Paris & à Bruxelles, il ne paroît pas qu'il eut le moindre chagrin d'aucune choſe; il ſe livra à ſes amuſements, & à ſes plaiſirs, avec une tranquillité parfaite, & fut en toute occaſion auſſi ſerein & auſſi à ſon aiſe après la perte de ſa Couronne, que s'il eut été le plus grand Philoſophe. Il n'écouta jamais les projets, dont il diſoit toujours que ſon Chancellier le tourmentoit. Son plus grand ſoin, étoit de trouver de quoi entretenir ſes dépenſes, & l'on étoit d'avis que ſi Olivier Cromwel, lui avoit accordé une penſion aſſez con-

ſidérable, Charles ſe ſeroit arrangé avec lui & auroit même abandonné tout titre à la Couronne.

Pendant ſon exil, il s'abandonna tellement à ſes plaiſirs, qu'il ſe rendit incapable d'application à aucune affaire. Il employa très-peu de ſon tems à la lecture ou à écrire, & encore bien moins à penſer. Dans un état pareil il s'accoutuma à dire à tout le monde, & dans toutes les occaſions, ce qu'il croyoit leur plaire le plus, de ſorte que les paroles & les promeſſes ne lui coûtoient rien.

Il avoit une ſi mauvaiſe opinion du genre humain, qu'il croyoit que le grand ſecret de vivre & de gouverner, étoit de ſavoir conduire les hommes par ruſe & par diſſimulation, & à cet égard là, peu de gens étoient capables de le ſurpaſſer. Il agiſſoit toujours avec tant de fineſſes & d'artifices, qu'à la fin il ne put tromper perſonne tant

on ſe méfioit de tout ce qu'il diſoit. Il avoit une très-grande quantité de vices, que peu de vertus pouvoit à peine récompenſer. Il avoit des vices dangereux, qui étoient corrigés par de moins grands défauts. Pendant le tems le plus actif de ſa vie, il fut ſi adonné à la pareſſe & à la débauche, qu'il déteſtoit l'occupation de ſes affaires & ne pouvoit ſouffrir aucune choſe qui lui donna la moindre peine, ou qui lui cauſa aucune contrainte, & quoiqu'il voulut ſe rendre maître abſolu, & détruire notre religion & nos Loix, il ne voulut jamais rien riſquer, ni ſe donner la peine que demandoit un pareil deſſein.

Il avoit les dehors aimables & pleins de douceur, mais il ne poſſédoit aucune tendreſſe naturelle, & ſur la fin de ſa vie il devint extrêment cruel. Il pardonnoit tous les crimes, même le meurtre, mais jamais rien contre ſa

perſonne. Après ſa premiere amniſtie & pardon général, qu'on regarde camme l'effet de quelques maximes d'état, plutôt que d'un penchant à la miſéricorde, il s'abandonna aux vices les plus énormes, ſans daigner même garder les dehors & condeſcendre aux ſollicitations de ſes parens les plus proches; les plus grands excès dans ce genre ſembloient réveiller ſes goûts blaſés, il avoit l'adreſſe par la douceur de ſes diſcours, de gagner l'amitié de tous ceux qu'il avoit intérêt de ſéduire, il étoit l'homme le mieux fait de ſon tems, mais cette même amitié s'éteignoit bientôt après, dès qu'on eut remarqué combien peu l'on pouvoit ſe fier à ſes promeſſes. Lorſqu'il rencontroit quelques jeunes perſonnes de qualité, douées d'une figure ou d'un talent extraordinaire, il mettoit tout en œuvre pour les attirer auprès de lui, il eſſayoit de corrompre

leurs mœurs & leur religion : talent dans lequel il eut malheureuſement tant de ſuccès, qu'il laiſſa l'Angleterre en bien plus mauvais état à ſa mort, qu'il ne l'avoit trouvée à ſon rétabliſſement.

Il prenoit plaiſir à raconter tous les événemens de ſa vie. Le tems qu'il demeura en Ecoſſe, & la part qu'il eut à la guerre de Paris, étoient le ſujet ordinaire de ſes diſcours ; il narroit d'une maniere très-agréable, mais ſi ſouvent qu'à la fin il ennuyoit tous ceux qui les ſavoient par cœur, de ſorte que quand il commençoit ſes hiſtoires preſque tout le monde ſe retiroit, & quelquefois il arriva qu'après avoir commencé en nombreuſe compagnie, il ne s'y trouvoit plus inſenſiblement que trois ou quatre perſonnes. Ce qui donna lieu à cette plaiſanterie ſévere du Comte de Rocheſter : « Qu'il étoit étonnant de

trouver un homme d'une ſi bonne mémoire, répétant conſtamment la même hiſtoire ſans en perdre la moindre circonſtance, oubliant en même tems qu'il avoit déja raconté la même hiſtoire aux mêmes perſonnes le jour avant; c'eſt pourquoi il aima tant les étrangers qui écoutoient, ce qu'il diſoit, avec admiration, & le quittoient toujours avec étonnement de voir un Roi ſi complaiſant & d'une auſſi grande condeſcendance. »

Sa perſonne, ſon caractere, ſes vices comme ſa fortune, le rapprochent ſi bien de Tibere, que nous pouvons aiſément les comparer enſemble. L'exil de ce Prince & après cela ſon avénement à la Couronne, rendent notre comparaiſon auſſi juſte que ſûre, la haine pour les affaires, l'amour des plaiſirs, l'élévation de ſes favoris, & la confiance qu'il plaçoit en eux jointe à leur haine mutuelle, l'adreſſe qu'il

avoit de voiler ſes deſſeins, & de prendre un air de douceur lorſqu'il avoit deſſein de ſe venger, forment des deux un portrait ſi juſte, que je ne m'étonne pas du tout qu'ils ſe ſoient reſſemblés tant au phyſique qu'au moral.

Peu d'événemens l'affecterent ſi ce n'eſt la mort du Duc de Gloceſter, mais ce fut ſelon pluſieurs perſonnes, parce qu'il perdit en lui la perſonne la plus capable de balancer les affaires, contre un frere qu'il haïſſoit, & en même tems les brouiller de maniere à lui aſſurer la ſucceſſion.

Sa mauvaiſe conduite dans la premiere guerre avec les Hollandois, les calamités cauſées par la peſte & l'incendie de Londres, l'inſulte qu'il reçut à Chattan, firent croire que ſon gouvernement étoit maudit. La haine qu'il montra publiquement au Lord Clarendon, fut une action auſſi injuſte

qu'ingrate, & après que ſon peuple l'avoit ſauvé des malheurs de la triple alliance qu'il avoit contractée, & de la ſeconde guerre contre les Hollandois, qu'il avoit commencé ſans de meilleures raiſons que la premiere, les premiers actes d'hoſtilités qu'il fit, furent une attaque de la flotte Hollandoiſe de Smyrne, ſa déclaration en faveur de la tolérance, qui fut une eſpece d'introduction du Papiſme, ſont une ſuite d'actions ſi noires, que les perſonnes mêmes inſtruites de tout ceci, furent étonnées de cette flatterie impudente, avec laquelle on lui donna des louanges, tant avant qu'après ſa mort. Il contribua tant à élever le pouvoir de la France, principalement ſur mer, que tout le monde étoit convaincu qu'une faute ſi grande ne pouvoit être une ſuite d'ignorance ou d'inattention.

Il deſiroit ſur-tout ſavoir les me-

ſures que prenoit ce Royaume, pour la conduite de ſa marine, & il ſembloit les étudier avec attention, il leur montroit leurs fautes, & comment ils auroient pu les éviter, comme s'il eût été Vice-Roi de France, plutôt qu'un Prince ennemi qui ne pouvoit trop ſurveiller, & trop tôt arrêter les progrès de cette Nation ambitieuſe, comme un des plus grands malheurs qui pouvoient arriver à ſon Royaume. Ceux qui en jugeoient le plus favorablement, penſoient qu'il s'arrangeoit ainſi pour ſe venger des Hollandois, & détruire ce peuple en joignant la flotte Françoiſe à la ſienne. D autres qui n'en jugerent pas ſi avantageuſement, ſoupçonnerent que comme il n'étoit pas aſſez puiſſant pour ſe rendre maître abſolu de ſes ſujets, qu'il deſiroit augmenter la force de la marine Françoiſe, dans l'idée de l'employer un jour à conquérir ſes propres ſujets; ſelon

ſelon ce qu'on rapporte, que le Lord Clifford avoit coutume de dire, que s'il falloit obéir, il falloit mieux plier ſous un Roi généreux & vaillant, que ſous cinq cents de ſes favoris inſolens. Mais rien ne l'avilit autant aux yeux de certaines perſonnes, que d'embraſſer ſecrétement la religion Catholique, pendant qu'il profeſſoit publiquement la religion réformée avec affection & avec zele. Il n'eut pas même l'honnêteté ni le courage de l'avouer à la fin de ſes jours: il ne témoigna pas non plus le moindre repentir pour une vie ſi déréglée, ni aucune amitié pour ſes ſujets en général, ni pour la Reine & ſes domeſtiques; il recommanda ſeulement ſes maîtreſſes & ſes enfans aux ſoins de ſon frere. Tout ceci auroit été une concluſion étrange d'une autre vie que la ſienne, à laquelle elle ne convenoit que trop.

Les deux papiers que l'on trouva dans ſon porte-feuille touchant la religion, & que ſon frere publia après ſa mort, avoient l'air d'être l'effet de l'étude & d'un grand raiſonnement. Teniſon m'a raconté, (dit l'Evêque Burnet), qu'il en avoit vu l'original entre les mains de Pepys, à qui le Roi Jacques les avoit confié pour quelque tems. Ils étoient écrits en interlignes dans pluſieurs endroits, leſquels étoient d'un caractere différent de celui du reſte de l'ouvrage. Mais il ne fut pas aſſez connoiſſeur, pour dire ſi c'étoit le Roi lui-même qui l'avoit écrit.

Tous ceux qui le connoiſſoient perſonnellement furent d'accord, que ce n'étoit pas le Roi qui l'avoit compoſé, car il ne lut jamais l'écriture ſainte, & n'en parloit que pour la tourner en ridicule. Ces cahiers furent probablement l'ouvrage du Comte de Briſtol,

ou du Lord Aubigny, qui ſavoient le ſecret de ſa religion, & qui lui donnerent ces papiers comme autant d'abrégés de quelques entretiens qu'ils eurent avec lui, pour le tenir fixe dans cette maniere de penſer. Et il eſt vraiſemblable que comme ils craignoient très-fort, qu'on ne trouvât aucun papier de cette ſorte auprès de lui, écrit de leurs mains, ils perſuaderent le Roi de le copier lui-même, quoique ſa pareſſe extrême lui rendoit preſqu'impoſſible une pareille application. Il m'avoit parlé lui-même, de la plus grande partie des choſes contenues dans ces papiers, (dit l'Evêque Burnet), de ſorte que quand je vis ces écrits, je me reſouvins tout de ſuite de ſes expreſſions, & je m'apperçus ſur le champ, qu'il avoit pouſſé ces maximes auſſi loin que ces papiers pouvoient les porter. Mais celui qui les publia commit une très-grande

imprudence, ou du moins mépriſa très-fort ſon ſouvenir ; car la plus grande amitié qu'on eut pu lui faire, auroit été d'oublier ſes funeſtes écrits.

Après vous avoir préſenté tout ce qu'on peut dire au préjudice & au déſavantage de Charles II, je vais maintenant vous offrir un tableau de ce même Prince, peint d'une maniere différente, par le noble Steffield Comte de Malgrave, qui ne fut ennemi ni du Roi, ni de ſa famille.

A l'égard de ſa religion, c'étoit plutôt le déiſme que le papiſme, ce qui fut une ſuite de ſa vivacité & de ſa négligence, plutôt que d'une lecture ſuivie & d'une méditation profonde, ſon intelligence & ſa perſpicacité, découvroient au premier coup-d'œil, toutes les tromperies & les momeries d'un culte, d'une piété contrefaite. Mais ſa pareſſe naturelle le rendoit également méfiant ſur toutes

les religions, de peur de ſe donner la peine d'examiner quelle étoit la meilleure.

Si dans ſes premiers voyages & dans ſon adminiſtration, il ſemble enclin à une religion, plutôt qu'à une autre il faut l'attribuer à ſon naturel facile & à ſa complaiſance pour ceux qu'il fut obligé de fréquenter.

Les oppoſitions courageuſes du Parlement dont il étoit las, furent cauſe qu'il ſe mit ſous la protection du parti Catholique, qui fut toujours renommé en Angleterre pour ſa loyauté, & qui épouſa volontiers ſa cauſe, & l'aveugla ſur l'idée du pouvoir abſolu, auquel les Princes les plus ſages & les meilleurs ont tant de peine à réſiſter. Et quoiqu'il s'engagea dans ce parti au moment même où il ne pouvoit lui être d'aucun avantage, nous devons moins nous en étonner, mais conſidérer que nos jugemens ſont auſſi ſujets à la partialité que nos affections.

Il fut amateur du repos & de la tranquillité. Les guerres qu'il entreprit ſans néceſſité, ſemblent prouver le contraire, mais rien n'eſt moins contradictoire, lorſqu'on ſait qu'il ne s'y engagea que pour éloigner ces perſonnes dont le mécontentement & les murmures lui cauſerent plus de peine, que le bruit éloigné du canon qu'il laiſſoit tirer avec la plus grande tranquillité. Le grand & preſque le ſeul plaiſir qu'il ſembloit prendre, fut les guerres de mer. Il étoit ſi habile marin, qu'une guerre de cette eſpece étoit plutôt un amuſement pour lui qu'une affaire. S'il ne montoit pas lui-même les vaiſſeaux, l'amour de la gloire ou plutôt l'ambition de ſon frere, en doivent être regardées comme les ſeules cauſes. Celui-ci ſous prétexte de préſerver la perſonne du Roi, raſſembla ſur ſa tête tous ces honneurs, dont il étoit auſſi jaloux que Charles.

Il eſt avéré que perſonne ne l'égaloit pour les affaires maritimes ; ce qui auroit été d'un avantage extrême pour ſon Royaume, s'il eut pris autant de peine pour arrêter les progrès de la France, qu'il en prenoit pour l'entretien & l'avancement de celle d'Angleterre. Mais il paroît que l'ambition ne venoit pas relever ſes penchans, ce qui nous mene à le conſidérer ſous ce rapport. Les plaiſirs auxquels il s'abandonna ſans délicateſſe comme ſans ménagement, imitant en cela les filles de joie, plus ſujettes à être débauchées pour la ſatisfaction des autres, qu'à choiſir ce qui leur plairoit le plus. Je penſe (dit ce noble Comte) qu'il y eut autant d'indolence que d'amour, lorſqu'il fréquentoit ſes maîtreſſes, qui ne ſervirent qu'à remplir ſon ſerrail. Certain plaiſir qu'il prenoit à toujours babiller ſans contrainte, fut preſque le ſeul objet de ſes deſirs.

Malgré ſes foibleſſes il fut fidele à la juſtice ; elle ſeule l'a porté pour la ſucceſſion d'un frere, contre ſon fils, qu'il aimoit tendrement, & l'humeur d'une partie oppoſée qu'il craignoit tant. Je ne puis attribuer qu'à l'amour de la juſtice, tout ce qui en général, ſemble contredire ſa clémence, tel que ſa permiſſion de toujours exécuter les loix à la rigueur, non ſeulement à l'égard des voleurs & aſſaſſins, mais même contre ceux que les Avocats, (à leur ordinaire) avoient traité avec beaucoup de ſévérité. Il avoit le coup-d'œil prompt & ſûr dans les petites affaires, & quelquefois même dans celles de conſéquence, mais il ne put jamais perſévérer avec application ; ſubtil & ſpirituel dans toutes ſortes d'entretiens, il racontoit un fait avec tant de grace, que non pour le flatter, mais ſeulement pour le plaiſir de l'entendre, nous faiſions ſouvent ſemblant

de ne rien ſavoir de ce qu'il nous avoit mainte fois répété, comme une bonne comédie ſupporte bien pluſieurs répétitions. Il étoit d'un mélange extraordinaire, il ſacrifia tout ce qu'il avoit pour ſes maîtreſſes; mais il les voyoit avec peine perdre au jeu quelques-uns des dons qu'il leur avoit fait, quoique deſtinés à leur amuſement. Il ne manqua jamais à ſa parole, mais mit au rang des vertus, la diſſimulation à laquelle il s'étoit exercé avec ſuccès. Néanmoins il étoit très-facile à tromper, car toute ſon adreſſe conſiſtoit à gagner un peu d'un côté, pendant qu'il perdoit dix fois autant d'un autre. Il careſſoit ceux qui le flattoient le plus, quoique très-habile à découvrir une pareille foibleſſe dans un autre. Il fut familier, affable, gai, mais dans les choſes graves, ſéveres & inflexible. Une ſemaine d'abſence ſuffiſoit pour lui faire oublier ceux à

qui il ne pouvoit rien refuſer. Quoique pareſſeux, dans quelques occaſions perſonne ne le ſurpaſſoit tant pour l'induſtrie, & l'application que pour l'adreſſe, & l'aſſiduité, qu'il mettoit dans ce qu'il avoit une fois entrepris.

Il fut ſi libéral, qu'il ruina par-là toutes ſes affaires, car l'indigence dans un Roi d'Angleterre, renverſe tout & le met à la merci du peuple, ſa condition étoit encore plus mauvaiſe, car il fut obligé de demander des ſecours au Roi de France ſon voiſin, qui ſe montra comme il convenoit dans toutes les extrémités où étoit réduit Charles. Cette prodigalité ne fut pas tant l'effet de l'eſtime qu'il eut pour ſes favoris, que du peu de cas qu'il faiſoit des richeſſes. Il revint de ſon erreur un peu trop tard. Son averſion naturelle pour toute étiquette, fut portée au point que, quoiqu'auſſi ſpirituel & auſſi majeſtueux que puiſſe être aucun

Roi, il ne put jamais même en s'y préparant dans le Parlement ni dans le Conſeil, ſe montrer comme Roi, ni dans ſes expreſſions, ni dans ſon maintien, ce qui le porta à un autre excès, celui de mettre à côté toute marque de diſtinction & de cérémonie, qu'il regardoit comme entièrement inutiles. Il fut d'un naturel admirable, doux, un ami ſincere, mari indulgent, bon maître. Sa phiſionomie annonçoit un homme dur & cruel, & ſon commerce étoit doux & gai. Les trente dernieres années de ſa vie, furent auſſi heureuſes que celles de ſon pere avoient été tumultueuſes & horribles.

Quelques-uns ont jugé que ſa mort n'étoit pas naturelle, cette opinion s'eſt accréditée ſur ce que ſa forte conſtitution & ſon extrême ſanté promettoient une plus longue carriere. On fut étonné qu'elle fut finie avant

d'avoir atteint l'âge de ſoixante ans. J'aurois paſſé ſous ſilence un ſujet auſſi déſagréable, ſi je n'avois penſé que le ſilence même auroit eu trop de ſignification, de ſorte que comme Ecrivain impartial, je ſuis forcé d'obſerver que le plus fameux de ſes Médecins, M. Short ne crut pas ſeulement que le Roi avoit été empoiſonné, mais qu'il le fut auſſi lui-même quelque tems après, pour avoir peut-être déclaré ſon avis, un peu trop ouvertement. Ici je ne peux oublier un trait de juſtice peu commun & que le monde entier avoue; je veux dire que perſonne n'a ſoupçonné ſon ſucceſſeur d'avoir trempé dans un complot ſi horrible, & il n'y eut jamais peut-être, une preuve plus étonnante de la force & du pouvoir de la vérité & de l'innocence; car c'eſt preſqu'un miracle qu'un Prince ſi infortuné que lui, ſoit déclaré innocent, même par

ſes plus grands ennemis, malgré toutes les circonſtances qui pouvoient donner lieu à des ſoupçons & ſur-tout cette malice extrême qui l'accompagna dans toutes ſes autres actions.

La nature & les circonſtances de la mort du Roi, ſont plus au long expliquées par Burnet, cet Ecrivain célébre de l'hiſtoire de ſon tems, ce que j'en ai dit je crois doit ſuffire.

Après avoir raſſemblé les traits divers du caractere de Charles II, d'après les meilleurs peintres. Je crois (dit Rapin cet Hiſtorien ſi candide) être obligé d'en former un paralelle, pour être capable de découvrir la vérité. Le Docteur Burnet étoit d'Ecoſſe. Il fut élevé par des épiſcopaux, mais néanmoins il eſt accuſé d'être du parti des Presbytériens. Cependant il eut la liberté de ſuivre ſa façon de penſer; il eſt accuſé auſſi d'avoir entièrement épouſé le parti des Wohigs. En un

mot, il n'eut pas ſujet d'être content, ni de Charles II, ni de Jacques II, ainſi nous devons lire avec une grande méfiance tout ce qu'il en dit, lorſque ſon récit ne peut être concilié avec les actions, comme de Charles II où il eſt expreſſément contredit par d'autres.

Burnet dit, Charles fut incapable d'aucune application. Le Comte le dit également. L'Evêque dit que le Roi voulut ſe rendre abſolu; le Comte ne s'exprime pas tout-à-fait ainſi; mais il en dit preſqu'autant; en racontant que les Catholiques l'enchanterent par les idées de la ſouveraineté, & des autres prérogatives royales. Burnet dit, que le Roi pardonnoit toutes offenſes hormis celles contre lui-même; le Comte vante ſa clémence, & dit qu'il fut doux & bon, mais ſévere & inflexible, quand il s'agiſſoit de quelques cas graves. Ceci ſignifie peut-être ce

que l'Evêque veut dire, quoiqu'exprimé différemment.

En un mot, comparez ces deux tableaux avec la plus grande exactitude, & vous les trouverez assez semblables. Mais les peintres avoient différents motifs & suivoient différentes manieres.

Charles ne laissa pas d'enfans de la Reine Dona Catherina, fille de Jean V Roi de Portugal, mais de plusieurs de ses maîtresses.

# JACQUES II.

*L'an 1685.*

Ce Prince fut d'un naturel actif, violent & ardent à la vengeance. L'opiniâtreté & la superstition furent les seuls motifs de ses actions, en un mot, Jacques fut si vendu au Papisme, que rien ne l'arrêta pour l'établir, & dans cette occasion il tâcha d'étendre la prérogative royale, & de l'asseoir sur un gouvernement despotique. Avouons aussi qu'il ne fut pas sans quelques qualités. Il se distingua par une sage économie, par son habileté & son application aux affaires maritimes. Mais nous ne pouvons être d'accord avec ceux qui vantent sa sincérité, car tout son règne n'a été qu'une suite de ses violations, de ses promesses réitérées, de soutenir les libertés & la religion du peuple.

Ceux-ci dans ſon idée, n'avoient nul droit à la liberté, ſinon celle qui dépendoit de la volonté du Souverain. Rempli d'un tel préjugé, il attaqua les loix fondamentales, & la conſtitution du Royaume, rompit tous les liens qui uniſſent les ſujets au Roi; remit tout pouvoir aux Catholiques, & ſacrifia toute conſidération de juſtice & de prudence à un faux zele. De tels principes le conduiſirent à des actions* inſupportables pour un peuple libre & généreux, & força ce peuple à ſecouer le joug d'un tyran arbitraire. Guidé ſeulement par les conſeils d'une faction jéſuitique, & aveuglé par leur ſuperſtition, il ſuivit tous ſes projets avec tant de violence, qu'il excita la révolte parmi ſes ſujets libres, & les força à défendre ce qu'ils avoient de plus cher. Le réſultat fut pour eux une glorieuſe révolution, une dépoſition légale du Roi. Nous

pouvons dire, une dépoſition légale, ſi ce peuple étoit né pour le plaiſir & le caprice des Rois, s'ils ont un droit divin, & ſi les ſujets ſont deſtinés de Dieu à être leurs eſclaves, Jacques eut lieu de ſe plaindre, & le peuple raiſon de lui ôter le pouvoir de rendre des millions d'ames miſérables en les ſacrifiant à ſon plaiſir. Mais d'un autre côté, ſi le peuple à la propriété de ſes biens, juſqu'à ce qu'il le cede de ſa propre volonté, s'il a droit à la liberté, & ſi les Rois ne ſont que pour les défendre, le peuple d'Angleterre avoit droit par la nature, par la raiſon, & par la voix du devoir, de chaſſer un Prince foible & obſtiné, qui ne faiſoit que détruire ce qu'il devoit défendre. Par une pareille conduite il n'étoit plus capable de gouverner, & par là le peuple peut voir combien il eſt dangereux de confier le gouvernement d'un Royaume entre

les mains d'un Prince infecté de la ſuperſtition romaine.

Pendant le règne deſpotique de ce Prince ſi foible & ſi mal conduit, le peuple étoit gouverné avec un ſceptre de fer. Mais heureuſement pour l'Angleterre, pendant que le Roi Guillaume III, étoit en route pour venir à Londres, Jacques diſparut tout à-coup pendant la nuit, le douze Décembre 1688, accompagné de Sir Edouard Hales, & s'embarqua dans un vaiſſeau qui l'attendoit ſur la riviere. Le départ du Roi cauſa un grand étonnement, & une conſternation générale, puiſque tout gouvernement fut ſuſpendu juſqu'à l'arrivée du Prince d'Orange, qui mit fin tout de ſuite aux malheurs, & aux perſécutions ſuſcitées au peuple. Ce fut un bonheur qu'il abandonna ainſi le Trône.

## CARACTERE DE MARIE II.

*Reine d'Angleterre, & femme de Guillaume III.*

*L'an 1689.*

CETTE Reine aimable, d'une taille élevée & bien proportionnée, le viſage ovale, les yeux vifs, les traits agréables, un air doux, & l'aſpect naturellement majeſtueux. Sa maniere de ſaiſir les objets, étoit prompte, ſa mémoire ſûre, & ſon jugement ſolide. Née également pour ſoutenir le bonheur comme l'infortune. Avec le courage de notre ſexe elle poſſéda la douceur du ſien. Le cours de ſa vie fut ſi uniforme, & ſes bienfaiſances ſi ſoutenues, qu'ils ſont ſeuls l'éloge de ſon mérite, & nous la repréſente mieux que ne pourroit faire la plume la plus éloquente; elle étoit Proteſtante

zélée, & ſi attachée à ſa religion; que toutes les ſuperſtitions de la Cour ne purent jamais l'ébranler, ni la détourner de la route qu'elle s'étoit tracée. Le mariage de cette Reine avec un Prince Proteſtant, ſemble être l'ouvrage de la Providence, pour mieux délivrer ce pays du Papiſme & de l'eſclavage ſon compagnon éternel.

Cette Reine donnoit l'exemple d'une piété ſincère. Pendant ſon ſéjour à la Haye, une Dame de qualité venant un ſamedi après dîner pour lui rendre viſite, elle lui fit dire qu'elle ne recevoit perſonne ce jour-là, & qu'elle obſervoit un jeune pour ſe préparer à recevoir le Sacrement le lendemain. La Dame attendit juſqu'à cinq heures que la Princeſſe ſortit, & ſe contenta d'un ſouper très-léger, croyant qu'il ne falloit pas terminer un jeune par un repas ſplendide. La religion chez elle n'étoit point une affaire de politique, elle étoit le

mobile de toutes ſes actions ; elle n'étoit pas ſuperſtitieuſe, mais elle employa tous ſes ſoins & toute ſon adreſſe à réunir les différentes ſectes de Chrétiens ſur les points les plus eſſentiels du Chriſtianiſme. Son ame, comme une mer tranquille, jouiſſoit toujours du calme le plus profond. La colère, cette paſſion tyrannique, n'eut jamais d'accès dans ſon cœur, & la douceur inaltérable de cette Reine fut le gage le plus certain du bonheur de ſes ſujets. La volupté n'eut jamais aucun empire ſur ſes ſens, & jamais rien d'impur ne ſouilla ſa vertu : elle fut un exemple rare de la fidélité conjugale ; la volonté de ſon époux fut toujours la règle de ſa conduite ; elle augmentoit ſes plaiſirs & partageoit ſes chagrins : ſa conduite la rendoit digne du reſpect & de l'amour de ſon mari. A ſa mort, le Roi témoigna ſa douleur par des larmes ſincères, & déclara que la conduite de la Reine

avoit toujours été irrèprochable. Elle donna des preuves de ſa capacité à gouverner, en prenant dans ſon Conſeil les meſures les plus ſages & les plus prudentes pour aſſurer la tranquillité du royaume dans des tems de troubles. Chez elle, la charité, cette vertu céleſte, étoit comme un aſtre bienfaiſant dont tous ceux qui l'entouroient reſſentoient les influences. Un Seigneur lui ayant propoſé une entrepriſe utile, mais qui grevoit le peuple, elle aſſigna ſur-le-champ cent livres ſterling pour la faire exécuter. Quelques tems étant paſſé ſans que ce Seigneur reçût cette ſomme, il alla trouver la Reine & lui dit en plaiſantant que l'intérêt en étoit dû; elle ordonna qu'on y ajoutât encore cinquante livres, ce qui fut exécuté ſur le champ. Sa bienfaiſance ne la mit pas cependant à l'abri du double reproche d'avoir monté trop gaiement ſur le Trône de ſon père, & d'avoir traité

ſa ſœur comme une étrangère. On peut cependant dire pour ſa juſtification que ſa qualité de fille ne lioit pas auſſi étroitement que les nœuds ſacrés du mariage ; les liaiſons de famille étant d'ailleurs régies par les circonſtances. Un homme impartial doit s'abſtenir de prononcer. Pour donner une idée du cas qu'elle faiſoit de la réputation, nous rapporterons ſa réponſe à un Courtiſan qui lui vouloit perſuader de punir les Hiſtoriens qui n'avoient pas aſſez ménagé la mémoire de quelques Princes. » Si ces Princes, leur dit-elle, furent tels qu'on les a dépeints, l'Hiſtorien n'a fait que ce qu'il devoit, & ceux qui leur reſſemblent doivent craindre le même ſort : la vérité peut bien ſe cacher quelques tems, mais elle finit par diſſiper les nuages qui l'obſcurciſſoit. »

Sa conſcience régloit l'emploi qu'elle devoit faire du tems, & ne ſe regardoit

que

que comme dépoſitaire de ſes momens, du moindre deſquels elle devoit répondre. Elle fut dans ſa maladie un modele de patience. Le ſoin qu'elle avoit pris pendant toute ſa vie de ſe préparer à la mort, lui ôtoit abſolument toute crainte ſur l'avenir. Le ſouvenir de ſes actions lui adoucit beaucoup les horreurs de la mort, & lorſqu'elle fut près de ce moment terrible, on lui entendit dire : » je touche à ma der-» niere heure, je remercie Dieu de m'a-» voir appris dans ma jeuneſſe qu'on ne » doit pas attendre cette époque pour ſe » repentir. »

# GUILLAUME III.

## *L'an 1689.*

Ce Prince étoit d'une moyenne taille, une naiſſance prématurée & un aſthme auquel il étoit ſujet dès ſon enfance, rendirent ſa complexion très-délicate ; un front élevé, un nez aquilin & des yeux très-vifs lui donnoient un air grave. Malgré la foibleſſe de ſon tempérament, le régime & l'exercice le rendirent propre aux travaux du corps & de l'eſprit ; doué d'une mémoire heureuſe & d'un jugement ſolide, ſes projets quoique ſouvent ſans ſuccès marqué, ne furent jamais ſans effet.

La tempérance, la juſtice, la ſincérité & la piété furent ſes vertus favorites, & jamais il ne ſe laiſſa dominer par aucune paſſion violente. Réſervé & ſilentieux, il manqua de ces manieres affables qui firent admirer Charles II,

& fermer les yeux ſur une partie de ſes défauts. Ce Prince ne put jamais aimer ceux qu'il mépriſoit ; ſa ſagacité naturelle lui tint lieu de ſavoir. Toutes ſes actions annoncoient une noble ſimplicité, une élévation rare & une ſolidité précieuſe. Le dernier traité que ſigna Guillaume, fut celui de la grande alliance ; le dernier acte qu'il paſſa avec le Parlement, fut celui qui aſſura la ſucceſſion d'Hannovre ; & les derniers ordres qu'il lui envoya, étant preſqu'à l'extrémité, furent de recommander l'union entre les deux parties qui diviſoient le Royaume depuis très-longtems. Il égala en courage & en ſang froid les plus fameux Héros de l'antiquité. Il croyoit à la prédeſtination, perſuadé que chaque boulet avoit ſon adreſſe. Dans les combats prompt à délibérer, d'une préſence d'eſprit admirable, il ne donna jamais rien au hazard. Protecteur zélé de la religion réfor-

mée, ſa conduite & ſa piété furent toujours exemplaires. Il reſpecta toujours les droits naturels & la liberté de l'homme comme propriétés ſacrées des êtres raiſonnables, & deſtinés à vivre en ſociété. D'après ces principes, il briſa l'eſclavage dont ſes ancêtres avoient encore laiſſé des veſtiges, & commmença à jetter les fondemens de la liberté générale de l'Europe, & épouſa la cauſe de la nature, de Dieu, de l'homme & de la raiſon. Il voulut que les ſept provinces unies ne fléchiſſent plus ſous la puiſſance tyrannique de la France, & fit tolérer la religion proteſtante dans toute l'Europe. C'eſt à lui que le genre humain doit ce ſpectacle ſingulier d'un Monarque qui tient toute ſa grandeur & ſa ſécurité de la liberté du peuple, bien précieux que les tréſors & la force des armes ne peuvent procurer. En un mot, Guillaume III étoit un inſtrument heureux

entre les mains de la providence, un homme vraiment bon, un Roi vraiment grand, digne d'occuper une place parmi les Princes les plus illuſtres.

En l'année 1702, ſa ſanté étant très-délabrée, il réſolut, pour cacher les effets du mal qui le conſumoit & pour reprendre des forces, de prendre un exercice régulier. Revenant donc un jour de Kenſington à Hampton-Court, ſon cheval s'abbatit ſous lui. La ſecouſſe fut ſi violente, qu'il ſe rompit la clavicule. On le porta ſur-le-champ à Hampton-Court, où ſon Chirurgien la lui raccommoda. Le Roi voulut le ſoir retourner à ſon palais de Kenſington; mais il n'y fut pas plutôt arrivé, que la douleur l'avertit que le mouvement de la voiture avoit déſuni les os fracturés : il ſubit donc ſous les yeux de ſon Médecin une opération après laquelle il parut ſe porter aſſez bien juſqu'au premier Mars, qu'il ſe manifeſta une inflam-

mation qui le rendit extrêmement foible, & lui cauſa une douleur cruelle. Le ſept du même mois, le Roi étoit ſi abattu, qu'après s'être promené dans une galerie de ſon Palais de Kenſington, ſa foibleſſe l'obligea de ſe jetter ſur un lit de repos, ſur lequel il ne fut pas plutôt qu'il tomba dans un aſſoupiſſement dont il fut tiré par un friſſon ſuivi d'une fiévre & d'un flux de ventre. Sir Richard Blachemore & pluſieurs autres Médecins célebres, firent pour le ſoulager des efforts inutiles. Dans les intervalles de ſa maladie, il fit venir pluſieurs Gentilshommes qu'il entretint des affaires. Il dit au Comte d'Albermale, avec une tranquillité peu commune, » je touche à la fin de ma carriere. » Le ſoir il remercia ſon médecin des ſoins qu'il lui avoit prodigué. » Je ſuis perſuadé, lui dit-il, que vous » & vos confreres, avez épuiſé toutes » les reſſources de l'art pour me ren-

» dre la ſanté; mais puiſque vos efforts » ont été inutiles, je ſubirai le ſort » ſans murmurer. » Le dix au matin le Roi reçut le viatique des mains de Tenniſon, Archevêque de Cantorbery, & continua de prier avec ce Prélat & le Docteur Burnet, Evêque de Salisbury, juſqu'à huit heures, qu'étant tombé dans les agonies de la mort, il expira entre les bras de M. Sevel, un de ſes pages, qui le ſoutenoit ſur ſon lit. Ainſi mourut Guillaume III le 10 Mars, à l'âge de 52 ans, après en avoir régné quatorze. A peine fut-il mort, que les Lords Lexington & Scarborough ordonnerent au Chirurgien d'ôter de ſon bras un ruban noir, auquel étoit attaché près de ſa peau une petite boëte d'or qui renfermoit quelques cheveux de la Reine; ce qui montroit l'eſtime qu'il avoit pour elle, & le reſpect qu'il conſervoit pour ſa mémoire.

Son corps après avoir été ouvert & embaumé, fut exposé à Kensington, & le douze Avril déposé dans un caveau de la Chapelle d'Henri VII, dans l'Eglise de Westminster. Telle fut la fin du règne d'un des plus grands Princes qui ont jamais occupé le Trône d'Angleterre.

# ANNE

*Seconde fille de Jacques II, Reine d'Angleterre.*

*L'an 1702.*

CETTE Reine étoit d'une taille moyenne, mais bien faite; ſon viſage étoit plus rond qu'ovale, les cheveux d'un brun foncé, les traits réguliers, le port plus élégant que majeſtueux & les manieres très-engageantes. Ses harangues dans le Parlement nous apprennent qu'elle avoit la voix claire & harmonieuſe. Cette Princeſſe vertueuſe, juſte & pieuſe n'étoit pas d'un génie & d'un ſavoir très-éminent. Amie ſincere & bienfaiſante, elle fut toute ſa vie un modele de fidélité & de tendreſſe conjugale. La tendreſſe maternelle & l'indulgence furent les vertus favorites de cette bonne Prin-

ceſſe. Elle ſoulagea de ſes propres revenus ſes ſujets grevés du poids d'une guerre ruineuſe. Elle employa les dîmes des fruits pour l'entretien du Clergé pauvre. Elle fit bâtir pluſieurs Egliſes & encouragea l'établiſſement des écoles de charité pour l'éducation & l'entretien de la jeuneſſe ſans fortune. Sa réputation politique eſt ſuffiſamment établie par les relations de ſon règne trop volumineuſes pour cet ouvrage : je dirai ſeulement qu'il fut en grande partie glorieux, & que pendant la vie de ſon mari, ( le Prince de Dannemark ) il dut ſon luſtre à ſa fermeté ; & ſa plendeur n'auroit fait qu'augmenter, ſi elle n'eût pas protégé ſi ouvertement les Torys, que ſes Favoris lui préſentoient ſous les couleurs les plus flatteuſes, & qui cependant abuſerent de ſa confiance au point qu'à ſa mort ils renouvellerent les perſécutions du règne pré-

cédent, & ſemerent par tout la confuſion. Cette Reine ſe laiſſa malheureuſement prévenir contre les Wigs qu'elle regardoit comme les plus cruels ennemis du Trône & de l'Egliſe. A ces malheureux préjugés, elle joignit l'imprudence de ſe laiſſer abſolument gouverner par le premier parti, pendant les quatre dernieres années. Auſſi vit-on la guerre la plus heureuſe, terminée par la paix la moins honorable. Cette Princeſſe eut cependant de bonnes intentions pour n'être pas miſe au rang des meilleurs ſouverains.

L'an 1714, la ſanté de la Reine étoit tellement altérée que l'on croyoit que chaque jour ſeroit le dernier de ſa vie; les inquiétudes acheverent de la détruire. La diſſention parmi les Miniſtres étoit crue à un tel point, qu'oubliant le reſpect qu'ils devoient à la Reine & à leur pays, ils ne paroiſſoient s'aſſembler au Conſeil que pour ſe

combattre les uns les autres. Ces querelles furent en partie la cauſe de ſa mort qu'elle avoit prévue. La Cour étoit alors dans la plus grande confuſion, & la Reine ne pouvant plus ſoutenir le poids du Gouvernement, tomba dans un état d'inſenſibilité, ſeul remede à ſes chagrins. On employa tout ce que l'art pouvoit inventer pour ſa guériſon; mais ce fut en vain, ſon mal empira, & bientôt on déſeſpéra de ſa vie. On prit toutes les précautions néceſſaires pour aſſurer la ſucceſſion de la maiſon d'Hannovre. Le 13 Juillet, la Reine parut un peu mieux, ſe leva environ à huit heures du matin, & ſe promenant dans ſon appartement, elle fixa les yeux ſur ſa pendule, & continua de la regarder quelque tems. L'une de ſes femmes lui demanda ce qu'elle obſervoit d'extraordinaire. La Reine ne lui répondit qu'en jettant ſur elle un regard mourant. Bientôt après elle fut frappée

d'une attaque d'apoplexie dont le Docteur Mead la releva. Elle paſſa la nuit ſans connoiſſance : elle donna cependant quelque ſignes de vie entre minuit & une heure, & mourut un peu après ſept heures du matin, le premier Août, dans la cinquantieme année de ſon âge & la treizieme de ſon règne. Elle eut ſix enfans du Prince Georges de Dannemark. Avec elle, s'éteignit la famille des Stuart, que leurs malheurs ſouvent mérités ſemblent avoir deſtinée à ſervir de leçon à leurs ſucceſſeurs.

# GEORGES Ier.

## *L'an 1714.*

Ce Prince, de la maiſon d'Hannovre, né Electeur de Brunſvick, ne dut pas ſa Couronne à ſa naiſſance, mais au choix d'un peuple libre & brave, titre beaucoup plus honorable aux yeux d'un Souverain Philoſophe, qu'une ſuite faſtueuſe d'ancêtres ou le prétendu droit de conquête. Simple & uni dans ſes manieres, ce Prince avoit un maintien grave & compoſé; mais dans ſes momens de repos il étoit familier, quelquefois plaiſant. Il avoit, avant de monter ſur le Trône d'Angleterre, la réputation d'un ſage politique, d'un général courageux & prudent; & comme Electeur, celle d'un Prince très-indulgent. L'élévation de ſa famille à l'Electorat, fut à la vérité l'ouvrage de ſon pere; mais il lui étoit réſervé d'y affer-

mir cette dignité. Un immenſe territoire qui lui echut de la ſucceſſion du Duché de Zell, le rendit un des plus puiſſans Princes d'Allemagne. Les Duchés de Brême, de Verden & l'Evêché d'Oſnabruck augmenterent beaucoup ſon influence dans l'Empire, & firent prévaloir la cauſe des Proteſtans. Toujours heureux, il ne dut ſon bonheur qu'à ſa prudence & à ſa fermeté. En montant ſur le Trône d'Angleterre, ce Prince apporta d'heureuſes diſpoſitions à gouverner ces nouveaux ſujets d'après les maximes de la conſtitution Angloiſe, & les apprit de la Nation. Le bonheur & la liberté de ſon peuple furent toujours la baſe de ſa conduite. Naturellement juſte & humain, quoique maître abſolu dans ſes états héréditaires, il uſa toujours de modération regardant la liberté civile & religieuſe comme un droit impreſcriptible de l'homme, & la conſervoit à ſon

peuple qui élevoit juſqu'aux nues ſa douceur & ſon humanité. Quoique ſon avénement au Trône eut agrandi la ſphere de ſon pouvoir, il perſiſta dans ſes généreux ſentimens, & ne s'en écarta jamais. Il fut conſtamment le même avant & après être monté ſur le Trône; moins jaloux de ſes prérogatives, que des droits & des privileges de ſes ſujets, il n'y porta jamais aucune atteinte, & ceux-ci reſpecterent toujours les ſiens. L'amour & l'affection de ſes peuples étoient ſelon lui les plus fermes appuis du Trône, perſuadé que ſous un gouvernement arbitraire, la vie du Souverain eſt attachée à la proſpérité de ſes ſujets. Il rejetta les conſeils pernicieux de certaines gens qui cherchoient à lui faire leur cour, en faiſant profeſſion d'une obéiſſance à laquelle ils ne ſeroient jamais deſcendus, & que l'événement avoit démontré fatal aux

Rois qui en avoient fait l'expérience. Il regardoit comme ſes vrais amis ceux qui lui mettoient ſous les yeux les principes de la conſtitution Britannique, & lui donnoient des avis pour ſe conduire d'après ces maximes. Il s'en tint prudemment à leurs conſeils tant que dura ſon règne. On lui a reproché de n'avoir pas encouragé les ſciences & les arts. Il eſt cependant vrai qu'il a fondé deux chaires de profeſſeur dans l'univerſité d'Oxford; l'une pour l'hiſtoire moderne, l'autre pour les langues vivantes. En un mot, ce Principe aima ſon peuple, fit de ſon bonheur le but de ſes actions, & l'on peut aſſurer qu'aucun Roi ne fut plus digne de porter le ſceptre, & ne fit briller avec plus d'habileté & un ſuccès plus conſtant les qualités d'un grand Monarque.

Sa Majeſté n'ayant pas depuis deux ans viſité ſes poſſeſſions d'Allemagne,

déclara dans ſon conſeil l'intention où elle étoit de faire le voyage ; le trois Juin elle partit pour l'Hannovre, & alla s'embarquer à Greenwiſch, ſur la Caroline - Yacht frétée pour la Hollande où elle aborda le ſept. Le Roi s'arrêta à la pointe de Vaert, & deux jours après entre dix & onze heures du ſoir, il arriva à Delden avec toutes les apparences d'une bonne ſanté. Après y avoir ſoupé gaiement & avoir mangé un morceau de melon que ſon eſtomac parut ne pas bien digérer, il en repartit le lendemain, & n'alla pas loin ſans reſſentir des attaques de colique. Il fit arrêter ſon carroſſe, & ſe plaignit d'avoir perdu l'uſage d'une de ſes mains ; arrivé à Linden il ne put pas dîner. Pour le ſoulager on jugea à propos de lui ouvrir une veine, mais cette ſaignée ne produiſit aucun effet. Ses courtiſans lui conſeillerent de reſter à Linden, mais

desirant arriver sur ses possessions électorales, il continua son voyage pendant lequel il tomba dans une espece d'assoupissement léthargique.

Sur les dix heures du soir, le Roi arriva au Palais de son frere l'Evêque d'Osnabruck, où son mal croissant, il expira le lendemain Dimanche onze Juin à onze heures du matin, laissant la Couronne d'Angleterre & ses états héréditaires, au Prince de Galles son fils unique.

Ce digne Monarque monté sur le Trône à cinquante-quatre ans, doué de toutes les qualités nécessaires pour gouverner un peuple grand & puissant, mourut dans la soixante-huitieme année de son âge, & la treizieme de son règne.

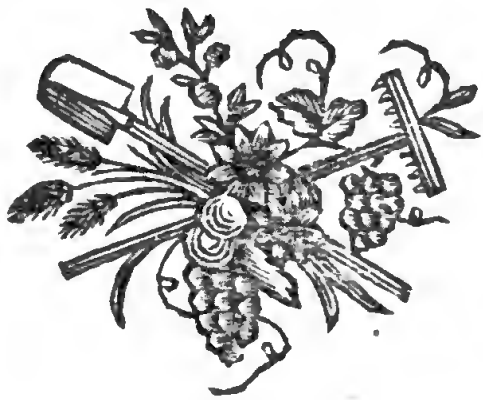
Son corps fut porté en Hannovre, & déposé parmi ceux de ses illustres ancêtres.

Pendant son règne, il s'éleva en

Ecoſſe une révolte. On fit, pour rétablir le prétendant, des efforts qui, après beaucoup de ſang répandu, furent heureuſement inutiles. Auſſi-tôt après la réduction des rebelles, la Chambre des Communes, s'occupa du ſoin de punir les coupables. On dénonça d'abord les Comtes d'Erwentwater, Nithiſdale, Caruwath, & Winton, & les Lords Widrington, Nairn & Kennmure. Ces gentilshommes amenés à la barre de la Chambre des Pairs entendirent les chefs d'accuſations, & reçurent l'ordre de donnner leur défenſe dans dix jours. Les articles étant dreſſés, la Chambre baſſe rendit un bill qui prolongeoit la ſuſpenſion de la loi *habeas corpus* à ſix mois, pendant qu'on ſe préparoit à arrêter Lord John Drammond, les Comtes de Mar & de Lintilhgow & le Marquis de Tullibardine. Tous les Lords s'avouerent coupables excepté Widrington, qui

demanda plus de tems pour préparer ſa défenſe. Les autres reçurent leur arrêt de mort. On ordonna le ſupplice de d'Erwentwater, Kennmure & Nithiſdale, le premier s'échappa en habits de femme, que ſa mere avoit trouvé le moyen de lui procurer. Kennmure & Nithiſdale furent décapités à Towerhill, le Comte de Winton ayant été trouvé coupable fut condamné à perdre la tête. Un grand nombre de priſonniers ayant été convaincus de trahiſon, les uns furent pendus, noyés ou écartelés. Parmi ces derniers un Eccléſiaſtique nommé William Paul, haranguant le peuple ſur la place publique, ſe déclara vrai membre de l'égliſe d'Angleterre, & non de l'égliſe ſchiſmatique, dont les Evêques avoient honteuſement abandonné les droits des Eccléſiaſtiques aux déprédations autoriſées par le Prince d'Orange; il paroît cependant que la

crainte de la mort fit chanceler ce nouvel apôtre, car il préſenta un placet dans lequel il avouoit ſon crime, & en demandoit pardon à Dieu, au Roi, & à ſon pays.



# GEORGES II.

*L'an 1727.*

CE Prince ſi ſage & ſi bon ne ſe diſtingua guere par ſon habileté dans l'art de gouverner, mais ſes vertus fourniſſent une ample matiere à ſon éloge. Si ſon eſprit n'étoit pas des plus brillans, ſa conduite nous aſſure néanmoins de la ſolidité & de la profondeur de ſon jugement. Il avoit l'humeur vive & prompte à s'enflammer, mais il ne s'y laiſſa jamais emporter au point de commettre quelque choſe de contraire à ſes intérêts, ni à ceux de ſon peuple qu'il ne ſépara jamais des ſiens, ſes intentions furent toujours droites & ſa parole ſacrée. Invariable dans la faveur & dans la protection qu'il accordoit à ſes ſerviteurs, qu'il ne renvoya jamais ſous un prétexte frivole, ceux qui l'approchoient vieil-

liſſoient avec lui & mouroient en place. Dans les premieres années, il ſe diſtingua par ſa bravoure ; il ſervit en qualité de volontaire ſous le fameux Duc de Malborough, & ſe trouva avec lui à la bataille d'Oudenarde, où il chargea lui-même l'ennemi à la tête d'un eſcadron de Cavalerie Hannovrienne, & eut un cheval tué ſous lui. Il donna des preuves auſſi peu équivoques de ſon courage, à la bataille de Dettingen. Ce Prince jouit pendant pluſieurs années d'une félicité parfaite, & vécut avec la Reine dans cette heureuſe tranquillité que l'on n'éprouve que dans la retraite & la médiocrité. Ses ſujets goûterent les douceurs d'une longue paix juſqu'en 1745, qu'il s'éleva en Ecoſſe une révolte ſemblable à celle qui s'étoit élevée ſous le règne de ſon pere Georges I, en 1715, entrepriſe auſſi infructueuſe que la précédente, & qui acheva de renverſer

renverſer toutes les meſures priſes pour rétablir le Prétendant à la journée de Culloden, où les rebelles furent défaits, car il y en eut douze cents de tués dans quarante minutes de tems, par la bravoure & la conduite étonnante de ſon Alteſſe Royale le Duc de Cumberland le plus jeune des fils du Roi, dont la mémoire paſſera à la poſtérité la plus reculée. Le courage que ce Prince montra dans cette occaſion, la prudence & les grands talens qu'il y déploya, ſon amour pour ſon pays, juſtifient le choix que la Providence ſembloit avoir fait de lui pour mettre fin à cette entrepriſe. Sa bravoure & ſa conduite ſage & meſurée ranimerent l'eſpérance du peuple; il attendit avec patience, choiſit avec diſcernement l'occaſion qui ſe préſenta de ſe couvrir de gloire en ruinant les eſpérances des rebelles, & en aſſurant à ſon pays la perſpective

de la meilleure conſtitution qui exiſte en Europe, & qu'il ne tarda pas à lui aſſurer. Le malheureux avanturier s'étant échappé de deſſus le champ de bataille, avec un petit nombre de Cavaliers ſe retira à Aird, où il eut une conférence avec quelques-uns de ſes adhérens; mais voyant ſes affaires abſolument ruinées, il chercha à ſe mettre en ſûreté. Ce prince après avoir pris différens déguiſemens, erré pendant quatre mois dans les montagnes & les iſles Weſtornes, couru les plus grands dangers, éprouvé ce que la miſere a de plus affreux, fut enfin accueilli avec trente de ſes compagnons d'infortune, à bord de deux vaiſſeaux François envoyés à ſa recherche, & débarqua ſur les côtes de Bretagne près de Morlaix. Le Roi reçut de toutes parts des félicitations ſur le ſuccès de ſes armes. Les deux Chambres du Parlement avoient donné

l'exemple. Son Alteſſe Royale reçut auſſi des remercîmens pour les ſervices ſignalés qu'elle avoit rendu à l'état, & la Chambre des communes vota une ſomme de 5000 livres ſterlings par an, pour lui & pour ſes enfans mâles. En même tems le gouvernement réſolut de faire un exemple des turbulens qui avoient jeté leur pays dans une telle confuſion. On fit arrêter les Comtes de Kilmarnock & de Crumartie, les Lords Balmerine & Lavat furent auſſi trouvés coupables. On fit grace de la vie à Cromartie, mais ſes biens furent confiſqués. Le dix-huit Août, Kilmarnock & Balmerine furent exécutés à Towerhille, le premier à ſa mort donna des marques d'un grand repentir, mais le ſecond conſidéra de l'air le plus tranquille les apprêts de ſon ſupplice, & parut mettre de la gloire à le ſouffrir. Lávat ne fut décapité que le printems ſuivant. On

établi dans différentes parties du Royaume, des Cours pour juger les coupables d'un rang inférieur, dont cinquante furent condamnés à mort & exécutés. Quelques-uns obtinrent leur grace, & le plus grand nombre fut transporté aux Colonies au mois de Novembre suivant. M. Rateliffe, pris dans un vaisseau à l'ancre sur les côtes d'Ecosse, ayant été cité en vertu d'un arrêt rendu contre lui en 1716, refusa de reconnoître l'autorité de la Cour, alléguant qu'il étoit sujet de la France, & honoré d'une commission de la part de Sa Majesté très-Chrétienne, cependant l'identité de sa personne étant prouvée, on donna des ordres pour son supplice qu'il subit le huit Décembre, avec la plus grande fermeté. Cette révolte appaisée, le Roi & son peuple furent heureux. Le reste de son règne, la paix couvrit de ses aîles cette isle fortunée, le com-

merce devint très-floriſſant, & les richeſſes coulerent en abondance dans les ports de la Grande-Bretagne : l'agriculture & les manufactures furent améliorées, & les ſages réglemens du Parlement ne contribuerent pas peu à cette heureuſe révolution. Ayant donc par la ſageſſe de ſes conſeils, le courage de ſon fils, & l'amour de ſon peuple, déconcerté les manœuvres de ſes ennemis pour bouleverſer le Royaume, ce Prince eut le bonheur de voir l'eſprit de parti preſqu'éteint, ſes ſujets heureux au dedans & ſe couvrant de gloire au dehors, & d'avoir un premier Miniſtre qui entroit dans toutes ſes vues, & étoit en même tems le favori du peuple. Verſé dans la politique allemande, il fut pendant tout ſon règne le protecteur zélé de la liberté de ſon pays. Non moins inſtruit des intérêts des différens Princes de l'Europe, il s'oppoſa toujours à

leurs entrepiſes quand elles tendirent à détruire l'équilibre. Plus jaloux encore d'augmenter les acquiſitions de ſon pere, que de les conſerver, il eut recours à l'économie pour entretenir un nombre conſidérable de troupes en Hannovre. Il ſurvécut à pluſieurs de ſes enfans & mourut dans le tems que la terreur de ſes armes, la puiſſance de ſon Royaume, & les ſages meſures de ſon gouvernement étoient parvenues au plus haut degré de gloire & de proſpérité. On lui a reproché d'avoir trop aimé l'argent. Ce reproche n'eſt pas abſolument ſans fondement, mais jamais ce goût n'influa ſur ſa conduite dans aucune occaſion importante. Sa caſſette même à ſa mort étoit bien moins conſidérable qu'on avoit lieu de l'attendre. Quoiqu'il affectionna beaucoup ſon pays, qu'il aima beaucoup la pompe militaire, cependant quand les intérêts d'Hannovre furent

ſéparés de ceux de l'Angleterre, & que le poids de la guerre menaça de tomber ſur ſon pays, il n'héſita pas à expoſer ſes poſſeſſions d'Allemagne à une ruine inévitable, plutôt que de rabattre les prétentions des Anglois en Amérique. Plus attaché aux intérêts de ſes ſujets qu'aux ſiens propres, reſpectant toujours les loix de leur pays qu'il ne viola jamais, ce Prince n'entreprit jamais rien contre la liberté & les privileges de ſon peuple. Aucun de ſes prédéceſſeurs ne vécut auſſi long-tems, peu d'entr'eux eurent un règne auſſi long & auſſi glorieux. Il mourut ſubitement dans ſon palais de Kenſington le 25 Octobre 1760; dans la ſoixante-dix-ſeptieme année de ſon âge, & la trente-troiſième de ſon règne.

S'étant levé à l'heure ordinaire pour prendre ſon chocolat, il dit à ſon page que le tems étant beau, il deſiroit ſe

promener dans les jardins. Peu de tems après avoir déclaré ſon intention on l'entendit tomber ſur le plancher, le bruit de ſa chûte attira pluſieurs de ſes Officiers qui le mirent ſur ſon lit, où étant il deſira voir la Princeſſe Amélie ſa fille ; mais le bon vieux Monarque expira avant ſon arrivée. La cauſe de ſa mort fut, dit-on, la rupture du ventricule droit de ſon cœur, occaſionnée par un défaut momentané de circulation. Ce coup inattendu pénétra d'une vive & ſincère affliction tous ſes ſujets.

# GEORGES III.

*L'an 1760.*

GEORGES III monta ſur le Trône de ſes peres à l'âge de vingt-trois ans, dans les circonſtances les plus favorables. Auſſi-tôt après la mort de ſon père, les Lords du Conſeil s'aſſemblèrent à Carthon-Honſſe, & donnèrent ſur le champ des ordres pour le proclamer Roi avec les cérémonies accoutumées. Pendant la tenue du Conſeil, le Roi arriva de Kew, & leur adreſſa ce diſcours. » La perte que la Nation & moi avons éprouvé par la mort du Roi mon aïeul, auroit été dans tous les tems bien ſentie; mais les circonſtances critiques & inattendues nous la rendent encore beaucoup plus ſenſible, & augmentent conſidérablement le fardeau qui va tomber ſur moi, & me fait connoître combien je ſuis incapable de le

ſupporter. Cependant raſſuré par l'amour de mon pays, aidé de vos ſages conſeils, de votre expérience & .... j'entre ſans inquiétude dans une carrière auſſi épineuſe. Je ferai toujours ma plus grande affaire d'augmenter la gloire & le bonheur de cet Empire, d'aſſurer & conſolider la conſtitution de l'Egliſe & de l'Etat. »

Ce Roi préſentement aſſis ſur le Trône d'Angleterre, gouverne avec ſageſſe un peuple libre & généreux qui l'adore.

# CONCLUSION

## *Adreſſée à la Jeuneſſe Angloiſe.*

J'AI achevé cet abrégé de l'hiſtoire d'Angleterre, je crois, à la ſatisfaction de mes Lecteurs. Cet ouvrage entrepris pour l'inſtruction de la génération naiſſante (quoique fait pour intéreſſer les les gens d'un âge mûr) a encore un autre but, celui d'inſpirer à la jeuneſſe l'amour de la vertu ſouvent perſécutée, & l'horreur du vice couvert d'ornemens royaux.

Je terminerai par une réflexion d'un Ecrivain célèbre.

De tous les biens, la vertu eſt ſans contredit le premier. Elle eſt le plus précieux ornement de l'homme. C'eſt elle qui établit des liaiſons, maintient l'union & l'amitié; c'eſt elle qui d'un pays entier ne fait qu'une vaſte famille, & répand par-tout l'abondance & le

bonheur. Sans la vertu, les plus belles & les plus grandes choſes diſparoiſſent & ſont enſevelies dans l'oubli : bienfaitrice des ſociétés & du genre humain en général, elle eſt encore une ſource inépuiſable de félicité pour chaque individu en particulier ; elle ſeul peut rendre l'homme heureux, ſans elle point de bonheur pour lui.

# APPENDICE

*Contenant les Portraits de quelques Grands Hommes tels que :*

OLIVIER CROMWEL, l'Amiral BLAKE, le Duc de MALBOROUGH, le ROI de PRUSSE & VOLTAIRE.

*Tirés de quelques ouvrages authentiques, & faits pour élever l'ame des Jeunes Gens à l'adoration & à l'imitation de leurs vertus, & leur inſpirer de grands ſentimens.*

---

Homme retiens cette vérité elle te ſuffit.
Le bonheur ſans la vertu n'eſt qu'une chimere.
*POPE.*

---

## Ier. PORTRAIT.

### OLIVIER CROMWEL.

CE grand homme n'étoit pas d'une naiſſance obſcure comme pluſieurs Auteurs l'ont fauſſement aſſuré. Milton

dit que ſa famille étoit noble & ancienne ; & le père d'Orléans, dans ſon hiſtoire des révolutions d'Angleterre, s'exprime ainſi : » Cromwel étoit à la vérité d'une naiſſance relevée, mais pas aſſez pour prétendre à la Souveraineté. »

Son nom de famille étoit Williams & non Cromwel. Morgan Williams, fils & héritier de Williams, épouſa la ſœur du fameux Lord Cromwel que le Roi Henri VIII créa Comte d'Eſſex. Il eut d'elle un fils nommé Richard, que le même Roi fit Chevalier, & qui prit le nom de ſon oncle Cromwel, & épouſa Françoiſe, fille & cohéritière de Sir Thomas de Murſyn. Lors de la ſuppreſſion des Monaſtères, il obtint toutes les terres qui en dépendoient dans le Comté d'Huntingdon, ce qui lui form un revenu conſidérable. Ce même Richard Cromwel, dans un tournoi qui eut lieu à Veſtminſter, en 1540, en préſence d'Henri VIII, & procla-

mé en France, en Eſpagne, en Ecoſſe; en Flandres, renverſa deux des combattans, MM. Palmer & Cuſpery. Son fils Henri fut armé Chevalier par la Reine Eliſabeth, la ſixième année de ſon règne. Cet Henry épouſa Jeanne, fille & héritière de Sir Raoul Warren, fit ſa réſidence à Huichinbrook, ancien Couvent de Nones, & ce fut, dit-on, un digne Gentilhomme qui vécut dans une haute eſtime à la Cour & dans ſon pays. Robert Cromwel, Ecuyer, père du protecteur, étoit ſecond fils de Henry. Il avoit cinq frères, Sir Olivier l'aîné, qui avoit de grands biens; il paroît que ce fut de lui qu'Olivier ſon neveu prit ce nom. Les autres furent Henry, Philippe, Richard & Raoul. On lit dans l'hiſtoire de Sir Olivier, qu'à l'avénement de Jacques Ier. il donna dans ſa maiſon d'Huichinbrook, la fête la plus magnifique dont un ſujet ſe ſoit jamais aviſé pour honorer ſon Souverain.

La fortune de Robert Cromwel n'étoit pas à beaucoup près ſi conſidérable que celle de ſes frères. Il n'avoit pas plus de trois cents livres ſterling de rente lorſque ſa femme, fille de Sir Richard Heward, lui donna un fils deſtiné à gouverner trois Nations opulentes.

Ce fut le 25 Avril 1599, que ce prodige naquit à Huntingdon, où ſon père demeuroit alors. Les relations que nous avons de ſa jeuneſſe, ne peuvent être qu'imparfaites & peu ſatisfaiſantes, puiſqu'alors il ne ſe croyoit pas lui-même appellé au Gouvernement. Nous ſavons ſeulement que ſon père ſoigna ſon éducation, & le mit en penſion au collège Sydnei, à Cambrige, où il montra plus de goût pour une vie active que pour la tranquilité de la ſpéculation. Les études qu'il fit ſervirent à polir ſon ſtile. Ce fut peut-être cette vivacité qui le fit donner dans quel-

ques excès, lorſqu'il ſortit de Cambrige après la mort de ſon père, ce qui détermina ſa mère à le faire entrer à l'Univerſité de Lincoln. L'étude des Loix ne lui plut pas long-tems, de ſorte qu'ayant à-peu-près cinq cents livres ſterling de rente de ſon oncle maternel, Sir Richard Heward, outre ce qu'il avoit hérité de ſon pere, il ſe fixa entièrement à la campagne, & devint auſſi ſage & auſſi pieux qu'il avoit été débauché & extravagant. Il fut quelque tems avant ſa réforme membre de l'Egliſe Anglicane, & finit par s'enroler dans la ſecte des Puritains. Le peuple étoit alors très-malheureux à cauſe des entraves que la Cour & le Clergé mettoient à la liberté civile & religieuſe. Cromwel Puritain, lors qu'il entra dans la Chambre des Communes, devint un des plus zélés défenſeurs des intérêts du peuple : nommé Commiſſaire pour les affaires de la reli-

gion, dans le Parlement de Charles III, le peuple le reconnut pour un homme attaché à la conſtitution de ſon pays. Mais ce qui le rendit l'homme du peuple, fut l'oppoſition qu'il mit à une entrepriſe ou le Roi lui-même étoit intéreſſé. Il s'agiſſoit de deſſecher les marais du Comté de Lincoln & de l'ſle Dély.

Je vais maintenant tracer ſon portrait comme Lord Protecteur. Tout le monde ſait qu'il étoit tellement maître de ſes paſſions & de ſes affections qu'il s'accommodoit au caractère de tout le monde, ſondant adroitement l'intérieur des autres, & voilant le ſien avec autant d'adreſſe. Il s'initia tellement dans les affaires de la Chambre des Communes, s'y conduiſit avec tant d'habileté, que ſes plus grands ennemis conviennent qu'il n'étoit pas indigne de régner s'il ſe fut ſervi pour arriver au Trône de moyens plus juſtes & moins affreux. Voici ce qu'en dit

Lord Clarendon à qui ſa mémoire eſt en exécration. » Il faut avoir eu une bien grande connoiſſance du cœur humain, & l'avoir fait valoir avec une bien grande adreſſe, pour être parvenu d'un état bas & obſcur à un ſi haut dégré de puiſſance, ſans fortune, ſans alliance & ſans amis ; pour accorder tant de caracteres différens, concilier tant d'intérêts divers, au point de les faire contribuer à ſes deſſeins & à leur propre ruine, pendant qu'il devenoit inſenſiblement aſſez puiſſant pour éloigner ceux qui l'offuſquoient, dans l'inſtant même qu'ils projettoient de détruire leur propre ouvrage. »

Quoique l'ambition dévorât Cromwel, il ne négligea pas pour cela le bien public : Il eſt certain que malgré ſa ſituation précaire, il contribua plus à l'honneur & à l'avantage de la Nation que tous les Rois qui l'avoient précédés. Quelques-uns de ſes projets ſouffroient

de grandes difficultés avant d'être mis à exécution ; pluſieurs furent différés & ne paſſerent qu'avec beaucoup de peine : de ce nombre furent l'union des trois Royaumes & la réforme du Code de légiſlation. Le Roi Jacques avoit ſouvent deſiré réunir l'Ecoſſe à l'Angleterre, mais n'avoit pas pu en venir à bout. Cromwel opéra cette révolution, & réunit même l'Irlande à la grande Bretagne. Il ne conſerva de loix que celles de nos Rois, qui lui s'emblerent les meilleures, & ce ſont les mêmes qui forment la conſtitution actuelle.

Si Cromwel réunit ces trois Royaumes, il fut d'abord obligé d'en conquérir deux. L'Irlande avoit long-tems appartenu à la grande Bretagne ; mais elle n'avoit jamais pu rendre ſes habitans traitables & dociles. Ils étoient en guerre ouverte avec le Parlement d'Angleterre, & s'étoient emparés de preſque toutes les garniſons ; mais

Cromwel les eut bientôt réduit & mis hors d'état de devenir jamais ſi formidables. Il agit de même avec les Ecoſſois, s'empara de leur château d'Edimbourg qui paſſoit pour inexpugnable, parce qu'il n'avoit jamais été pris. Avec d'auſſi grandes qualités, après une ſuite auſſi étonnante de ſuccès, doit-on être ſurpris de ce que cet homme extraordinaire ait été l'admiration de ſon ſiecle, & que ceux qui l'ont le plus haï lui ayent donné juſques dans leurs ſatyres les éloges que leur arrachoit la vérité. Drydin, Waller, Sprat & quelques autres bons Poëtes qui, pour faire leur cour au nouveau Monarque, inſulterent la mémoire de notre Héros, ne purent ſe diſpenſer de payer à ces mânes le tribut qu'ils lui devoient, avant même que le tems leur eut fait oublier ſes actions : tribut que les Muſes ne payent qu'aux grands hommes & aux défenſeurs de l'humanité.

Auſſi prudent dans le conſeil que courageux dans l'exécution, Cromwel avoit l'air de redouter les hazards de la guerre, & les affrontoit avec une bravoure peu commune. Circonſpect avant le danger, le bravant lorſqu'il s'y trouvoit, ſes actions, ſa préſence d'eſprit & ſa prévoyance doivent le mettre à l'abri des reproches de témérité, de négligence & d'incapacité.

Je terminerai par un trait de ſon hiſtoire qui le caractériſera mieux qu'aucun autre. Les réflexions qu'il entraîne font autant d'honneur à Cromwel qu'à M. Puttency, cet écrivain patriotique qui ne craignit jamais de préſenter dans le Parlement la conduite du prétendu uſurpateur, comme un modèle à ſuivre pour les Rois & les Miniſtres modernes.

On lit dans l'hiſtoire du ſiècle de Cromwel, de cet Auteur célèbre, qu'un vaiſſeau Marchand Anglois pris dans la Manche, fut amené à Saint-Malo

& confiſqué ſur un prétexte frivole. Le maître du vaiſſeau, qui étoit un honnête Quaker, ne fut pas plutôt de retour qu'il préſenta un placet au Protecteur, où il lui expoſoit ſon malheur & le ſupplioit de le réparer. Sur la lecture de ce placet, le Protecteur déclara qu'il prenoit cette affaire ſur ſon compte, & ordonna au Quaker de le venir trouver le lendemain matin. Après avoir examiné ſcrupuleuſement toutes les circonſtances de cette avanture, & reconnu par les réponſes de cet honnête homme qu'il n'étoit pas en contravention: il le fit partir pour Paris avec une lettre pour le Cardinal Mazarin, & lui dit d'attendre la réponſe pendant trois jours. Celle qu'il y fera ſera ſans doute, dit-il, le rembourſement de la valeur de votre vaiſſeau & de ſa gargaiſon. Au ſurplus, dites au Cardinal que s'il ne vous paye pas dans trois jours, vous avez ordre de venir me retrouver. L'honnête Qua-

ker ſuivit fidèlement ſes inſtructions ; mais le Cardinal voulut éluder comme font ordinairement les Miniſtres, de ſorte que le réclamant s'en retourna comme il étoit venu. Dès-que le Protecteur l'apperçu, » Eh bien, mon ami, lui dit-il, as tu ton argent. Non Milord, répondit le Quaker. Laiſſe donc ton adreſſe à mon Secrétaire, & dans peu tu auras de mes nouvelles. » Dans cette occaſion, ce grand homme ne s'amuſa pas à négocier ou à prouver dans un long & ennuyeux mémoire la juſtice de ſa demande ; il n'en parla pas même au Réſident de France. Il envoya ſeulement un ou deux vaiſſeaux de guerre croiſer dans la Manche avec l'ordre de ſaiſir tous les navires François qu'ils pourroient renconter. Ils rentrèrent alors avec deux ou trois priſes de cette Nation, que le Protecteur fit vendre ſur-le-champ, & du produit deſquels il paya au Quaker ce qu'il demandoit

mandoit pour ſon navire & ſa gargaiſon ; il fut enſuite trouver le Miniſtre de France, lui rendit compte de ce qu'il avoit fait, offrit de lui payer ce qui reſtoit de la vente pour la rendre aux propriétaires des vaiſſeaux François pris & vendus.

Telle étoit ſa manière de négocier ; telle étoit la manière dont il s'y prenoit pour obtenir une réparation. Il effraya tellement le Gouvernement François par ce moyen-là, que les deux Nations reſtèrent amies ; & tant qu'il vécut, on prit les plus grandes précautions pour ne pas l'offenſer, & ne bleſſer en rien les ſujets de la grande Bretagne. Ce trait peut donner une idée de ſon génie & de ſa capacité ; quoiqu'il dût ſon autorité à des voies iniques, la Nation ne fut jamais plus floriſſante & plus reſpectée que ſous ſon Gouvernement.

Je pourrois faire beaucoup de commentaires ſur ſon hiſtoire ; mais je me

bornerai à desirer sincèrement que nos Ministres prissent, s'il étoit possible, un peu du génie & du courage d'Olivier Cromwel.

Il résulte de toutes ces observations que jamais homme ne posséda mieux que lui la science de la politique, & qu'aucun Roi avant lui ne se rendit plus redoutable tant au dedans qu'au dehors. On dit que le Cardinal Mazarin changeoit de couleur lorsqu'il entendoit prononcer son nom, & c'étoit un proverbe en France qu'il avoit plus peur de Cromwel que du diable. Cet homme étonnant conserva son autorité jusqu'à la fin, & mourut après une longue suite de succès, tranquille possesseur de la puissance Souveraine, il la laissa quoique déguisée sous un autre nom, à son fils, qui lui ressembla fort peu & n'eut aucun des talens qui distinguèrent son père. Le Protecteur fut inhumé parmi nos Souverains avec une

pompe royale. Son fils reçut des ambaſſades & des condoléances de pluſieurs Princes Chrétiens. Un Hiſtorien a obſervé que les Ides de Mars furent également heureuſes & fatales à Jules Céſar, il en fut de même du trois Septembre pour Cromwel, car ce fut ce jour là qu'il remporta les victoires de Dumbard & de Worceſter en 1650 & 1651, ce fut auſſi le jour de ſa mort en 1658.

# II. PORTRAIT.

## L'Amiral Blake.

Blake retournoit en Angleterre après avoir détruit deux flottes Eſpagnoles immenſément riches, lorſque la fievre le ſurprit & termina ſes jours à l'âge de cinquante-neuf ans. Au moment où ſa flotte entroit dans la rade de Plimoult il deſiroit ardemment d'être porté à terre; mais il mourut au lit d'honneur. Ses victoires & ſes ſuccès furent étonnants, même incroyables. On lui fit des obſeques magnifiques, & l'honneur ſingulier de l'inhumer dans la Chapelle d'Henri VII. Il fut le premier marin qui s'écarta de l'ancienne routine, & prouva que la ſcience de la navigation peut s'apprendre en beaucoup moins de tems qu'on ne l'imagine. Il dédaigna ces principes ſi long-tems ſuivis pour préſerver ſes hommes & ſes vaiſſeaux

des dangers de la mer, qui faiſoient avant lui la baſe de la ſcience nautique, comme ſi ce grand art ne conſiſtoit qu'à ramener des vaiſſeaux ſans être endommagés. Il apprit le premier à les emboſſer pour battre des citadelles, ce que perſonne avant lui n'avoit oſé faire, quoique le plus ſouvent cela ne ſert qu'à effrayer l'ennemi qui rarement en reçoit un dommage conſidérable. Il inſpira du courage à ſes matelots, en leur faiſant voir par expérience les prodiges que la valeur eſt capable d'opérer, & les accoutuma à ſe battre ſur terre comme ſur mer. Quoiqu'il ait eu depuis des imitateurs, il fut cependant le premier qui donna l'exemple de cette manière de combattre, c'étoit en un mot un ſerviteur digne de Cromwel.

Blake étoit très-atache à la gloire de ſon pays, & l'Evêque Burnet rapporte de lui un trait à ce ſujet. Blake étant à Malaga avant que Cromvel eût déclaré

la guerre à l'Eſpagne, quelques matelots, deſcendus à terre rencontrerent le Saint-Sacrement, & non-ſeulement refuſèrent de s'agenouiller, mais encore ſe mocquerent de ceux qui le firent. Un des Prêtres excita le peuple à venger cet affront, & les Anglois furent battus très-griévement. De retour à bord, ils ſe plaignirent du mauvais traitement qu'ils avoient eſſuyé. Blake envoya auſſitôt un trompette au Vice-Roi, pour lui demander le Prêtre qui en avoit été la cauſe. Le Vice-Roi répondit qu'il n'avoit aucune autorité ſur les Prêtres, & qu'il ne pouvoit en diſpoſer. Blake lui fit dire qu'il ne s'informoit pas s'il avoit ce pouvoir ou non; mais que s'il ne le lui envoyoit pas dans trois heures il mettroit le feu à la ville. La réſiſtance étant inutile, le Vice-Roi envoya le Prêtre qui chercha à ſe juſtifier ſur le mauvais traitement que ſes gens avoient eſſuyé. Blake lui répondit que s'il s'étoit

plaint à lui de ſon inſolence, il les auroit fait punir ſur-le-champ, & que par-tout il feroit toujours reſpecter la religion; qu'il trouvoit mauvais que les Eſpagnols euſſent pris ce ſoin, & qu'il vouloit que tout le monde ſût qu'un Anglois ne devoit être puni que par un Anglois. Enſuite il le traita civilement & le renvoya, ſatisfait de lui avoir donné cette leçon.

Cromwel l'aimoit beaucoup, liſoit ſes lettres dans ſon Conſeil avec beaucoup de plaiſir, & prédiſoit qu'il rendroit le nom Anglois auſſi fameux que l'avoit été le nom Romain.

les ſecond, qu'il ſe détermina à y reſter.

Il reçut une bonne éducation de ſon père & d'un Eccléſiaſtique qui lui inculqua tellement les principes & la doctrine de l'Egliſe d'Angleterre, qu'il leur ſacrifia depuis tous ſes autres intérêts lorſqu'ils ſe trouvèrent en oppoſition avec eux. M. Churchill ne tarda pas à montrer ſon humeur guerrière. Il prit la liberté de demander au Roi, dont il étoit alors page d'honneur, une place d'Enſeigne dans les Gardes Angloiſes. L'ayant obtenu, il vint ſervir en France en qualité de Capitaine. Le Prince de Condé & le Maréchal de Turenne, les deux plus grands Généraux de ce ſiècle, en firent leur favori, & l'employèrent comme Volontaire dans pluſieurs entrepriſes haſardeuſes. Son courage ſurmonta tous les dangers. M. Rouſſet raconte qu'un Lieutenant Colonel François, commandé pour défendre un paſſage, fut tellement effrayé à l'ap-

proche d'un détachement Hollandois, qu'il abandonna avec beaucoup de précipitation ſon poſte aux ennemis qui s'en emparerent. M. de Turrenne en ayant reçu l'avis, ſe tourna vers un Officier Général qui étoit auprès de lui : je vous parie, lui dit-il, un ſouper, & une douzaine de bouteilles du meilleur vin de Florence, que mon brave Anglois regagne ce poſte avec moitié moins d'hommes que l'Officier n'en avoit lorſqu'on le lui a enlevé. Le Capitaine Churchill entendant ce propos, ſe chargea de l'entrepriſe, fit gagner au Maréchal ſa gageure, reçut les applaudiſſemens de toute l'Armée, & bientôt après obtint un Régiment.

Il fut créé Pair en 1683, mais ſa fortune éprouva bien des révolutions. Je renvoie pour cela à ſon hiſtoire. Le feu Prince de Vandemont ſe trouvant avec le Roi à Loo, & s'entretenant avec lui ſur la réputation

de ſes Généraux, les peignoient ainſi : « Kirk eſt ardent, l'Anier a du jugement, Mackay de l'expérience, Cblcheſter eſt courageux, mais Malborough poſſede à lui ſeul toutes les qualités qui diſtinguent les autres ; ou je ne me connois pas en phiſionomie, ou ce jeune gentilhomme acquerera par les armes une gloire à laquelle aucun de vos ſujets n'eſt encore parvenu. Le Prince fit là déſſus un ſourire d'approbation, répondit au Prince que les portraits étoient vrais & qu'il ne doutoit pas que le Comte de Malborough, n'accomplît la prédiction de ſon Alteſſe. Le Roi Guillaume au lit de la mort, fit voir la confiance qu'il avoit dans le Comte en le recommandant à la Reine Anne qui devoit lui ſuccéder, comme l'homme le plus capable de préſider ſes conſeils, & de commander les armées. Auſſi-tôt qu'elle fut montée ſur le Trône, elle

le nomma Ambaſſadeur extraordinaire auprès des Etats, & peu de tems après le créa Duc. La victoire de Blenheim qu'il remporta le 13 Août 1704, atteſtera éternellement ſa réputation. Sa Majeſté Impériale fit élever un pilier à Hochſtedt, pour perpétuer la mémoire de ce glorieux événement, & de ſa gratitude. On éleva un pareil monument à Bleinheim.

En Décembre 1706, la Chambre des Pairs donna un bill pour aſſurer les honneurs & les dignités du Duc de Malborough à ſa poſtérité, & y joindre la Seigneurie de Woodhock avec tous ſes droits, & la maiſon de Bleinheim. Ce bill fut lu trois fois dans la Chambre des communes & paſſa *nemine contradicente*, & le lendemain reçut la ſanction royale. La Reine dit dans les deux Chambres du Parlement, qu'elle étoit très-reconnoiſſante des ſervices ſignalés que le

Duc de Malborough avoient rendus à l'Etat, & qu'elle ne doutoit pas que tout le Royaume n'y fut auſſi ſenſible.

Mon deſſein étant de ne rien omettre de ce qui peut faire connoître ce grand Général, je vais rapporter ce que Voltaire en dit : « Cet homme » célebre qui n'a jamais mis le ſiege » devant aucune ville ſans la prendre, » qui ne livra jamais bataille ſans » remporter la victoire ; étoit à Saint- » James le courtiſan le plus adroit, » le chef d'un parti dans le Parle- » ment, & auprès des puiſſances étran- » geres, le plus habile négociateur de » ſon tems. Son eſprit fut plus fatal » à la France que ſes armes. » Fagel Secrétaire des Etats - Généraux, homme de grand mérite, dit que, plus d'une fois leurs Hautes Puiſſances ayant réſolu de s'oppoſer à tout ce que le Duc de Malborough devoit leur

propoſer, il venoit, leur parloit françois, langue dans laquelle il s'exprimoit aſſez mal, & les ramenoit à ſon avis. Uni avec le Prince Eugenes compagnon de ſes victoires, & Heniſius grand Penſionnaire de Hollande, il fut l'ame des entrepriſes des alliés contre la France. S'appercevant que Charles XII, ſourdement ſollicité par la France, étoit ſur le point de déclarer la guerre à l'Empereur, il vit d'un coup-d'œil que la perte des alliés étoit aſſurée ſi ce grand conquérant ſe joignoit à Louis XIV. Dans la premiere entrevue qu'il eut avec le Roi de Suede, il lui dit en françois qu'il ſe trouveroit fort heureux, s'il pouvoit acquérir ſous lui les connoiſſances qui lui manquoient dans le grand art de la guerre. Ils eurent enſemble une conférence d'une heure pendant laquelle le Roi parla allemand, & le Duc françois. Malborough qui ne ſe preſſoit

jamais de faire des propoſitions, & à qui une longue expérience avoit appris à ſonder les replis du cœur humain & à deviner les penſées, par les geſtes & les actions, conſidéroit attentivement le Roi lorſqu'il lui parla de la guerre en général, il crut s'appercevoir qu'il avoit une averſion naturelle pour la France, & démêla dans ſes traits l'expreſſion de la joie, lorſqu'il l'entretenoit des conquêtes des alliés. Quand le Duc lui parla du Czar, il vit ſes yeux s'enflammer de courroux malgré la tranquillité de ſa converſation, & remarqua une carte de Moſcovie étendue ſur une table; il n'en fallut pas davantage pour le convaincre que le deſſein du Roi de Suede & ſa ſeule ambition, étoient de détrôner l'Empereur Moſcovite, comme il venoit de détrôner le Roi de Pologne. Malborough donna dans ces circonſtances, & dans pluſieurs autres, des

exemples frappans de ſon habileté, & de la connoiſſance qu'il avoit du cœur humain, & le comble fut ſans doute d'arracher à Charles XII ſes ſecrets de la maniere dont Voltaire le rapporte.

Il eſt très-difficile de peindre un homme ſur lequel les opinions ſont partagées, on ne peut rien ajouter à ce qu'en diſent tous les jours ſes amis & ſes ennemis, mais le Duc de Malborough avoit de ſi brillantes qualités, qu'on peut le ranger parmi les premiers perſonnages de ſon ſiecle. Sa taille étoit haute & bien priſe, ſon air noble & gracieux, & ſes manieres très-obligeantes. Il avoit une préſence d'eſprit admirable, qu'il étoit très-difficile de déconcerter, il poſſéda mieux que perſonne le grand art de courtiſan; ſon intelligence, ſa pénétration à laquelle rien n'échappoit, la ſolidité de ſon jugement ſuppléoient aux connoiſſances qui lui manquoient

en littérature. Preſque toujours heureux dans ſes entrepriſes, jamais la mauvaiſe fortune ne le découragea. Egalement propre à imaginer & à exécuter, il fut toujours l'écueil des Généraux qu'on lui oppoſa. Laborieux & vigilant, il ne confia jamais à d'autres ce qu'il pouvoit faire lui-même. Le Duc de Vendôme le plus grand Général que la France eut alors, pouvoit ſeul ſe vanter de n'avoir été qu'une fois battu par lui en deux rencontres, & d'avoir continué malgré lui le ſiege de Lille qu'il vouloit faire lever. Cela lui ſervit cependant lorſqu'il eut à traiter avec le Duc de Malborough, qui de ſon propre mouvement s'étoit avancé vers le Danube, & avoit ſoumis la Baviere avec un courage & une conſtance dont l'hiſtoire offre peu d'exemples.

En un mot, ſes actions qui portent l'empreinte ineffaçable du vrai

mérite, le peignent mieux que tout ce qu'on en peut dire. On peut les lire, exprimées avec autant d'énergie que de ſimplicité, ſur le monument qu'on lui a élevé dans le parc de Bleinheim.

# VI. PORTRAIT.

## LE ROI DE PRUSSE,

*Traduit du françois de M. Maupertuis.*

DES deux portraits ſuivans, le premier eſt un éloge, le ſecond une ſatyre. Cependant la vérité eſt le caractere de l'un & de l'autre.

L'hiſtorien le plus fidele & le plus ſcrupuleux, ſeroit le meilleur panégyriſte de Fréderic. Je tracerai avec impartialité ſes qualités les plus apparentes, qualités que l'envie & la malignité de ſes contemporains, ſont forcés de reſpecter & que la poſtérité plus juſte admirera. Sans expérience, ce Prince par la force & la ſupériorité de ſon génie, devint tout d'un coup un grand Général, un Héros. Il établit une différence entre le difficile & l'impoſſible; le premier ne le découragea

jamais, il parut quelquefois exécuter le ſecond. Laborieux, actif, infatigable, d'une intrépidité froide, il diſcernoit au premier coup-d'œil, ſaiſiſſoit avec rapidité, & profitoit avec adreſſe des momens favorables & ſouvent déciſifs d'une bataille. Modeſte & magnanime après la victoire, il devenoit le protecteur des priſonniers. Les revers ne l'abattirent jamais, il s'y montra toujours ſupérieur. Luttant contre les difficultés avec un courage & une conſtance ſeuls capables de les vaincre. Ce Prince n'obtint cependant pas toujours tous les ſuccès qu'il méritoit. Il auroit peut-être été forcé de ceder aux efforts réunis des puiſſances de l'Europe. Leurs armées auroient pu le vaincre, mais ſes vertus auroient toujours triomphé. Homme & citoyen avant d'être Roi il fut le légiſlateur de ſon pays. L'étendue de ſon génie lui fournit

tous les plans de gouvernement, que l'intérêt particulier des Miniſtres ne renverſe que trop ſouvent. La juſtice & l'humanité furent ceux qu'il choiſit. Il réforma les loix dans ſes états & les réduiſit à la ſimple équité dans un code qu'il digéra lui-même. Il chaſſa la chicane du trône de Thémis, & rétablit l'équilibre de la balance. Indulgent pour les foibleſſes de l'humanité dont il n'étoit pas lui-même exempt, Fréderic établit une tolérance univerſelle qui caractériſe la vrai religion, la juſtice, fait naître les vertus ſociales, & entretient la paix & la concorde. Il abhorroit également le fanatiſme qui fait les martyrs, & la folie qui fait des hypocrites. Bien au deſſus de ces préjugés qui rétréciſſent l'ame, il invita des étrangers de toutes les nations & de toutes les religions, à s'établir dans ſes Etats; encouragea & récompenſa l'induſtrie, chérit &

honora les ſavans. L'homme du peuple opprimé par les grands, ou perſécuté par les eccléſiaſtiques, trouva toujours un refuge dans ſa juſtice & ſon humanité, ſentimens que la pourpre royale n'étouffa jamais en lui.

Le Philoſophe effrayé par ce tableau de ſa valeur & de ſon héroïſme, cherchera peut-être en lui les vertus plus douces de l'homme ſocial, l'homme enfin. Il trouvera dans Fréderic un Roi philoſophe, un guerrier ami de l'humanité, un protecteur des ſciences & des arts, qu'il cultivoit lui-même avec le plus grand ſuccès. Il débuta dans la carriere des lettres par la réfutation du ſyſtême impie de Machiavel, ce profeſſeur célebre du deſpotiſme politique, & donna par là au monde un gage aſſuré de ſes futures vertus. Ses mémoires entrepris ſeulement pour ſervir de matériaux à l'hiſtoire de la maiſon de Brandebourg,

ſont tels qu'ils contrarierent ſon deſſein d'écrire l'hiſtoire pour lui ſeul, nous avons de lui des eſſais de poéſie qui décelent la ſupériorité de ſon talent pour cet art. Les fatigues de la guerre & les ſoins du gouvernement, n'occupoient pas tous ſes inſtans, il en paſſoit une grande partie dans la douce familiarité, avec ceux qu'il avoit rendu ſes égaux. Le Roi diſparoiſſoit, l'homme aimable reſtoit; ſon mérite ſeul le diſtinguoit, cette diſtinction flattoit plus ſa grande ame que celle qu'il auroit dû à l'éclat de ſon rang & de ſa naiſſance. Mais mon deſſein étant de donner une eſquiſſe & non un portrait achevé, je finirai en obſervant que beaucoup de particuliers pourroient faire un bon Roi, mais que de tous les Rois, Fréderic ſeul étoit propre à faire un particulier.

# V. PORTRAIT.

## VOLTAIRE.

ON attribue généralement ce chapitre au feu Roi de Pruſſe.

M. de Voltaire étoit d'une taille au deſſus de la moyenne, très-fluet, d'un tempérament chaud & billieux; il étoit maigre de viſage, & avoit le coup-d'œil vif & pénétrant, & le regard très-malin. Le feu qui brille dans ſes ouvrages, animoit ſes actions & lui donnoit un air de vivacité qui alloit juſqu'à l'étourderie. C'étoit une eſpece de météore toujours en mouvement, & répandant à grands flots la lumiere qui nous a ébloui. Un homme ainſi conſtitué devoit être néceſſairement valétudinaire, la lame comme on dit, uſe le fourreau. Gai par complexion, grave par régime, ouvert

ouvert ſans être franc, politique ſans rafinement, ſociable ſans amis, il connut le monde & l'oublia; le matin Ariſtipe & Diogene le ſoir, il aimoit la grandeur & mépriſoit les grands; aiſé avec ſes ſupérieurs & gêné avec ſes égaux, d'abord poli, enſuite réſervé & finiſſant preſque toujours par être dégoûtant. Il aima la Cour & s'en fit bannir. Senſible ſans liaiſons, voluptueux ſans amour, il n'aima rien par choix, & s'attachoit à tout par inconſtance. Comme il raiſonnoit ſans principe, il avoit des accès de jugement, comme on a des accès de folie. Sa tête étoit ſaine & ſon cœur corrompu, ſe moquant de tout & traitant tout avec dériſion. Libertin ſans être propre au plaiſir. Moraliſte ſans morale. Sa vanité étoit exceſſive, ſon avarice encore plus grande; il écrivit moins pour la renommée que pour l'argent, pour lequel il auroit

ſouffert la faim & la ſoif. Fait pour jouir, il ne ſe plaiſoit qu'à accumuler. Tel étoit l'homme, tel fut l'auteur. Aucun Poëte ne fit des vers avec moins de travail, mais cette facilité lui fut nuiſible parce qu'il en abuſa. Il laiſſa beaucoup d'ouvrages imparfaits qui lui euſſent peu coûté de peine à achever ; quoique ces poéſies ſoient faciles, ingénieuſes, élégantes, il eut cependant plus réuſſi dans l'hiſtoire, s'il eut fait moins de reflexions & tiré moins de paralelles, ce qui ne lui réuſſit pas toujours. Il a ſouvent pris dans ſes ouvrages la maniere de Bayle qu'il critique tout en l'imitant. On dit que pour être un écrivain ſans paſſion & ſans préjugés, il falloit n'avoir ni religion ni pays. A cet égard M. de Voltaire touchoit de près la perfection. On ne peut pas l'accuſer d'avoir été partiſan trop zélé de ſa Nation. Poſſédé de la manie de ces

vieillards qui ne parlent que du tems paſſé & déplorent le préſent, Voltaire paroiſſoit toujours mécontent de ſon pays, ne louant que ceux qui étoient ſitués à mille lieues de lui ; à l'égard de la religion, il fut toujours indécis. Si ſa haine pour le Janſéniſme ne perçoit trop ſouvent à travers ſes ouvrages, il pourroit paſſer pour un auteur impartial, titre ſi précieux & ſi rare pour un écrivain. Voltaire, à beaucoup de connoiſſance de la littérature françoiſe & étrangere, joignoit un grand fonds de cette érudition bigarrée, ſi fort à la mode. Il étoit politique, naturaliſte, géometre, enfin, tout ce qui lui plaiſoit. Mais il fut toujours ſuperficiel, parce qu'il ne voulut pas prendre la peine d'approfondir, il falloit cependant beaucoup d'eſprit pour effleurer tous ces objets. Son goût étoit plus délicat que ſûr. Satyrique auſſi ingénieux que mauvais

critique. Il étoit peu verſé dans les ſciences abſtraites. L'imagination étoit ſon élément, & ce qui paroîtra ſans doute étrange il n'avoit pas d'invention. On lui reproche d'avoir continuellement paſſé d'un extrême à l'autre, tantôt philantrope, & tantôt cinique, quelquefois apologiſte, & ſouvent ſatyrique outré.

En un mot, Voltaire fut ce qu'il deſiroit être, un homme extraordinaire.

FIN.

702467

702467